

IRD (ORSTOM)

Représentation au Niger

Département : Ressources, Environnement, Développement

UR4, Programme « Savane »

Projet « Gestion et fonctions régionales des aires protégées »

STATUT ET USAGES DU SOL

EN PERIPHERIE DU PARC NATIONAL DU « W » DU NIGER

Tome 4

**Peuplement et genres de vie dans le Gourma oriental
avant la création du Parc National du « W » du Niger (1926)**

Michel BENOIT

**Paris, Niamey
1999**

STATUT ET USAGES DU SOL
EN PERIPHERIE DU PARC NATIONAL DU « W » DU NIGER

**Peuplement et genre de vie dans le Gourma oriental
avant la création du Parc National du « W » du Niger (1926)**

Michel BENOIT
Directeur de recherches de l'ORSTOM

Avertissement

Le présent fascicule (tome 4) fait partie d'une série de publications consacrées au Parc National du « W » du Niger et à sa périphérie. Il s'agit des résultats d'un programme de recherche (Statut et usages du sol en périphérie du Parc National du « W » du Niger) qui est une composante du projet "Gestion et fonctions régionales des aires protégées" du programme Savane de l'UR 4 (Département RED) de l'IRD (ex ORSTOM).

Ce programme a été conçu au Niger en 1994, en relation avec la Direction de la Faune, de la Pêche et de la Pisciculture (DFPP) d'une part et la Représentation au Niger de l'Union Mondiale pour la Conservation de la Nature (UICN) d'autre part. Cependant, les conclusions et propositions dont il fait état ne sauraient engager ces structures, pas plus qu'elles ne représentent la diversité des opinions exprimées par nos hôtes du canton de Tamou et du Dallol au Niger ou du Gobnangou et de Botou au Burkina Faso.

Sommaire

Introduction

Première partie : Les données de l'Histoire

1. Géo-politique du Gourma oriental et de la moyenne vallée du Niger aux 18^e et 19^e siècles

1.1. Pôles de peuplement et lieux de pouvoir

Le Songhaï

Le Borgou

Le Gourma

Le Zermatarey

Les principautés peules issues de la jihad du 19^e siècle

1.2. Genèse de l'espace intercalaire (la brousse)

2. Mobilité du peuplement entre Gobnangou et Songhaï aux 18^e et 19^e siècles

2.1. Les Peuls

2.1.1. Les Peuls de la vallée du Niger

Fittobés Bittinkobés

Torobés

Saouabés et Léribés

Silloubés

2.1.2. Les Peuls de l'intérieur

Férobés Nomabés

Fittobés Bari Foulmanganis (Sangaré)

Diallobés

Férobés de Guéladio

Dienguelbés

Kibabés

2.2. Les Gourmantchés (diéma de Botou)

2.3. Le peuplement (Sorkos) du défilé du « W »

2.4. Autres groupes

« Toucouleurs » de Ahmadou Cheikou, Ali Boury n'Diaye et Bayéro

3. Cohésion sociale et genre de vie au 19^e siècle

3.1. Botou : une chefferie et sa « clientèle »

3.1.1. Le bado de Botou et ses alliés

Les pérégrinations des Lompo de Botou

Les Foulmanganis

Les Mogobris Sagna

3.1.2. Occupation de l'espace vers 1850

L'habitat sur le site de Botou

Les confins du diéma de Botou vers le sud-est

3.2. Le cas de Kiba et Tchialkoye

3.3. Les Gmamba de Dagou déni

3.4. Les Haoussas de Natangou

3.5. Les éléments fondamentaux du genre de vie

Rappel de quelques caractéristiques du milieu

Genre de vie et rapports à l'espace

4. Les effets de la politique française sur l'occupation de l'espace (1900-1926)

4.1. Politique du pouvoir colonial

4.2. Les effets de la politique française sur l'occupation de l'espace (1900-1926)

Sites du parc du « W » actuel occupés à des titres divers avant 1926 (et/ou après, par tolérance ou négligence de l'administration)

Deuxième partie : Témoignages sur le Gourma ancien

Entretiens réalisés dans le canton de Tamou, le diéma de Botou et au Gobnangou

Conclusion

Annexes

1. Définition du « parc national » par la Conférence de Londres de 1933

2. Extrait du rapport du Dr vétérinaire Fiasson « Le Parc National du W du Niger » (1937)

Cartes

Bibliographie

Introduction

Les premiers recensements effectués par l'administration française dans le Gourma ont lieu à partir de 1909. Ses diverses interventions dans les querelles entre diémas (chefferie, commandement) gourmantchés et le conflit entre Maubert et Batchandé à Nougou ne prennent fin qu'en 1911. Le Parc National du « W » du Niger est créé en 1926 (sous l'appellation de « parc de refuge »).

La quinzaine d'années qui sépare les débuts de l'administration coloniale dans le Gourma de la création du parc a une durée suffisante pour avoir permis la modification de certains comportements locaux sans que la logique économique gourmantchée ou peule en ait été radicalement changée.

Cette création fait partie de l'histoire du Gourma oriental au même titre que les autres manifestations de la nouvelle autorité. Celle-ci instituait une aire de protection de la faune tout en favorisant des conditions politiques et sanitaires qui donnaient aux populations la possibilité d'occuper et d'exploiter ces brousses, interdites jusque-là par la géo-politique (Benoit, 1998) et un état sanitaire localement rédhibitoire (à cause de la trypanosomiase et l'onchocercose, à proximité des vallées notamment).

Aujourd'hui, les riverains du parc s'accomodent plus ou moins bien de ce paradoxe. Une analyse critique du discours local vis-à-vis de l'état des ressources en général et du parc en particulier sera nécessaire. Les conditions de vie et les rapports à la nature et à l'espace propres aux gens de la région avant et au moment de la création du « W » doivent donc être décrites. C'est un préalable à l'exégèse de ce discours.

Les faits relatés sont issus des souvenirs des Anciens du canton de Tamou (Niger) et des diémas de Botou et du Gobnangou (Burkina faso). Ils sont fragiles car souvent de « seconde main » désormais. Quelques renseignements issus des archives de l'administration coloniale ont aidé à corroborer certains témoignages.

Fig. 1. Zone d'étude.

La zone d'étude correspond pour l'essentiel à l'aire de peuplement contrôlée au 19^{ème} siècle par les chefferies de Botou et celles de la vallée du fleuve Niger à la même latitude ; à savoir, Say et ses principautés « satellites » du Torodi, du Kounari de Guéladio, de Diongoré et de Kiba. Un certain nombre d'enquêtes ont été également réalisées au Gobnangou: Le Borgou (Bénin) n'a pas été visité. Des investigations y seraient nécessaires pour préciser certains faits antérieurs à 1800.

Le terme « genre de vie » utilisé ici est compris au sens de la géographie humaine de l'école française classique. Il désigne l'ensemble des us et activités mis en œuvre par une communauté en fonction du diagnostic qu'elle fait sur elle-même, sur l'environnement qu'elle contrôle (ou pénètre ou convoite) et les sociétés voisines.



Première partie

Les données de l'Histoire

1. Géo-politique du Gourma oriental et de la moyenne vallée du Niger aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles

Un rappel de la géo-politique régionale (cf. tome 2 et Benoit, 1999) doit permettre de mieux appréhender les genres de vie du Gourma oriental au 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème}.

Il s'agit d'évoquer des faits propres aux cinq derniers siècles, faute de travaux historiques qui permettraient d'avoir une idée du rythme des phases d'occupation et d'abandon de la région sur une période plus longue. L'archéologie nous montre certes une vallée de la Mékrou occupée au Paléolithique moyen et récent (Vernet, 1996) mais nous avons grand besoin d'informations sur l'état du peuplement de la région au cours du dernier millénaire.

1. 1. Pôles de peuplement et lieux de pouvoir

L'absence de peuplement humain stable de part et d'autre de la Mékrou et d'une grande partie du Gourma sud-oriental depuis plusieurs siècles est attestée par la tradition et les sources d'archives (cf. annexes et bibliographie). Cependant, des pôles de peuplement flanquant ces grandes brousses ont « animé » l'espace régional par leurs relations de concurrence et d'hostilité.

Ces entités politiques et territoriales avaient des fondements claniques (au sens de la « clientela » romaine antique) ou étatiques. Il existait aussi des situations intermédiaires fluctuantes suivant les époques. La plupart de ces organisations résultent du contrôle de diverses communautés « segmentaires » par des aristocraties guerrières immigrées.

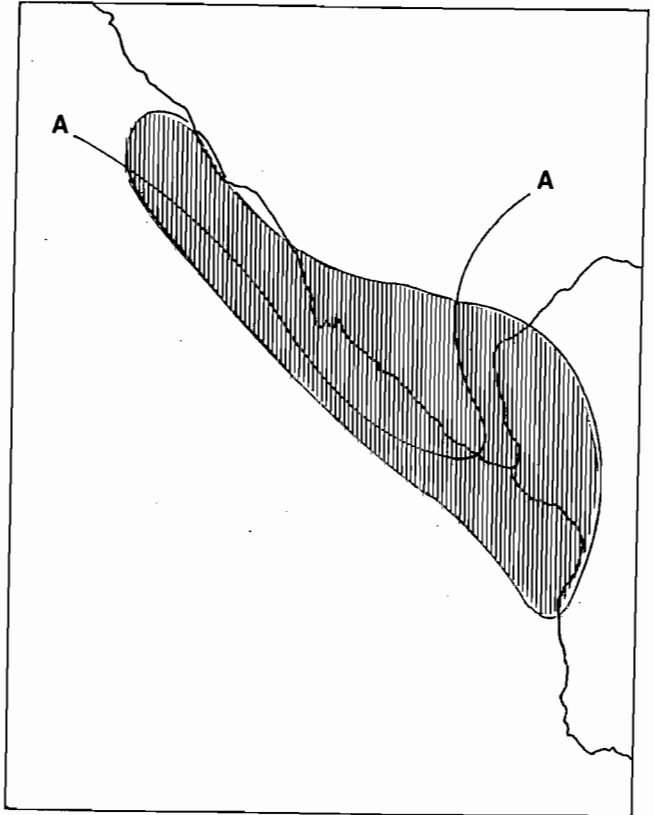
Le Songhaï

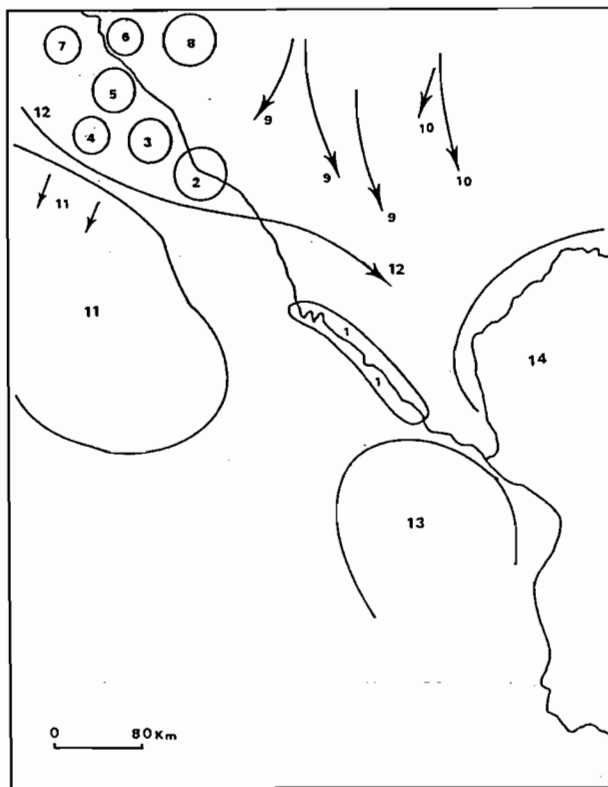
Le Mali et le Songhaï sont les organisations étatiques les plus anciennes connues dans la région. Jusqu'au 11^{ème} siècle, l'émergence de la seconde s'est manifestée sous la tutelle de la première. Le territoire songhaï, centré autour de Gao à partir des 13^{ème} et 14^{ème} siècles, a connu sa plus grande extension au début du 16^{ème}, de part et d'autre de la vallée du fleuve Niger. Une organisation politique et militaire puissante contrôlait alors un domaine royal central -à vocation agricole et commerciale-, le trafic sur le fleuve et les grands circuits caravaniers qui y convergiaient, grâce à un réseau de garnisons implantées du Dendi à l'Aribinda.

Fig. 2. Limite méridionale du Songhaï : situation moyenne des confins (A/A) et zones de guerre (grisé), du 14^{ème} au 16^{ème} siècles. Sces Urvoy, 1936 ; Rouch, 1953.

A la fin du 16^{ème} siècle, la colonisation marocaine, l'hostilité du Mogho et du Borgou, puis la pression touarègue, déstabilisent le Songhaï. Sa partie méridionale -le Dendi, resté indépendant face aux marocains- se structure à son tour à partir de 1640. Ces phénomènes entraînent des exodes, notamment vers le sud-est, sur la rive gauche.

La géo-politique du Songhaï au 19^{ème} siècle est celle de principautés autonomes. Leur sort commun était de devoir face à la pression tourègue au nord et celle des Peuls et des Torobés au sud-ouest.





3

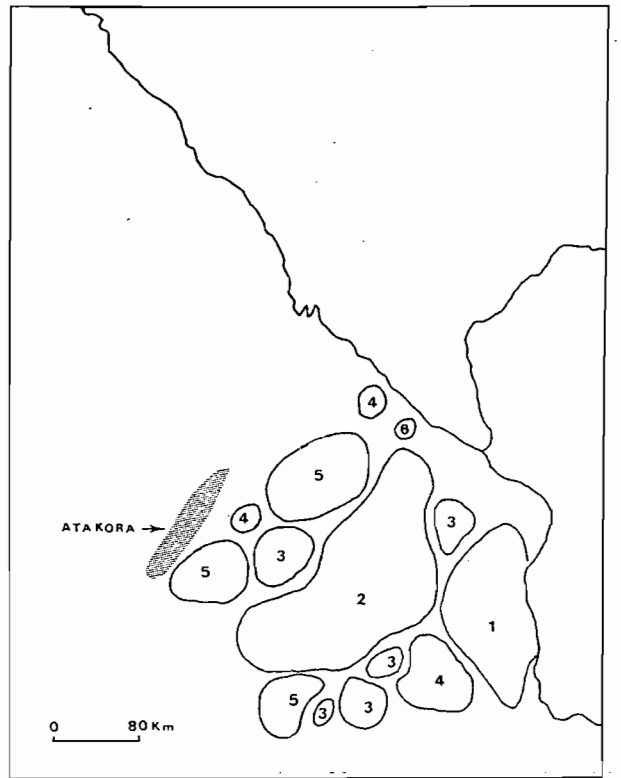


Fig. 3. Les principautés du Songhaï méridional aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles. Namaro (1), Dargol (2), Téra (4), Kokoro (5), Gothèye (6), Gourouol (7), Andiorou (8), Immigration zerma (9) et pression touarègue (10), Reflux gourmantché (11), « Couloir » migratoire peul (12), Borgou (13), Kébi (14). Sce Urvoy, 1936 ; Rouch, 1953 ; Diallo, 1979 ; Seyni, 1982.

Le Borgou

Des groupes de chasseurs cavaliers mandés issus du Songhaï s'installent dans le (futur) Borgou au début du 16^{ème} siècle, avant d'en repousser une partie des habitants et d'imposer une parentèle guerrière à Boussa puis Nikki (Bagodo, 1978). L'organisation territoriale qui en résulte est centrifuge. Des princes bannis de Nikki et réfugiés sur les confins du Borgou où ils poursuivent le processus d'étatisation et d'expansion territoriale, face à la brousse ou l'espace « franc » où ils créent de nouveaux commandements (Benoit, 1988).

Vers 1835, les historiens décrivent un "état métropolitain" composé d'une capitale (Nikki), d'un domaine de la couronne et de "régions dynastiques", où le pouvoir royal s'exerce directement. Des "régions autonomes" plus ou moins anciennes ceignent cette entité centrale. Au-delà, des principautés de statuts divers supportent une vassalité parfois très formelle (Bagodo, 1978).

Au 19^{ème} siècle, le Borgou est séparé des diémas gourmantchés et des principautés songhaïs, zermas et peules du nord, par un no man's land surveillé et entretenu comme tel.

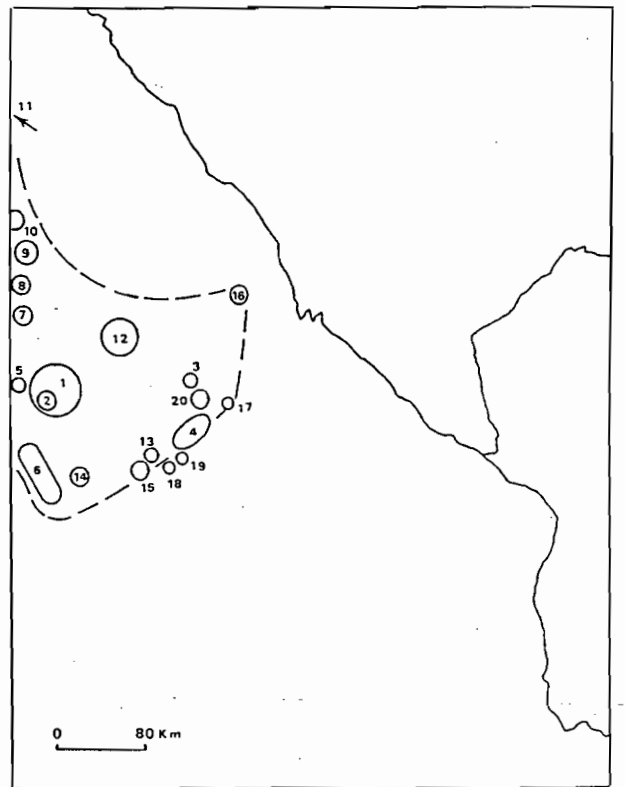
Fig. 4. Le Borgou vers 1835. Royaume de Boussa (1). Terres de la couronne (Nikki) et régions dynastiques (2). Régions autonomes anciennes (3). Régions autonomes récentes (4). Principautés très autonomes des 17^{ème} et 18^{ème} siècles (5). Le statut de Illo est imprécis (6). En grisé: l'Atakora, montagne refuge occupée en sa partie sud-ouest. Sces Lombard, 1957 ; Bagodo, 1978.

Le Gourma

La société gourmantchée est née de l'arrivée de guerriers (bourtchimbas ou bembas) d'origines diverses (bornouane, haoussa) et de leur domination sur des communautés segmentaires locales, au 14^{ème} et 15^{ème} siècles : Dogons et Kouroumbas dans le nord ; clans autonomes et mobiles dans le sud, dont certains venaient de la rive gauche du Niger (Madiéga, 1982 et 1983). Le Gourma des bourtchimbas s'est organisé selon une hiérarchie parentale de diémas souvent hostiles.

Le bado (chef) de Madjoari est l'ainé de droit des bourtchimbas mais celui de Nougou (Fada n'Gourma) -militairement plus puissant- en est l'ainé de fait. Politiquement, il est l'égal des chefs de Madjoari et de Pama. Les dynasties cadettes sont ses vassales mais dans certaines limites car il ne nommait pas les chefs des diémas du nord ni celui de Matiacoali.

Dans le nord, certains diémas sont groupés en "nébuleuses". Inversement, des diémas méridionaux isolés restent relativement autonomes, parfois par le simple fait de l'éloignement (Kpartiaga). Des diémas de la taille d'un village sont enclavés dans celui du Gobnangou (Madiéga, 1982). Sur ces marges du Gourma, certains clans restent indépendants comme les Gmamba de Kodjari, les Tankwano de Diabondi ou ceux de Namounou.



Le diéma de Botou a été fondé après une longue errance par des Lompo, bannis des environs de Bilanga. Nous y reviendrons.

Soit, à la fin du 19^{ème} siècle, la situation suivante (Madiéga, 1982) :

Diemas indépendants : Madjoari, Pama, Tambarga, Matiacoli et Namounou; les diemas du Nord (Bilanga, Piala, Bongandini, Kouala, etc...).

Diéma de Nougou (hégémonique mais souvent contesté) et ses "vassaux" : Diakpangou (vassal récalcitrant), Kpartiaga, Diabo et les diémas Yansés (Comin-Yanga, Soudougi, Kamséongo, Yonde).

Gobnangou : cette région comprenait le diéma du Maali (qui dépendait du Nounbado) et des diémas villageois indépendants, inclus dans le diéma du Maali. Dans certains de ces villages, régnaient des descendants des bourtchimbas. Dans d'autres, le commandement était tenu par des clans locaux (Madiéga, 1982).

Cette hiérarchie souvent formelle est resté sans réalité nationale. La guerre gourmantchée a souvent été une guerre entre diémas, y compris dans le sud-est, pourtant exposé aux agressions du Borgou, du Gwando ou du Zermatarey, à travers le no man's land du « W ». Plus précisément -et sauf sur certaines marges au début du 19^{ème} siècle, face aux révoltes peules-, la guerre gourmantchée paraît liée à des rivalités internes à l'aristocratie bourtchimba ou, notamment dans le nord, une certaine dualité du pouvoir qui voit coexister des chefs laïques et des chefs d'essence sacrée.

Il n'empêche que le réseau a perduré, y compris lors des périodes de grands troubles affectant ses périphéries.

La guerre esclavagiste (au 19^{ème} siècle notamment) semble avoir été moins pratiquée au sein des diémas que chez les voisins du Djammali (rive haoussa), du Borgou ou des principautés peules (Torodi, Kounari de Guéladio).

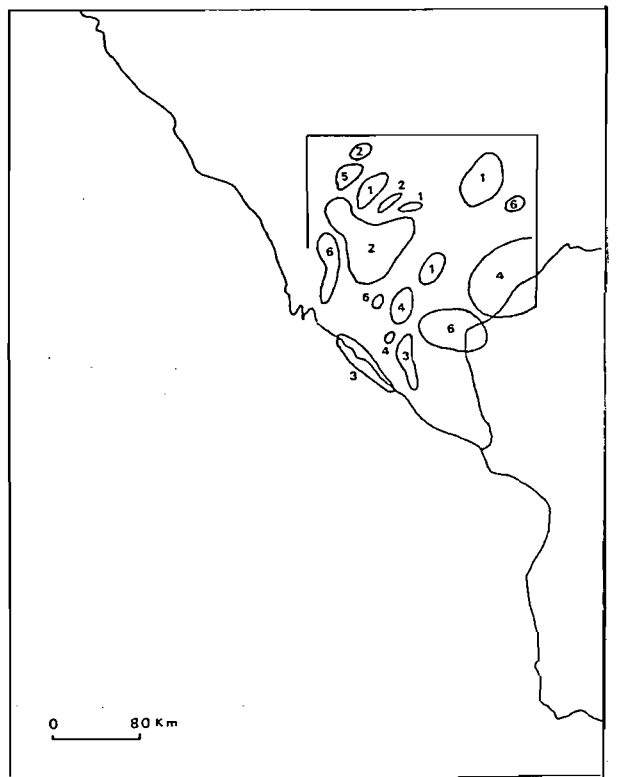
Au 19^{ème} siècle, le peuplement du Gourma oriental était remarquable par :

-une densité générale faible (moins de 4/5 hab/km²) et inégale, relativement forte à l'ouest, au contact du Mogho, faible ou nulle sur les confins orientaux, au voisinage du fleuve.

-l'existence de grandes brousses intercalaires autour des diémas du centre et de l'est. Ce phénomène n'était pas propre au Gourma mais il y était particulièrement net.

Fig. 5. Le Gourma au 19^{ème} siècle. Nougou (1). Diapangou (2), Kpartiaga (3), Gobnangou (et diémas « villageois » inclus) (4). Diabo (5) et diémas Yansés (6). Diémas indépendants: Bilanga (7), Piala (8), Bongandini (9), Thion (10) et Koala (11, hors carte), Matiacoli (12), Madjoari (13), Pama (14), Tambarga (15), Botou (16). Villages autonomes: Kodjari (17), Diabondi (18), Logobou (19) et Namounou (20). En tiretés: limites du Gourma. Scs Madiéga, 1982 et 1983, Benoit (1998).

Le Zermatarey



Les conditions d'arrivée et d'installation des « Zermas » sont mal connues. Ils seraient des Songhaïs du Dirma (Gado, 1980, cité par Kimba, 1981). Certains auteurs ont fait l'hypothèse d'une première vague de groupes pionniers: Kallés, Wazis, Goubés, Gollés et Sabiris venus aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles et d'apports plus récents. Ces chasseurs-cueilleurs venus par le Zermaganda vers le Boboy, semblent avoir pénétré un pays quasi vide (Kimba, 1981). Pendant ce temps, des nobles réfugiés du Songhaï se fixaient sur le fleuve en aval du défilé du « W », dans le respect relatif des droits locaux sur le sol et l'eau.

Ces filières migratoires sont restées claniques. Une éphémère hégémonie du clan de Mali Béro se manifestera au 17^{ème} siècle mais ses descendants formeront cent ans plus tard un ensemble de chefferies villageoises aux « relations distantes » (Kimba, 1981).

Détenu par les clans pionniers, le pouvoir est d'abord religieux et de type panthéiste. Il se désacralise et se « militarise » à partir du milieu du 19^{ème} siècle lorsqu'une classe guerrière émerge de la résistance d'une partie des Zermas et de certains Peuls à la jihad du Sokoto. Issa Korombé et ses "Zermas de l'est" font la guerre à ceux de l'ouest, alliés aux Peuls, avant de pratiquer le mercenariat et de razzier pour leur compte sur les marges du Zermatarey d'abord, puis au loin, dans le Gourma et jusqu'au Gourounsi, après 1866. Cette nouvelle classe sociale s'impose sans contester la structure clanique de la société (Kimba, 1981).

Fig. 6. Le Zermatarey dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle (aires de peuplement). Maouris et Goubés (1), Zermas ou Zermas et Kallés (2), Songhaïs (Sorkos) et/ou Tiengas (3), Toulmawas et Kabbawas (4), Kel tamacheks (5), Peuls (6). Sces Urvoy, 1936; Périé et Sellier, 1950; Gado, 1980; Kimba, 1981, Benoit 1998.

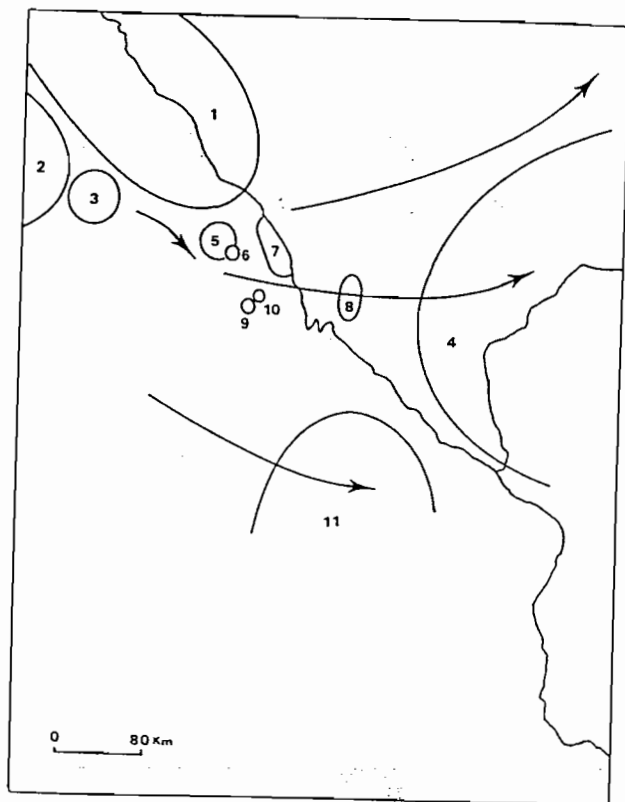
Jusque dans les années 1920/1930, le peuplement du Zermatarey reste ponctuel, ménageant de grandes surfaces de brousse intercalaire entre les villages ou groupes de villages, surtout dans le sud, entre Dosso et le fleuve Niger.

Les principautés peules issues de la jihad du 19^{ème} siècle

Aux 15^{ème} et 16^{ème} siècles, les pays situés entre le Songhaï et le Mogho avaient constitué une zone de moindre peuplement et de faiblesse politique relative. Des Dogons, des Kouroumbas et des proto-Gourmas (dérivant vers l'ouest ?) y vivaient sous commandement mixte kouroumba/songhaï. Des familles torobées et peules venues du (ou par le) Macina s'y sont installées régulièrement et sans revendication particulière jusqu'à la fin du 18^{ème} siècle (Abatucci, 1897); cela à partir du 15^{ème} siècle, voire du 13^{ème} (Meek, 1971, cité par Santoir, 1998).

Dès le 17^{ème} siècle, la rive droite du Niger (en aval de la Sirba) et le bas-Fogha sont localement occupées par des Peuls. Au 18^{ème}, leurs communautés représentent 5 à 6000 personnes au Sokoto et plusieurs milliers entre le Kébi, l'Aréwa et le Gober (Périé et Sellier, 1950).

Ces installations pionnières impliquent alliance et/ou soumission avec les Gourmantchés (dans l'intérieur de la boucle) ou les Songhaïs (de part et d'autre de la vallée). Au 18^{ème} et 19^{ème} siècles, les migrants adoptent des stratégies plus violentes, conçues souvent à partir d'alliances non ethniques (cf. plus bas).



La vitesse de déplacement de ces groupes est variable. Elle est rapide, s'agissant de guerriers agressifs ou opportunistes (cas des Férébés de Guéladio) ou plus lente lorsque la migration est fondée sur une double stratégie d'alliance (matrimoniales ou autres) et d'intégration économique avec le milieu gourmantché (voir plus bas le cas des Foulmanganis).

Des clans se révoltent -au nom de l'islam- au début du 19^{ème} siècle et fédèrent ce peuplement peul diffus. La jihad commence au Haoussa en 1804. Les Peuls de Dori se soulèvent contre les Gourmantchés entre 1809 et 1818, provoquant un reflux de ces derniers vers le sud-ouest. La victoire est récupérée par les Férobes sous la tutelle du Gwando-Sokoto (puis celle moins amicale des Touaregs Oudalan, après 1844).

Au Yagha, les Gourmantchés sont spoliés et dispersés par les Torobés entre 1816 et 1847.

Au Macina, le soulèvement peul commence en 1818, contre les communautés locales et certains clans peuls qui refusent l'islam ou la nouvelle orthodoxie.

Fig. 7. La partie orientale du « couloir » migratoire peul au 19^{ème} siècle. Commandements songhaïs (sous contrôle touareg) (1), Liptako (2), Yagha (3), Gwando-Sokoto (4), Torodi (5), Kounari de Guéladio (6), Bittinkoodji (7), Dallol Bosso (8), Diéma de Botou (9), Diowrat de Tamou (10), Borgou (11). Filières migratoires (17/19^{ème} siècles) (flèches).

En relation avec l'hégémonie du Macina à l'ouest et celle du Gwando-Sokoto à l'est, des principautés plus modestes émergent de ces révoltes entre Songhaï et Mogho (Liptako, Yagha, Torodi) ; d'autres sont fondées par des vaincus de la jihad au Macina (Guéladio fondant le nouveau Kounari).

Le « couloir » migratoire que renforce ces nouvelles entités politiques n'est pas la seule voie de déplacement des Peuls. Certains clans suivent la vallée du Niger (Bittinkobés), d'autres, n'ayant pas la possibilité de passer en force, se font accepter dans les brousses intercalaires des diémas du Gourma, en nouant des alliances locales aux grès des opportunités, comme les Férobes Nomabés ou les Fittobés Foulmanganis.

On aurait pu citer les entités politiques et territoriales plus lointaines pour compléter cette évocation rapide de la géo-politique du Moyen Niger: les royaumes mossi à l'ouest des diémas gourmantchés, le royaume du Kanta et le Bornou à l'est du Zermartarey, ainsi que la mouvance touarègue au nord, dont l'influence est omniprésente sur l'ensemble de la vallée à partir du 18^{ème} siècle. On consultera les ouvrages traitant de ces questions, dont certaines mériteraient d'ailleurs des conclusions mieux argumentées.

1. 2. Genèse de l'espace intercalaire (la brousse)

Le Gourma oriental a été, semble-t-il, traversé (aux 13^{ème} et 14^{ème} siècles ?) par des protos-mossi et protos-gourmas « dérivant » vers l'ouest et, du nord-ouest vers le sud-est, par des groupes mal connus ayant rejoint le Borgou. Ces populations ont laissé derrière elles un vide humain relatif.

Les confins des aires de peuplement et de pouvoir et, au delà, l'espace « sauvage » (dit ici « intercalaire » pour en souligner l'origine en grande partie stratégique), étaient des lieux de violence. Elle s'exerçait (directement ou non) au détriment des petits groupes qui s'y risquaient pour des raisons économiques (cueillette et chasse) ou politiques (refuge). L'effet

négatif de la maraude sur le peuplement était renforcé par la volonté de certaines chefferies de maintenir localement le vide humain à de fins stratégiques.

Ceci a été signalé par nous même (Benoit, 1988, tome 2) et divers auteurs. La remarque suivante concernant le Borgou vaut pour tous les territoires de la périphérie du no man's land :

« ...cette mentalité faisait des régions pré-Wasangari de Kandi et Kuandé, des zones où tel prince capable pouvait aller razzier sans cesse. (...) Au delà des villages régis par un Wasangari, tout prince pouvait aller chercher biens et hommes pour entretenir et surtout équiper sa suite. (...) Face aux régions voisines ou éloignées, la seule frontière semblait être l'impossibilité d'y porter la razzia. » (Bagodo, 1978).

2. Mobilité du peuplement entre Gobnangou et Songhaï aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles

L'espace sauvage est dangereux mais il est aussi le lieu de l'abondance des ressources et suscite la convoitise. Il est dans l'Histoire et participe de l'espace humanisé.

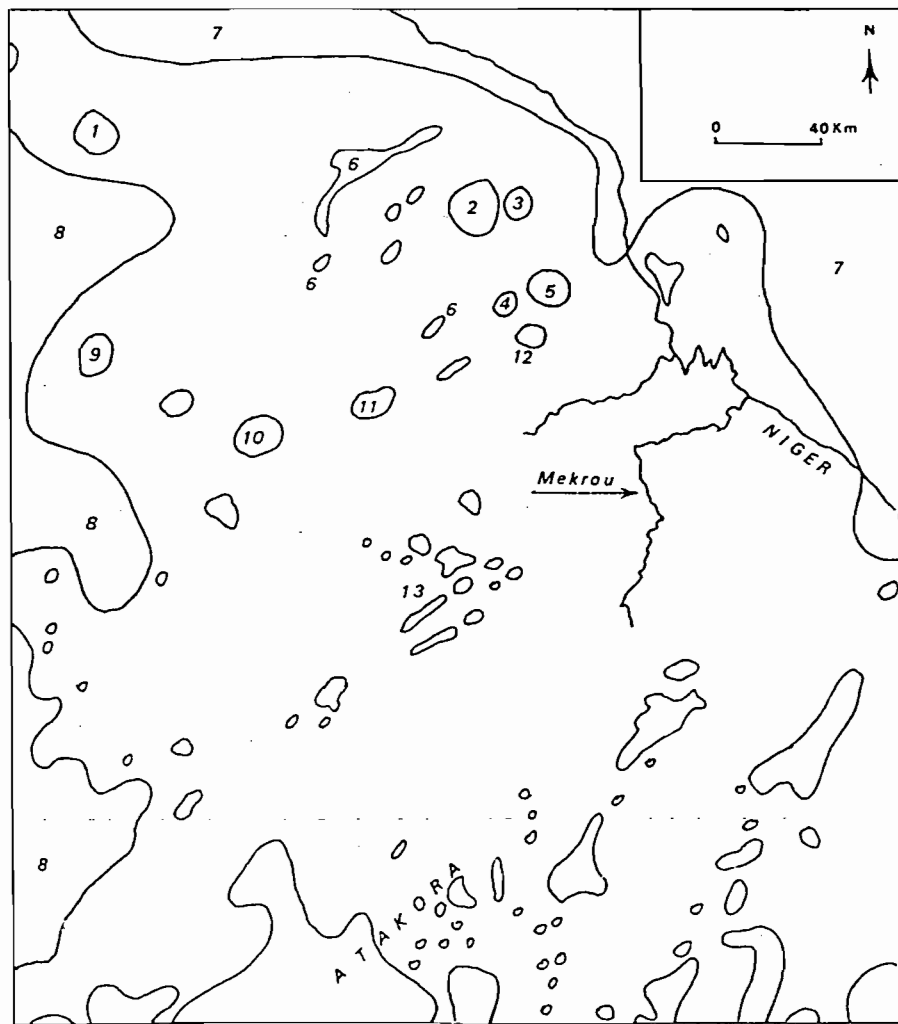
Des réfugiés en fuite ou des chasseurs issus d'aire de peuplement parfois lointaines peuvent y chercher un répit ou un profit individuel et momentané. Des chasseurs-cueilleurs assumant leur indépendance par une très grande mobilité la parcourent également alors que des exclus du commandement pouvaient tenter d'y commencer une nouvelle vie.

Les motivations des groupes qui, aux 17^{ème}, 18^{ème} et 19^{ème} siècles, tentèrent de pénétrer l'espace intercalaire sont peu perceptibles. Ces groupes étaient-ils nomades par idéal ou stratégie ? réfugiés par nécessité ? fuyards par tactique ou de migrants par choix ? Il est difficile de répondre tant les critères de la « normalité » occidentale moderne (la sédentarité et la paix) mythifient une réalité quasiment inconnue de l'Histoire, en Afrique de l'ouest comme ailleurs, et nous prive de concepts utiles dans ce type de situation.

Certains de ces groupes réussirent (cf. plus bas) leur pénétration de l'espace intercalaire. Leur mobilité -constatée et mesurable sur au moins plusieurs siècles- doit être replacée dans un contexte de densité générale faible (difficile à imaginer aujourd'hui), une espérance de vie courte et une grande inquiétude -sublimée par une haute spiritualité- vis-à-vis des forces qui animent la nature.

Fig. 8. Les « pays » du Moyen Niger au cours de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle. Yagha (1), Torodi (2), Kounari de Guéladio (3), Bala et Tiéla nomabés (4), Sababaré (Foulmanganis) (5), Nimpelma (Gourma) (6), Zermas-Songhaïs (7), Diémas gourmantchés du nord et Mogho (8), Gayéri (9), Matiacoali (10), Kantchari (11), Botou(Gourma) (12), Gobnangou et diémas périphériques (13). Dans la partie sud de la carte : aires de peuplement de l'Atakora et du Borgou.

Au début du 20^{ème} siècle, la région cartographiée (fig. 8) contenait environ 550 000 personnes; soit une densité de 3 habitants au km² environ, y compris les zones vides. Maubert (1909) propose 2,37 habitants au km² pour l'ensemble du Gourma à la même époque (80 000 kms² pour 189 846 habitants, dont 35 460 dans le cercle de Diapaga).



Pour une première approche de l'histoire du peuplement de la région du nord du parc du « W » actuel, nous proposons un essai de synthèse entre les sources Taillebourg (1912) et Loyzancé (1947), critiquées par Laya (1991) et nous-mêmes, selon d'autres sources d'archives (Goutal, 1942 ; Pujol, 1948) et nos propres investigations. Il s'agit d'une présentation formelle de l'histoire de la migration des groupes du Gourma oriental tels qu'ils se présentent ou sont perçus aujourd'hui. Nous reviendrons sur les fondements des « genres de vie » à la faveur d'un examen plus détaillé du cas des communautés les plus proches du parc. A savoir :

- le diéma de Botou et sa « clientèle » historique (Sagna, Foulmanganis, etc...).
- le village de Kiba (et sa renaissance partielle à Tchialkoye).
- le village Dagou déni (émanation de Kodjari et Tansarga au Gobnangou).
- le village de Natangou.

La question (fondamentale pour la conservation et la gestion du parc) de savoir si cette « pénétration » est source de « légitimité » sur la brousse aujourd'hui sera traitée ultérieurement.

2.1. Les Peuls

Les clans peuls du Gourma oriental viennent (c'est la plus ancienne étape connue) des trois grandes régions du Delta intérieur du Niger: le Macina, le Fittouga et le Kounari. Certains ont migré le long de la vallée à travers le Songhaï, les autres ont traversé le Gourma, par les diémas du nord ou les grandes brousses du sud ; d'autres encore ont tenté les deux options.

Les fractions dont les pérégrinations ont été cartographiées sont les plus importantes dans le Gourma de la fin du 19^{ème} siècle. Elles ne furent cependant pas les premières. Des groupes épars, venus également du delta intérieur du Niger, étaient déjà installés aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles. Les Bahabés (ou Dioyorabés), notamment, vivaient depuis le 16^{ème} avec les Gourmantchés dont ils reconnaissaient l'autorité (Abatucci, 1897).

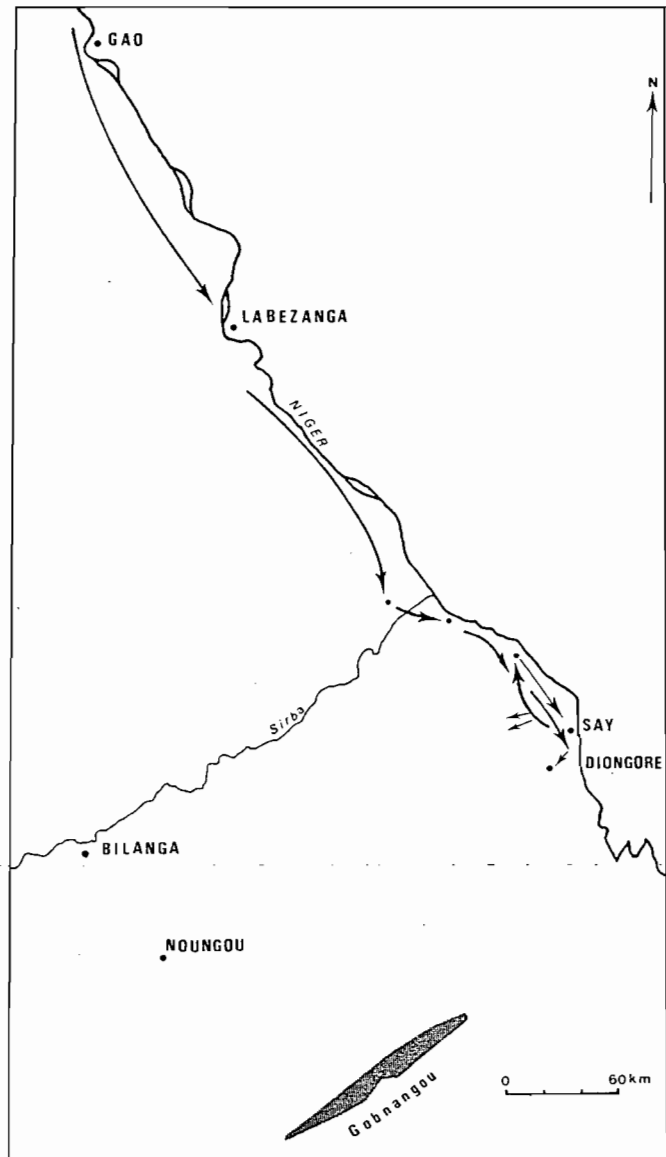
2.1.1. Les Peuls de la vallée du Niger

Fittobés Bittinkobés

Les Bittinkobés (ou Fittobés Ouénébés) sont venus du Fittouga. Leur départ semble lié à la pression touarègue sur le delta au 17^{ème} siècle. La migration suit le cours descendant du fleuve Niger, avec des étapes à Gao et Bitti, près de Labézenga. A la suite d'une nouvelle attaque des Touaregs, ils poursuivent leur marche vers l'aval jusqu'au nord de la Sirba où ils résistent à une alliance de Gourmantchés et de Peuls Bahabés. Ils franchissent la Sirba, chassent les Gourmantchés de Karégorou puis remportent une série de victoires dans la vallée du Niger, avant de descendre vers Say, Ganki et Diongoré.

Fig. 9. La migration des Fittobés Bittinkobés (Sces Taillebourg, 1912 ; Goutal, 1942 ; Loyzancé, 1947).

Durant cette migration, le groupe reste soumis aux Songhaïs (seule alternative face au danger touareg) jusqu'au début du 19^{ème} siècle, avant de rechercher l'appui de l'autorité naissante d'Ousmane Dan Fodio à Sokoto. Cette option provoque d'ailleurs une scission au profit de la



fraction pro-Sokoto (en partie basée à Diongoré à partir de 1810) qui l'emporta. Ces tensions s'expliquent par la nécessité de s'imposer dans la vallée par un jeu diplomatique complexe, compte tenu de la diversité des forces en présence.

Au cours du 19^{ème} siècle, les Bittinkobés attaquent régulièrement les Gourmantchés orientaux (notamment ceux de Sambalgou/Botou et les Gmamba de Kodjari, installés à Dagou déni (cf. plus bas) à partir de Diongoré, Tirga et Addaré. Ils collaborent, à l'initiative de Say, aux expéditions du Gwando-Sokoto.

Torobés

La dernière vague « torodo » venue dans le Gourma oriental semble avoir quitté le Macina dans le courant du 18^{ème} siècle. Après un court séjour à Gao, ces Torobés descendent le Niger jusqu'à Boulkabou dans la région de Téra. Chassés en 1819 par les Songhaïs, ils traversent la Sirba vers Tiamaladié (Tiouridi Maoundi). De nouveau attaqués par les Songhaïs et les Touaregs, ils fuient et fondent Lamorde Torodi, plus au sud. Là, des luttes les opposent aux Gourmantchés, avant la conclusion d'alliances politiques et matrimoniales avec ceux restés sur place. Les Torobés accueilleront Guéladio un peu plus tard, à la demande de Mohaman Diobbo de Say (cf. plus bas).

Fig. 10. La migration des Torobés (Sces Taillebourg, 1912 ; Goutal, 1942 ; Loyzancé, 1947).

Saouabés et Léribés

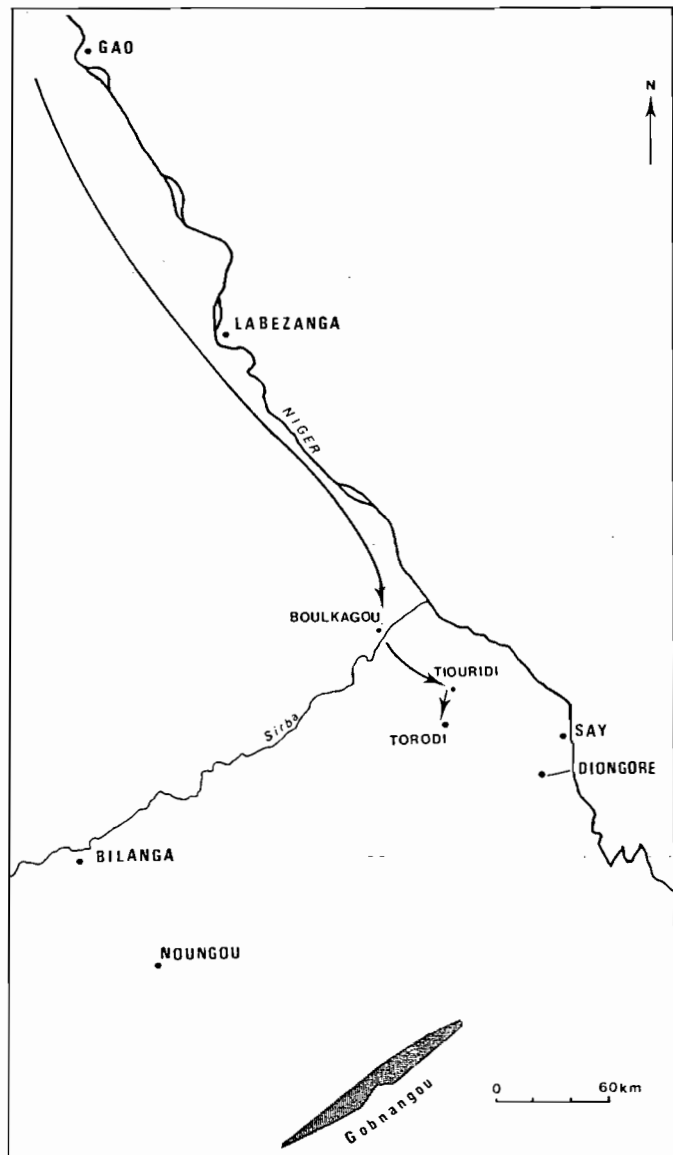
Ces clans ont accompagnés les Torobés dans leurs pérégrinations depuis Gao, à partir du début du 19^{ème} siècle.

Silloubés

Sarakollés foulanisés par mariages avec des Torobés, les Silloubés sont considérés comme Peuls dans la région. Les familles de Dantiadou disent être venues du Guidimaka par le Macina, le Liptako, le Yagha, la vallée du Niger et Téra. Une autre fraction est restée au Songhaï. D'autres ont continué leur marche avant de se mêler aux Bittinkobés rencontrés à Youri, dans la région de Say (Taillebourg, 1912). Un groupe (celui de Dongari Tahirou) a été installé à Kotaki, en avant-poste face aux Gourmantchés, par Mohaman Diobbo (Laya, 1991) vers 1825.

2.1.2. Les Peuls de l'intérieur

Férobés Nomabés



La date de départ du Macina de cette fraction est inconnue (fin du 17^{ème} siècle/début du 18^{ème} ?). Optant pour les grandes brousses du Gourma, elle passe d'abord par Noma près de Nougou d'où elle est chassée par les Gourmantchés. Après avoir fuit en direction de Matiacoali, les Nomabés s'y maintiennent quelques années malgré des attaques gourmantchées répétées. Ils vont ensuite à Boussougou (Kpartiaga) et se rapprochent de Say vers 1830 pour obtenir la protection de Mohaman Diobbo, donc du Gwando-Sokoto. Celle-ci est accordée à charge de revanche: en 1834, ils font partie d'une colonne envoyée contre les Touaregs et sont battus à Karégorou.

Après le passage des troupes du Gwando-Sokoto de Mohaman Sambo contre les Gourmantchés de Botou (campagnes contre le Gourma : échec en 1833 et victoire de Katenga en 1836), les Nomabés refluent vers l'intérieur et s'installent à Bala (vers 1836?) puis fondent Tiéla.

Fig. 11. La migration des Férobés Nomabés (Scs Taillebourg, 1912 et Loyzancé, 1947).

Fittobés Foulmanganis

Ces Peuls Bari, ont quitté le Fittouga pour la région d'Aribinda où ils sont restés quelques années (au début du 18^{ème} siècle ?). Ils vont ensuite dans la région de Dori qu'une partie quitte vers 1765 (selon Taillebourg, 1912). Ils vont à Bilanga (selon Loyzancé, 1947, non confirmé par les autres sources), puis Nimpelma. C'est là qu'ils entrent en contact avec des Lompo de Bilanga, eux-mêmes en mouvement vers l'est. Ils occupent ensuite temporairement le site du futur Botou via Dantiadou.

En 1780 (Loyzancé, 1947) ou, plutôt, 1788 (selon le décompte de Laya, 1991), ils arrivent près de Say où ils explorent la rive droite et contactent les Bittinkobés. Après quatre ans de séjour, ils s'installent à Boyabaré, puis Ouro Gora, puis Dantiadou à nouveau. C'est là que l'expédition du Gwando les obligera à se battre aux côtés de leurs alliés gourmantchés en 1836.

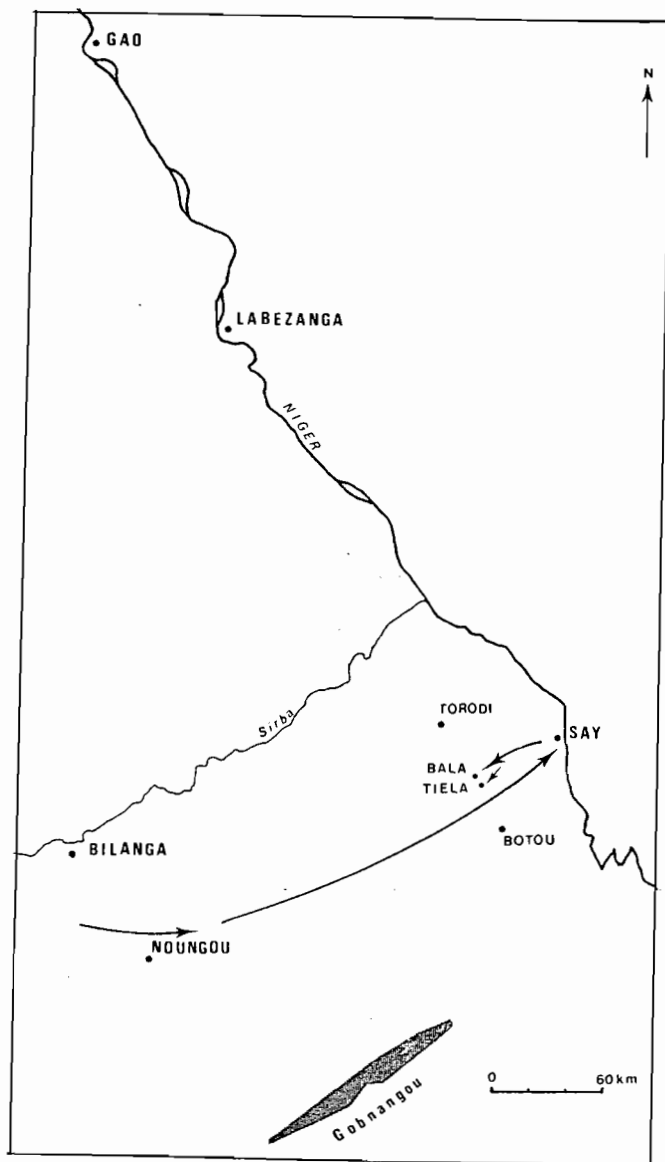
Ils quittent ensuite Dantiadou (ou Bala pour Laya, 1991) et se divisent. Un groupe va vers le futur Kounari de Guéladio, un autre vers Kodiolé et Boyabaré. Les deux fractions se rejoignent ensuite à Sababaré en 1852 (Taillebourg, 1912) ou 1855 (Laya, 1991).

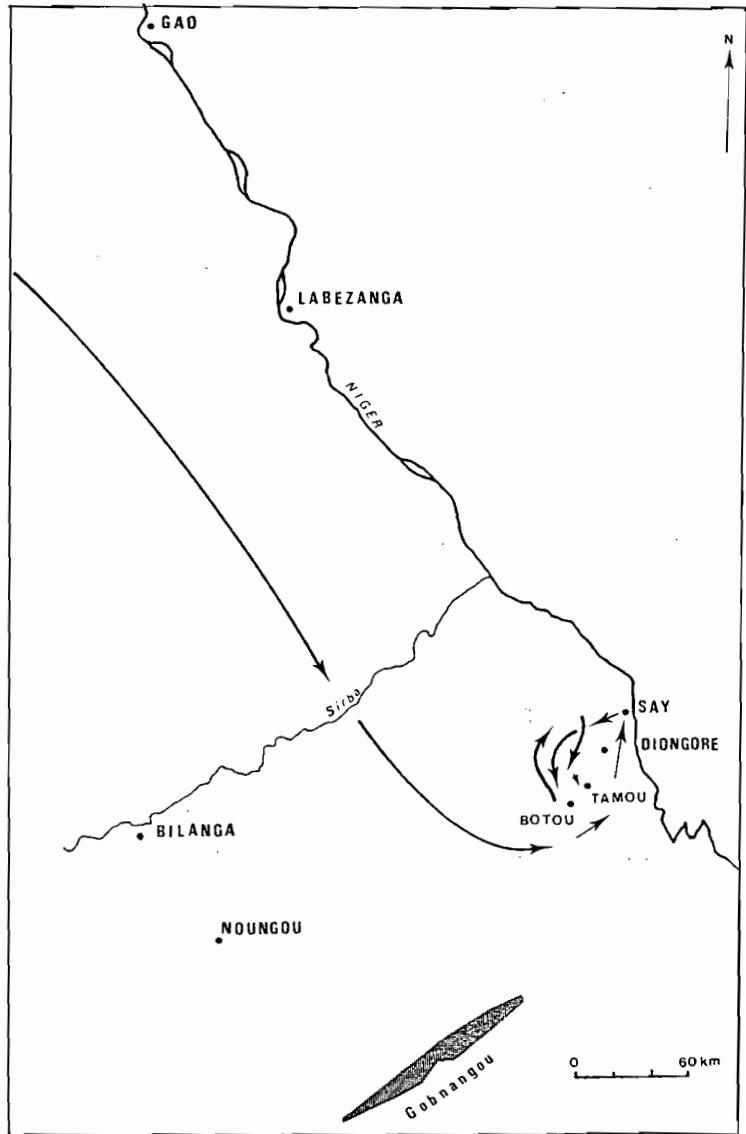
Fig. 12. La migration des Fittobés Foulmanganis (Scs Taillebourg, 1912, Loyzancé, 1947 ; Laya, 1991).

Les sources Taillebourg et Loyzancé signalent les étapes de la famille du Djowro. Mais plusieurs villages et windés (sites de campement saisonniers) pouvaient être occupés en même temps et l'abandon d'un lieu pouvait n'être que partiel. Nous reviendrons sur l'histoire de ce groupe dans le cadre de l'évocation des genres de vie anciens (chapitre 3).

Diallobés

Dit aussi Gorgabés, les Diallobés sont venus du Macina au 17^{ème} siècle (Loyzancé, 1947), de Ayré Aloumana, canton de Boni, subdivision de Douentza, cercle de Mopti (Pujol, 1948). Ils se sont placés sous la protection des Bittinkobés, dans les villages de Settore, Bellande





(canton de Lamorde). Une fraction plus modeste est venue par le Hombori et le Liptako pour s'installer à Diollaye, parmi les Férobés de Guéladio.

Pujol (1948) confirme l'existence de deux fractions : l'une, venue avec les Bittinkobés par la vallée du Niger (les descendants de Warou Bourahima) ; l'autre, la fraction de Diamallah, venue par le Bambafa (Liptako) et le Yagha. La réunion provisoire des deux groupes eut lieu à Lamorde (Niamey) sous les hospices des Bittinkobés. Une partie des Diallobés reste alors à Ganguel, le reste va à Diollaye, vers 1840/45, se placer sous la protection de Guéladio.

Férobés de Guéladio

En 1820, Guéladio (troisième du nom, fils de Hambodedjo Paté Yella), ardo du Kounari vaincu par Cheikou Hamadou et les guerriers de la Dina, quitte le delta avec la plupart de ses gens, pour le Djelgodji (où il séjourne de 1825 à 1833, selon Pujol, 1948). Un nouveau départ le porte au Liptako désormais contrôlé par une autre fraction de Férobés. Désormais dans la mouvance du Sokoto, il séjourne trois ou quatre ans (Pujol, 1948) dans la région de Dori puis décide de rejoindre la rive haoussa, avec sa cavalerie et ses fusils. Mohaman Diobbo à Say, représentant du Sokoto dans la vallée, lui confit (entre 1833 et 1836) la zone que les Foulmanganis occupaient dans le Torodi avant leur retraite vers Sababaré. Présente par hasard ou attardée du mouvement foulmangani vers le sud, une famille « gourmadio de Botou » (Pujol, 1948,) était encore sur le site et fut chassée par Guéladio. Ses gens restés à Dori (Liptako) le rejoignent pour fonder le nouveau Kounari (1836). Lui et ses enfants vivront là de la razzia jusqu'en 1900, selon la devise de son père (citée par Laya, 1991): « hôte au matin, maître de céans à midi »...

Fig. 13. La migration des Férobés de Guéladio (Sces Taillebourg, 1912 et Loyzancé, 1947).

Guéladio tente un retour au pays en 1860 à la demande d'El Hadj Omar Tall. Il meurt en route dans les environs de Dori. Ses fils et une partie de la fraction reviennent alors à Ouro Guéladio que le Lieutenant Monteil considèrera comme la vraie capitale du Torodi lors de son passage en 1891.

Dienguelbés

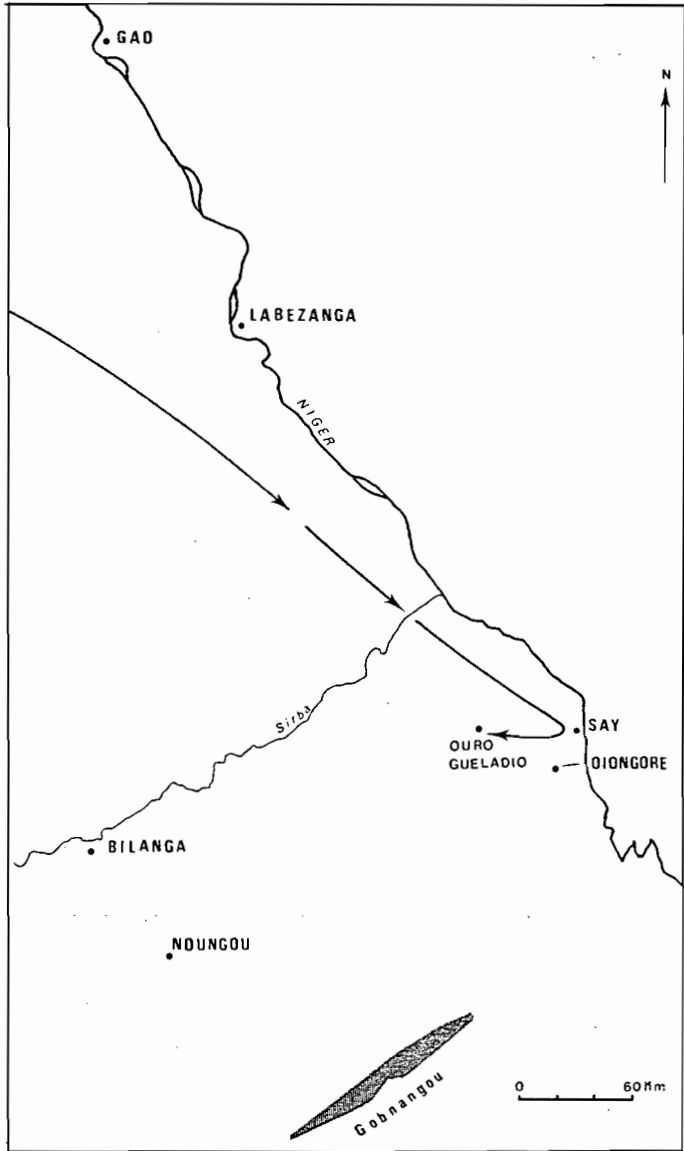
Ils sont venus du Kounari (du delta) au 19^{ème} siècle et ont pour la plupart rejoint les Bittinkobés après être venus probablement par l'intérieur du Gourma.

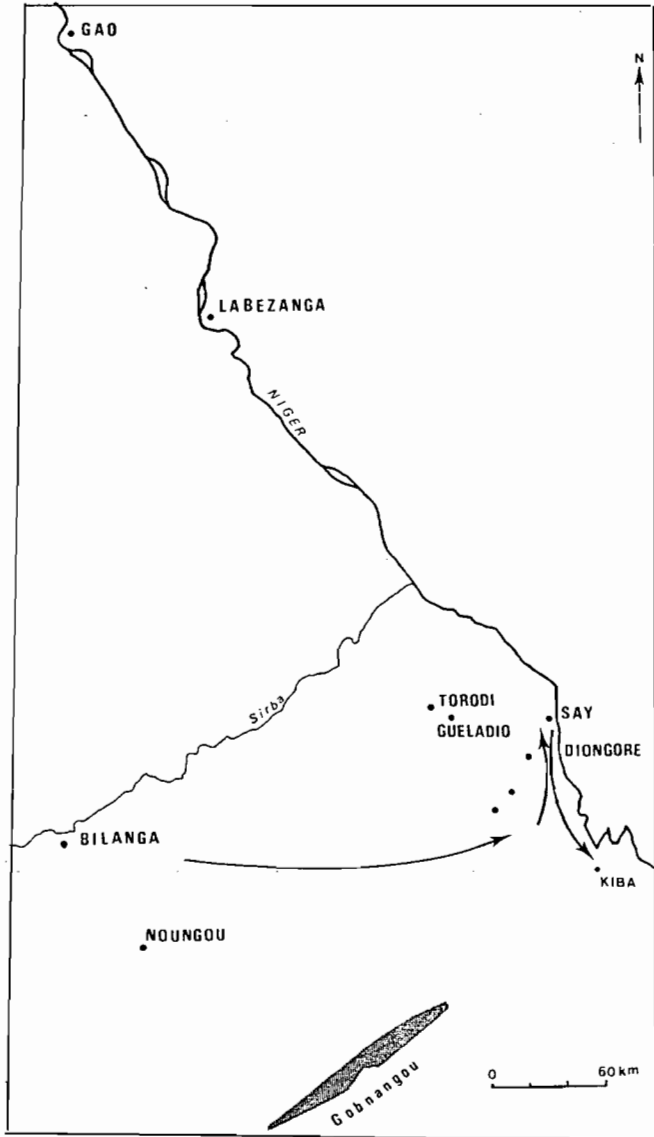
Kibabés

Les familles peules ayant fondé Kiba à la demande de Mohaman Diobbo (pour contrôler le no man's land de la Mékrou et empêcher son occupation par les gens du Gobnangou et du Borgou) semblent être venues du delta intérieur du Niger par le Gourma méridional, puis Diongoré et Say. Ces guerriers pilleront Dagou Déni et Gargoga avec les Bittinkobés de Diongoré, avant d'être vaincus eux-mêmes par les troupes zermas d'Issa Korombé (en 1869?).

Fig. 14. La migration des Kibabés.

Ce cas sera reconsidéré au chapitre 3.





Le cas des Silloubés, des Dialloubés ou des Dienguelbés montre qu'un distingo entre « filières du fleuve » et « filières de l'intérieur » est relativement formel. Il n'a de sens « politique » que si on assimile la vallée au pouvoir songhaï et l'intérieur à celui des diémas gourmantchés. Or, certaines filières ont tenté les deux options.

La présentation séparée de la migration des Gourmantchés Lompo de Botou et celle des Foulmanganis après leur premier contact à Nimpelma est également formelle. Ces deux groupes avaient une alliance, comme nous allons le voir. Leurs migrations respectives ont été largement coordonnées.

2.2. Les Gourmantchés du diéma de Botou

Les Gourmantchés de l'actuel Botou viennent de Bilanga. Le départ aurait eu lieu au cours de la première moitié du 17^{ème} siècle, vers 1620 selon Taillebourg (1912) ou 1640 selon Loyzancé (1947).

Des dissensions dans le groupe provoquent une séparation (qui ne fut pas, semble-t-il, une rupture, comme le laisse entendre Taillebourg et Loyzancé) en cours de route. Les uns restent quelques temps à Lati avant d'aller à Kantanbargou, Dantiadou, puis entre Dantiadou et Botou. Les autres vont à Dioga vers le Torodi actuel, avant de refluer face aux Torobés de Madjou Maoundi installé depuis 1801 (et « confirmé » à Sokoto en 1808). Ils peuplent alors le sud-ouest du Torodi actuel: Bangata, Baoulé Faïra, Guéssédoundou (Dianfali), Koulbou, Lambouti et Tampena.

Carte. 15. La migration des Gourmantchés de Dioga et Botou (Scs Taillebourg, 1912 ; Loyzancé, 1947 ; Laya, 1991).

La fraction de Botou semble d'abord suivre les traces de celle de Dioga et s'installe à Koulbou (Komandjoaga), sous la conduite du chef Balado.

La descente vers l'aval du même bas-fond se poursuit avec une étape à Dianfali (Guéssédoundou) puis Dantiadou, Diéna et Botou après un périple vers les brousses de la Mékrou.

Les circonstances de cette migration seront analysées plus en détails (cf. chapitre 3).

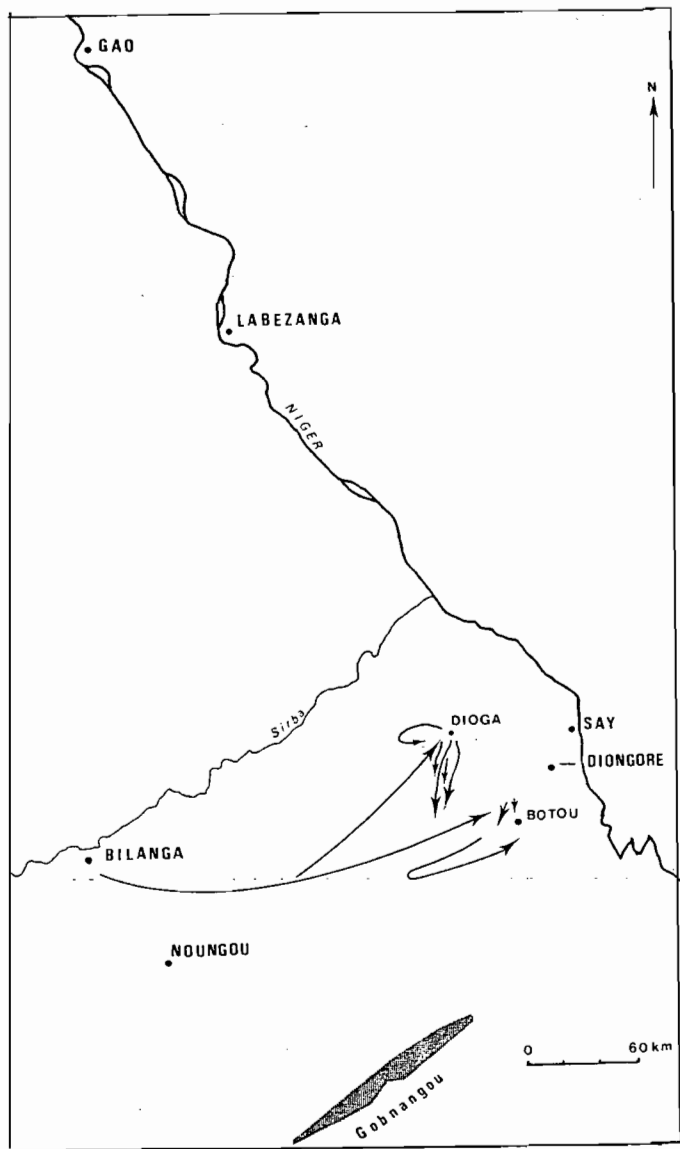
2.3. Le peuplement (Sorkos) du défilé du «W»

Les groupes Peuls ou Gourmantchés évoqués sont venues de loin à une époque relativement récente. Dans la région, seule la vallée du Niger est peuplée depuis des temps immémoriaux.

Sur le fleuve lui-même, parcourus par des Sorkos (pêcheurs et chasseurs de gibier aquatique) très mobiles, les densités dans le défilé du « W » et aux abords amonts et avals immédiats semblent avoir toujours été faibles. Ce peuplement (historiquement fondamental dans l'histoire du Songhaï) a été très perturbé au début du 19^{ème} siècle par les guerres du Zermatarey puis détruit par le passage des Toucouleurs en 1896 et 1897 (cf. ci-dessus).

2.4. Autres groupes

« Toucouleurs » de Ahmadou Cheikou, Ali Bouri n'Diaye et Bayero



On peut considérer le passage des guerriers « toucouleurs » dans la région entre 1895 et 1897 comme atypique et « occasionnel » (Séré de Rivières, 1965). On peut y voir aussi un épisode représentatif des stratégies guerrières du 19^{ème} siècle. En ce sens, il permet de mieux comprendre les migrations anciennes, au moins en leurs phases violentes. Cela toutes proportions gardées car les effectifs d'Ahmadou et Ali Bouri étaient de plusieurs milliers d'hommes, ce qui était exceptionnel par rapport aux filières migratoires peules anciennes.

Fig. 16. Le nomadisme guerrier des Toucouleurs : les raids d'Ahmadou, Ali Bouri et Bayéro en 1895, 1896 et 1897. Arrivée par le Yagha (1). Aire de pillage (2). Fuite des rescapés vers le Sokoto (3) (Sces Urvoy, 1936).

La faible cohérence sociologique de ces groupes est remarquable, tant par l'adjonction de guerriers en cours de route (adhésion de Bayéro et de ses hommes au Liptako, par exemple) que par l'abandon d'une partie des familles (femmes et enfants) au cours des étapes antérieures à celle de Dori.

On retrouve à propos des « Toucouleurs », la plupart des caractéristiques de l'errance guerrière. Ces troupes parviennent au fleuve en 1895 venant du Liptako. Vaincues par les Touaregs Logomaten, elles sont tolérées un temps au Torodi et au Kounari de Guéladio à la demande du marabout de Say. Ahmadou Cheikou s'installe ensuite chez les Zermas de Dounga. En 1896, il contrôle toute la rive gauche du Niger de Sinder à Kirtachi et y mène une guerre de pillage. La région est en fait sous triple commandement : celui d'Ahmadou Cheikou, d'Ali Bouri (qui pille le Dendi sur les deux rives jusqu'à Karimama en 1895) et de Bayéro. Après avoir dépeuplé le défilé du « W », Ahmadou se tourne contre Dosso et Issa Korombé, chef de Koygolo. La bataille de Boumba en 1896 est favorable à Ali Bouri et aux Peuls de Bayéro. La revanche Zerma intervient l'année suivante et provoque la fuite d'Ahmadou et Ali Bouri vers le Sokoto (Séré de Rivières, 1965).

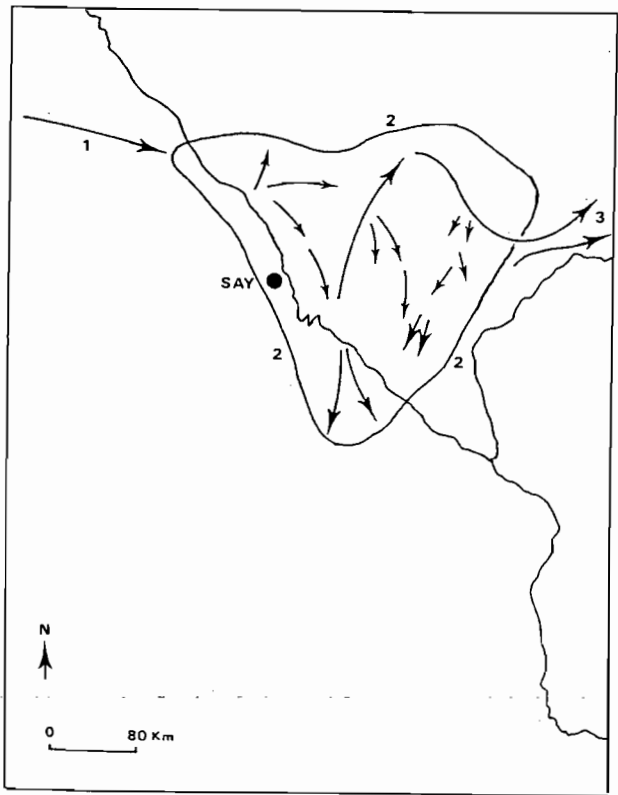
Avant de se dissoudre, des reliquats de ces troupes persistent dans la région jusqu'en 1899, attaquant même le lieutenant Pallier qui ramenait vers l'ouest des rescapés de la mission Voulet-Chanoine.

Un certain nombre de petits groupes peuls (ou d'individus) sont venus au Gourma à partir de la rive haoussa au 19^{ème} siècle. Par exemple, des groupes de chasseurs spécialisés venus du Sokoto et des Peuls (re)venus du Dallol (certains issus des troupes dissoutes d'Ali Bouri ?) participent au peuplement actuel de la périphérie du Gobnangou (cf.annexe) et de la région de Botou et Tamou.

3. Cohésion sociale et genre de vie au 19^{ème} siècle

Depuis la fin du 17^{ème} siècle, les abords septentrionaux de l'actuel parc du « W » du Niger ont été localement occupé à la faveur de trois sites principaux : le diéma de Botou, y compris ses quartiers et sites de chasse (dont Gargoga), le village de Kiba (lui-même avant-poste de Say) et Dagou déni, village pionnier issu de Kodjari et Tansarga au Gobnangou.

Les malentendus et approximations induites par la notion d'"ethnie" sont connues. La présentation précédente de l'histoire du peuplement du Gourma oriental n'échappe pas à la critique. C'est celle que proposent les notables locaux lorsqu'ils veulent être brefs à propos du passé. Taillebourg et Lozancé ont recueillis cette vision des choses. Nous l'avons conservé



pour ne pas ignorer ces sources mais elle occulte en partie une histoire complexe. En effet, elle suggère l'existence de communautés socialement et culturellement homogènes migrant entre deux états sédentaires. Or, aucun des groupes cités n'est géographiquement stable et « ethniquement » fondé. Au contraire, ils « réussissent » et perdurent grâce à une diversité « gérée » par des aristocraties culturellement bien identifiées mais peu attachées au sol et politiquement très opportunistes.

La remarque est certes anecdotique mais on constate que les noms ou sobriquets de groupes semblent entériner cette hétérogénéité par leur imprécision même : Bittinkobés : ceux passés par l'île de Bitti ; Férobés : les réfugiés, les émigrants ; Foulmanganis : les Peuls qui « marchent en balançant les bras », qui « portent beau » ; Nomabés : ceux venus par Noma ; Fittobés : ceux du Fittouga ; Kibabés : les habitants de Kiba, etc...

Raison de plus pour ne pas assimiler a priori « genre de vie » et « ethnie » selon le truisme « peul-pasteur, gourmantché-paysan ». En ces lieux aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles, le peul dimo est soit un guerrier soit un bouvier. Or, ce dernier a très peu de bétail (parfois pas du tout, après une épizootie ou une attaque). Inversément, des organisations guerrières possèdent des troupeaux issus de prises de guerre. Elles n'en sont pas pour autant des sociétés « pastorales », même si elles sont contrôlées par des Peuls (cas des gens de Guéladio, par exemple). Dans ce cas, ce sont des familles spécialisées (rimbés et leurs dépendants) qui s'occupent du bétail.

Le dimo peut aussi avoir la charge du bétail d'une chefferie non peule (cas des Fittobés Bari Foulmanganis, alliés et « bergers » des Lompo de Botou).

Quant aux Gourmantchés, le cas du diéma de Botou montre que le genre de vie n'avait rien de spécifiquement « paysan ».

3.1. Le bado de Botou et ses alliés

Les faits et dates rapportés sans référence sont issus d'enquêtes réalisées par nous dans le canton de Tamou et à Botou entre 1995 et 1998.

3.1.1. Genèse d'une communauté

Au 16^{ème}, 17^{ème} et 18^{ème} siècles, les principales aires de peuplement gourmantchées étaient localisées sur les confins orientaux du Mogho et méridionaux du Songhaï central, ou localement fixées à la falaise du Gobnangou. Elles essaïmaient vers le sud, jusqu'en Atakora, y créant parfois des commandements.

La migration des familles Lompo de Bilanga (Bilan Bouori ou Botou, entre Bilanga et Nougou) ayant fondé le diéma de Botou est orientée d'ouest en est, en opposition aux anciennes migrations des Bourchimbas. Elle transgresse d'ailleurs un tabou qui leur interdit de retourner vers l'est. Elle va également à contresens d'un reflux finissant (ou terminé récemment) de petits groupes gourmantchés quittant la vallée du Niger pour l'intérieur de la boucle (Loyzancé, 1947), probablement à la suite de désordres issus de la « balkanisation » du Songhaï et de la pression touarègue.

Les pérégrinations des Lompo de Botou

Le départ de Bilan Bouori (Botou) de familles nobles Lompo (évincées pour cause de sorcellerie et/ou d'échec dans la conquête de la chefferie de Bilanga) est daté de la première moitié du 17^{ème} siècle par Taillebourg (1912) et Loyzancé (1947) (voir ci-dessus). Ouoba (1986) propose « vers 1600 ». Si ces sources sont sûres, il faut admettre notre ignorance du premier siècle d'errance entre Bilanga et Nimpelma où les Lompo seraient arrivés « avant 1750 », selon Laya (1991). La migration entre Bilanga et Nimpelma a-t-elle été conduite par le même chef (Yinipo Beeri) ? Si oui, le départ de Bilanga a été plus tardif.

Dans le cas contraire :

-soit l'arrivée à Nimpelma est très antérieure au milieu du 18^{ème} siècle.

-soit il faut imaginer un long séjour dans le Bizougou (où le groupe a fait étape, Nadiaboandi ?), où ailleurs entre Bilanga et Nimpelma. Dans ce cas, le nom de Yinipo Beeri désignerait plusieurs « guides » successifs de la migration.

Les deux dernières possibilités ne s'excluent pas ; cela dit sans autre argument pour l'instant.

La tradition de Botou rapporte que les Gourmantchés actuels sont les premiers occupants de l'arrière pays de la rive droite du Niger. Cependant, certains témoignages signalent la présence de quelques familles de chasseurs-cueilleurs-jardiniers (pour l'igname) nomades « baribas » refoulées vers le sud au début du 19^{ème} siècle, peu avant la fondation de Botou.

Carte. 17. La migration des Gourmantchés de Bilanga à Botou, selon nos propositions.

Commentaire de la carte (les noms de villages sont ceux qui ont perduré : plusieurs établissements furent fondés sur des sites vierges) :

-Entre Bilanga et Nimpelma : pérégrinations probables et mal connues ; dont un séjour (long ?) impliquant une soumission ou une alliance avec le Bizougou (Kpartiaga).

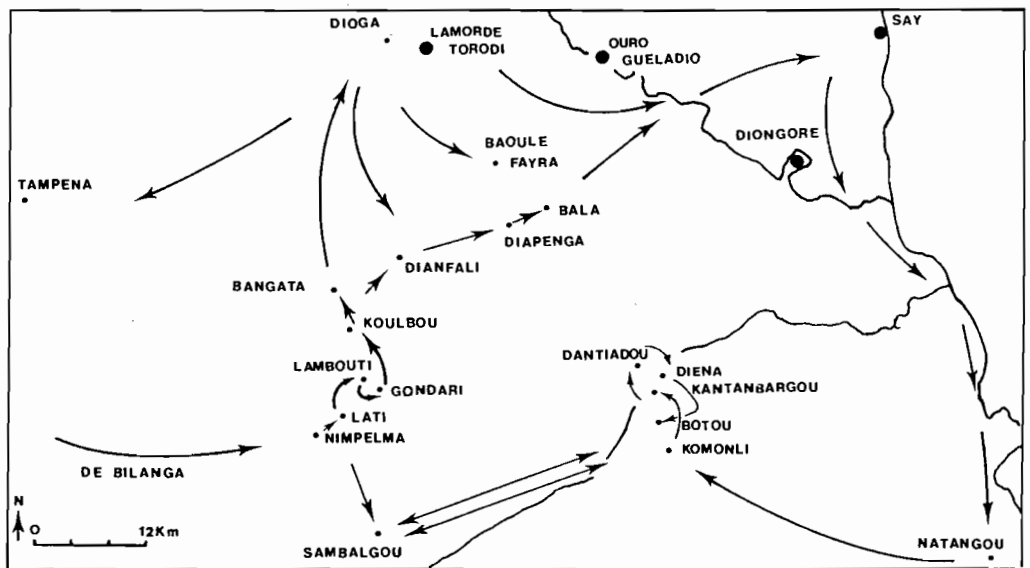
-Arrivée à Nimpelma de Yinipo Beeri et ses gens (en provenance directe de la région de Kpartiaga ?). Arrivée « ...avant 1750 » (Laya, 1991). Au moins avant 1765 en tout cas, puisque les Fittobés Bari les ont trouvés là après avoir quitté le Liptako-Yagha à cette époque.

-Séjour à Nimpelma (avec l'aval du bado du Bizougou), sur la tête d'un bas-fond affluent du Gouroubi.

-Séjour (toujours groupé) à Lati, par glissement vers l'aval le long du bas-fond de Nimpelma, en direction du Gouroubi.

-Séjour à Lambouti, toujours vers l'aval du bas-fond Nimpelma. Laya (1991) signale une expédition « à la poursuite d'opposants » jusqu'à Say par Yenham, ayant régné de 1771 à 1780 à Lambouti. Sambalguou est probablement occupé une première fois, ne serait-ce que pour la chasse, vers 1750/1760, à partir de Nimpelma et Lati.

-Au cours des années 1780, le groupe se divise (à la suite de dissensions pour certains informateurs, selon un choix stratégique pour d'autres).



-Une fraction part vers le nord à Bangata (nous l'appellerons « fraction de Dioga »); l'autre part vers le sud à Gondari (« fraction de Botou »).

La fraction de Dioga (Datouali):

-De Bangata, ce groupe va s'installer à Dioga (Datouali) sur le haut Gouroubi (près de Lamorde Torodi actuellement). Il se replie ensuite face à l'émergence du pouvoir torodo, entre 1805 et 1810, et se réinstalle sur ses anciens sites (Lambouti, Bangata) ou ceux occupés entre temps par la fraction de Botou (Dianfali, Koulbou) ou crée des villages nouveaux (Baoulé fayra, Tampena).

La fraction de Botou :

-De Gondari, un deuxième groupe suit d'abord les traces de celle de Dioga et s'installe à Koulbou (Komandjoaga), sous la conduite du chef Balado.

-La descente vers l'aval du même bas-fond se poursuit avec une étape à Dianfali (Guéssédoundou).

-L'étape suivante (Diapienga), toujours sur le même bas-fond, éloigne le groupe de la mouvance bourtchimba et de l'influence politique du Bizougou. Un essai diplomatique et/ou guerrier est alors effectué (vers 1805) en direction de Say et des Bittinkobés, avant-poste occidental du pouvoir musulman alors en train d'émerger autour de Sokoto. Taillebourg (1912), repris par Laya (1991) signale par ailleurs un périple du chef de Lambouti vers le nord «... pour reconnaître les limites de son territoire... » jusqu'à Tiouridi, vers 1805, où il aurait convenu d'une « limite » avec Madjou Maoundi et les Torobés. Il s'agit probablement de la même expédition.

Dans les deux cas (Torodi et Bittinkodji), l'accueil n'est ni hostile ni chaleureux. Le groupe ne s'installe pas et entreprend une prospection du no man's land du « W » vers le sud, via le site du futur Natangou « où nous ne sommes pas restés » (vers 1810). Il semble que ce périple ait été ponctué de quelques coups de main, peut-être sur la rive gauche mais plus certainement au dépens de quelques chasseurs-cueilleurs « baribas » (déjà signalés) errant entre le fleuve et le futur site de Botou.

-Certainement trop éloigné de ses bases de Nimpelma/Sambalgou et ayant perçu la puissance politique de la rive haoussa, le groupe revient vers le nord-ouest et fonde Komonli en venant directement de Natangou.

Le harcèlement guerrier du Sokoto relayé par les principautés peules naissantes (Torodi puis Ouro Guéladio, Diongore, Kiba) commence alors et le Benwalo (bado de Bilan Buori) organise ses gens en fonction d'une stratégie qui, d'exploratoire et prospective, devient plus défensive, par des déplacements fréquents et localisés.

-Une grande case fortifiée est construite. Pourvue d'un toit de terre apparemment trop épais, elle s'effondre, tuant une grande partie de la population. C'est l'étape de « Kantanbargou », entre des collines cuirassées et le bas-fond de Dantiadou, affluent de rive gauche du Diamangou.

-Les rescapés s'installent à Dantiadou puis Diéna, revenant près d'un secteur de collines plus propice à la défense, toujours dans la même zone.

-Le site de Botou (déjà découvert et utilisé par les Foulmanganis) est occupé une première fois. Il est sans grand intérêt stratégique mais le groupe y résiste à plusieurs attaques du Haoussa.

La bataille de Katenga (1836) se traduit par un massacre des Gourmantchés et de leurs alliés et une fuite des rescapés vers Sambalguou (à quarante kilomètres vers le sud-ouest), dont l'occupation n'avait jamais été abandonnée, semble-t-il, par des familles laissées sur place (Laya, 1991, signale un « sac de Sambalguou en 1809 » par les Bittinkobés).

-Retour à Botou et ses « quartiers » (Ougalou, Katenga, etc...) en 1837 à la faveur d'une alliance plus ou moins formelle avec le Gwando (donc, probablement, une situation diplomatique délicate vis-à-vis du Nounbado et, surtout, du chef du Bizougou). En effet, la succession de Yempabou, mort des suites de la bataille (de chagrin pour les uns, de blessures pour d'autres) a été arbitrée par le Gwando à qui un tribut de dix chevaux aurait été versé. Cette vassalité ne fut d'ailleurs difficilement acceptée par certaines familles (cf. deuxième partie).

La cartographie proposée de la « pénétration » de l'espace intercalaire par les Lompo de Bilanga et leur alliés ne rend pas compte de la complexité du processus. On peut, cependant la compléter par quelques remarques :

La mobilité du siège de la chefferie a déjà été soulignée. Selon Cartry (1967) et B.B. Ouoba (1979) cités par Laya (1991), la chefferie des Lompo de Botou séjourna « deux fois à Diapienga, une fois à Komoanli, six fois à Botou, trois fois à Sambalguou, deux fois à Lambouti, une fois à Gouondari ». Ceci cache en fait une double mobilité : celle du siège du pouvoir et celle des familles qui l'exercent. En effet, si Botou est, vers 1810, la tête de pont d'une filière migratoire, ce n'est pas une famille pionnière qui garde le commandement et ce n'est pas non plus l'aptitude à la découverte de milieux nouveaux qui légitime le pouvoir. Le commandement va d'une famille à l'autre et d'un quartier ou d'un village à l'autre. Cette rotation ne semble pas être « institutionnalisée » mais paraît résulter de tensions liées à la prétention au commandement de certaines familles de même rang et/ou à des options stratégiques et diplomatiques divergeantes.

Le groupe pénétrant le milieu « sauvage » et inconnu intègre au fur et à mesure des éléments variés: captifs (djitouaras) de provenance locale (source de savoir et de savoir-faire) ou lointaine, alliés d'origines diverses aux compétences spécifiques (guerre, gardiennage du bétail, forge et chasse, notamment à l'éléphant). Des princesses Lompo données en mariage sont le gage de cette intégration économique et politique. Les nouveaux intégrés se considèrent alors (et sont considérés) comme membres de la classe roturière libre (talmou ou talkmba). En effet, si le don des femmes nobles à certains roturiers économiquement et militairement « utiles » à la noblesse était fréquent dans la société gourmantchée en général, ce type d'alliance semble être, dans le cas de la migration des Lompo de Bilanga, un moyen de renforcer la classe des talmou.

La classe des djitouaras elle-même est relativement ouverte : l'affranchissement pour mérite particulier ou qualités reconnues est un processus assez courant, notamment chez les yombis (captifs de case).

La fonction de l'aristocratie est d'assurer l'amalgame social d'éléments d'origines culturelles et géographiques parfois fort différentes. La perception d'une partie des produits de la ponction donne lieu à une accumulation qui reste modeste et précaire, sous forme de construction de la cour du chef (en terre) ou, parfois, de fortifications en terre (à Kantarbagou par exemple), de bétail et de captifs. Celle qui collecte la production de la classe servile est régulière mais cela est moins vrai pour la classe roturière qui subit des parfois exactions. Inversément, en cas de crise grave (1836), l'aristocratie sait « rendre » à bon escient.

Il y a redistribution immédiate et régulière au profit des familles princières et des notables de la cour. Ces flux étaient probablement modestes et le niveau de vie relativement homogène: une version de la rencontre du bado avec les Fittobés Bari à Nimpelma dit qu'il leur rendit visite à dos d'âne, au grand étonnement des Peuls (qui lui offrirent un cheval).

Des liens forts et stables sont noués avec des étrangers « raliés » par mariage avec des princesses Lompo. Le cas des Peuls Foulmanganis et des Haoussas Mogobris, eux-mêmes en mouvement (et « recrutant » leurs propres alliés en cours de route) en témoigne (cf. ci-dessous).

Inversément, l'aristocratie « expulse » parfois des éléments susceptibles de compromettre la cohésion du groupe, y compris (surtout ?) en son sein. La suspicion est latente entre familles de parenté directe. Les successions de chef sont souvent conflictuelles. Des oppositions en résultent qui expliquent parfois l'essaimage du groupe. Par exemple, selon un informateur de Botou, Yempabou aurait incité un parti touareg à piller le quartier (pourtant apparenté et allié) de Poli pour sanctionner un parent récalcitrant (au cours des années 1830 ?).

La « tête » de la migration envoie des émissaires pour prospecter (dans le « W » via Say par exemple) des espaces plus vastes que les zones de chasse ou de pacage connues. Ils contactent parfois les populations installées au-delà du no man's land. Ce comportement n'est d'ailleurs pas propre à la migration gourmantchée : Madjou des Torobés, Guéladio des Férobés, Namo des Foulmanganis, tous ces chefs contacteront « le Djammali » (Say, en fait) à un moment ou à un autre. Ces missions « politiques » pouvaient tourner à la maraude, selon les hasards des rencontres.

Une diplomatie prospective « en aval » n'excluait pas l'entretien (contraint ou voulu) de liens avec les diémas « aînés » (Kpartiaga surtout) ou avec les colonies essaïmées le long du bas-fond Nimpelma. Si les diémas occidentaux n'ont pas soutenu le Benwalo (Bilanga était un diéma indépendant et Kpartiaga gardait ses distances) contre le Gwando dans les moments difficiles, les colonies parentes fournissaient des possibilités de replis en cas de problèmes sur le front pionnier.

L'ensemble du groupe « ponctionne » tous azimuts, y compris des hommes, ressource parmi d'autres, bien que la main d'oeuvre servile et son commerce ait été moins important dans les diémas gourmantchés du 19^{ème} siècle (notamment celui de Botou) que dans les principautés peules ou zermas de la même époque.

Toutes les ressources sont sollicitées in situ : le minerai de fer, le sol pour la culture des mils et des sorghos sur essarts, l'herbe, les fibres pour la vannerie et les cordages, les graines utiles au tannage, le bois, les végétaux consommables (graminées, racines et fruits), le poisson et, surtout, le gibier pour la viande et l'ivoire. Les membres de la communauté sont spécialisés

par le métier et la condition sociale : défricheurs, bergers, forgerons, teinturiers, guerriers, etc...

La chasse joue un rôle économique majeur. Il n'y a pas de sociétés de chasseurs mais il y a des familles de chasseurs spécialisées dans toutes les sociétés. Elle est pratiquée (sous différentes formes) par la plupart des catégories sociales, y compris par les guerriers qui ne dérogent pas en l'occurrence.

La jachère est une technique inconnue car inutile compte tenu de la mobilité. La remise en culture d'un ancien champ intervient parfois à la suite d'un retour tactique (va et vient entre Botou et Sambalguou à la fin des années 1830, par exemple) mais pas en fonction d'un repos voulu de la terre. Un essart abandonné peut être le signe « politique » d'une occupation antérieure ; il n'est pas une technique voulue de maintien de la fertilité.

Une « sur-ponction » occasionnelle des ressources en brousse supplé normalement à un éventuel déficit céréalier (sauterelles, sécheresse, impossibilité de récolter, etc...).

Les Foulmanganis

L'aristocratie des Foulmanganis est constituée d'une famille Bari (son chef est dit « Djowro »), elle-même alliée à d'autres rimbés, guerriers ou bouviers. Certaines de ces alliances sont anciennes, d'autres ont été conclues au cours de la migration. Ces familles rimbées possédaient des captifs, certains depuis le Fittouga ou l'Aribinda ; d'autres, de culture gourma, acquis en route, au grès des opportunités et des besoins.

« Il convient de distinguer plusieurs catégories (de Foulmanganis): la première comprend les fulbe, parmi lesquels on rencontre des Baa, Bari, Jallo, etc...; des Soondeebe (patronyme Dicko selon un informateur) originaires de Kancaari (...) répondant au patronyme gulmanceba Wooba. La seconde catégorie comprend les rimaybe, ou descendants d'esclaves bella, gulmanceba, gurunsi, moosi, songhay-zerma, etc... Dans la troisième catégorie se classent tous les autres qui subissent les lois de l'assimilation; une forte proportion de gulmanceba est devenue folmongaani et son statut social est ambigu (...) » (Laya, 1991).

Nous avons tenté une carte de la migration des Foulmanganis plus précise que celle obtenue à partir des sources Taillebourg et Loyzancé.

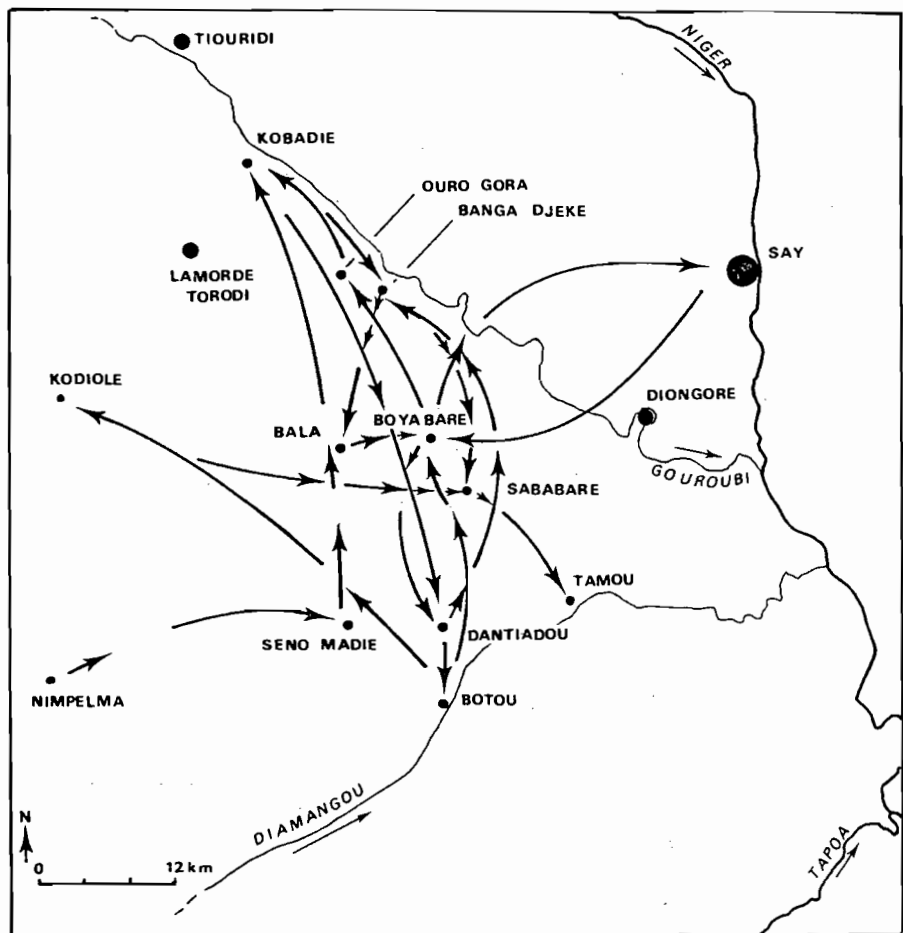
Fig. 18. La migration des Foulmanganis, selon nos propositions.

Soit :

-Départ du Fittouga (delta intérieur du Niger) à une date inconnue (au début du 18^{ème} siècle?).

-Séjours et départ de l'Aribinda (au début du 18^{ème} siècle ?).

-Passage par le (futur) Liptako (sous contrôle gourmantché) puis séjour de quatre ans au Yagha (à Débéré Talata, de 1756 à 1759 ou 1760). Le chef de la communauté (Gayya) meurt à Débéré Talata (ou Babirka selon d'autres sources) en 1759 (Laya, 1991) ou 1760.



-Une fraction évincée du commandement part vers le sud, via Bilanga selon Loyzancé (1947) mais Taillebourg ne signale rien de tel. « Jam Gayya émigra avec ses partisans, dont Yéro, et ses troupeaux ». (Laya, 1991), vers 1765 selon Taillebourg (1912).

-La fraction arrive sur le bas-fond Nimpelma et entre en contact avec les Lompo de Bilanga (« des chasseurs », selon Taillebourg, 1912) eux-mêmes en marche vers l'est. Des alliances sont conclues au plan social (mariage des Peuls avec des princesses Lompo) et économique (gardienage du bétail gourmantché, dons). A partir de là (vers 1775 selon Laya, 1991), les « Foulmanganis » se perçoivent (et sont perçus) comme un groupe spécifique qui s'apparente progressivement aux Gourmantchés de Nimpelma. Les deux migrations sont désormais coordonnées.

-Les Foulmanganis restent quatre ans à Nimpelma, selon le commentateur (inspiré de Goutal, 1942) du recensement de 1950; deux ans pour Laya (1991).

-Etape à Sénomadié (Taillebourg, 1912), entre Wayré Souldou et Mamassirou (Sindou Moa).

-Départ pour Tiouridi/Kobadié dans le nord du futur Torodi. Cette limite n'est pas dépassée (pas plus qu'elle ne le sera trente ans plus tard par les Lompo). Séjour de 1762 à 1772. Retour vers le sud.

-Première occupation de Dantiadou (que les Foulmanganis découvrent avant les Lompo). Séjour de cinq ans, selon l'enquête du recenseur de 1950.

-Départ vers le sud, sur le futur site de Botou (que les Foulmanganis découvrent également avant les Lompo).

Remarque : Laya (1991) donne onze ans de pérégrinations des Foulmanganis entre Nimpelma et le premier séjour à Botou.

- Séjour de deux ans (1772-1774) à Botou.

-Déplacement de trente kilomètre vers le nord à Boyabaré (près de Dissiriré, proche de l'embouchure du bas-fond Nimpelma dans le Gouroubi). Séjour de six ans à partir de 1774 dans la zone Dissiriré, Boyabaré, Kotaki.

-Au début des années 1780 (à l'époque où Yenhamia fait une expédition en ces lieux), une installation aux environs de Say est tentée avec l'accord des Bittinkobés nouvellement arrivés (en 1776 ?). Elle dure quatre ans, puis les Foulmanganis retournent vers l'ouest, sous la conduite de Namou, qui possédait de « nombreux troupeaux et une grosse cavalerie » (Laya, 1991) (mais ces troupeaux n'étaient-ils pas ceux du Bado de Botou ?). Son fils Ali, musulman, reste avec les Bittinkobés (Taillebourg, 1912).

-Réinstallation à Boyabaré vers 1784.

-Nouveau départ vers Ouro Gora (sud est du Torodi) sous la conduite de Gorel (1786-1809). Là, un bon contact avec Madjou Maoundi, alors installé (dès 1801) plus au nord, à Tiouridi (il règnera sur le Torodi de 1808 à 1834) permet une cohabitation de trois ans, puis une dispute entraîne un nouveau départ, en 1802 ou 1804.

Ensuite, étapes à :

-Kobadjé.

-Banga Djéké (abandonné avant l'arrivée de Guéladio).

-Django/Bala (site découvert avant les Nomabés, selon Laya, 1991 ; après selon nos informateurs de Bala (cf. deuxième partie).

-Boyabaré à nouveau (Taillebourg, 1912).

-Bala (selon Laya, 1991) et/ou Dantiadou à nouveau, vers 1840, selon Loyzancé (1947) ; probablement un peu avant, car Dantiadou semble avoir été le lieu de séjour des Foulmanganis lors de la bataille de Katenga (1836).

-Le massacre de Katenga (357 morts chez les Foulmanganis selon Laya (1991), entraîne la dispersion des survivants.

-Retour de certaines familles vers le futur Kounari de Guéladio (alors à l'état de brousse mais contrôlée par Say par l'intermédiaire des Torobés) pour un séjour de trois ans, d'autres vont vers Kodiolé et Boyabaré (à nouveau).

-Réunion générale à Sababaré en 1852 (Taillebourg, 1912) ou 1855 (Laya, 1991).

-Nouvelle scission : une partie de la fraction va vers Windé Mouni et Ouro Sambo (Lamorde Tamou). Ce site sera confirmé comme chef lieu de canton par les Français au début du 20^{ème} siècle.

Cette cartographie et la chronologie qui l'accompagne sont provisoires. Des faits restent obscurs. Il s'agit, pour l'instant, de rechercher des indices permettant de comprendre les rapports du groupe à l'environnement et aux autres groupes (alliés ou non).

La tradition retient surtout les étapes effectuées par la famille dont est issu le Djowro. Mais plusieurs villages et windés (lieux de campement régulièrement utilisés) pouvaient être occupés en même temps. L'abandon d'un site pouvait n'être que partiel, selon un processus d'essaimage déjà signalé à propos des Gourmantchés.

Simple bergers ou puissants alliés du bado de Botou, le Djowro et ses gens sont associés par les liens du mariage et de l'économie aux Lompo : gardiennage du bétail (et, peut-être, transfert de propriété de fait), partage des gains de la guerre ou de la chasse, etc... Ils seront toujours aux côtés de leurs alliés avec courage et abnégation, y compris lors de la dramatique déroute contre le Sokoto à Katenga.

Politiquement, la relation peut être diversement appréciée : « (...) Un informateur est convaincu que leur jowro était simplement le berger du benwalo de Buori qui lui a donné un pouvoir: celui-ci était, il faut le dire, relativement modeste, mais il avait réussi à conserver son indépendance » (Laya, 1991).

Les parcours (zone de pacage et points d'eau) utilisés par le bétail sont toujours à proximité immédiate de l'habitat du moment. L'abondance du pâturage rend la transhumance inutile.

L'Andropogon gayanus et son cortège de graminées pérennes (dont Loudetia simplex) est omniprésent dans une savane très boisée. Les feux annuels ne rencontrent pas d'obstacle car les surfaces emblavées sont infimes. Ils assurent des regains partout.

La migration des Foulmanganis n'est pas spécifiquement « pastorale ». A petite échelle, elle est stratégique. Localement, les déplacements semblent souvent liés aux initiatives des « producteurs » du groupe. En effet, le captif reste le chasseur, le cueilleur ou le défricheur (ou les trois à la fois) qu'il était dans sa propre société. C'est lui qui diagnostique l'état d'épuisement du sol ou du gibier. Il influence ses maîtres et le reste du groupe en matière de déplacements locaux, alors que les grandes étapes relèvent des choix de l'aristocratie et des gens de guerre.

Les Mogobris Sagna

Bien que d'origine roturière, d'autres familles étaient dans une situation proche de celle des Foulmanganis vis-à-vis des Lompo. C'était le cas d'un groupe haoussa mogobri, venu de la région de Dogondoutchi. Ce groupe « Sagna » (à Botou, Kaleyénou et Moli haoussa actuellement) était spécialisé dans la grande chasse, notamment celle de l'éléphant. Il s'allie à l'aristocratie de Botou au cours du premier quart du 19^{ème} siècle. A ce moment, lui-même possède une « clientèle » et des alliés, parfois intégrés par mariage des filles. Ce processus se poursuit après l'arrivée à Botou (cf. annexe).

Ces chasseurs spécialisés avaient les moyens de rétribuer des aides grâce à la vente de l'ivoire évacuée jusqu'à la côte par le Haoussa puis exportée. Ils étaient ainsi « suivi » par une main d'œuvre libre mais inféodée par une forme de salariat.

Le clan mogobri Sagna a enrichi le savoir faire des gens du Benwalo en matière de chasse (dont l'élevage et le dressage des chiens, la maîtrise du poison, la « sympathie » avec les forces occultes de la brousse). Il a aussi été l'initiateur de la teinture à l'indigo dans la région de Botou, en sus de la pratique du tissage.

Comme les Foulmanganis et d'autres alliés du Benwalo, ce groupe s'est toujours battu aux côtés des Gourmantchés (il aura plus de trente tués à Katenga, selon certains).

3.1.2. Occupation de l'espace vers 1850

L'habitat sur le site de Botou

Les témoignages permettent d'imaginer l'organisation de l'habitat autour de Botou et -dans une moindre mesure au-delà, vers les aires de ponction- au milieu du 19^{ème} siècle, sous Banhama Lompo, fils de Yempabou.

Cette époque est celle d'une fixation relative du lieu de commandement et du maintien du pouvoir au sein de la même famille (mais pas forcément d'une sédentarisation du groupe). L'ensemble des quartiers et des terroirs de Botou occupent alors 100 à 150 km² environ, pour des effectifs de quelques centaines d'individus (à titre indicatif : 650 personnes au recensement du canton de Botou, en 1914).

L'habitat obéit à deux impératifs : l'accès à l'eau (donc aux bas-fonds où la nappe était toujours proche de la surface) et la défense. Les « quartiers » de Botou sont des « avant-

postes » fondés et contrôlés par des familles princières susceptibles d'intervenir avec leurs gens pour protéger l'ensemble.

Fig. 19. Les quartiers de Botou dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle. 1. Mandiari, 2. Partiaga, 3. Komondi, 4 et 5. Belwo, 6. Diamongou, 7. Gabanga (Zoumkoli), 8. Ougalou, 9. Bongola, 10. Katenga.

Noms, composition et fonction des quartiers de Botou au milieu du 19^{ème} siècle (fig. 19) :

-Botou. Siège stabilisé de la chefferie à partir de Yembilma (1872) ?. Familles Lompo et leurs alliés directs (prêtres, devins, généalogistes, forgerons, etc...). La chefferie s'y est stabilisée après avoir été longtemps tournante d'une famille à l'autre et/ou d'un village à l'autre.

-1. Mandiari. Familles Lompo. Protège Botou contre les Tombas du Gobnangou. Ce quartier est un avant poste du quartier Partiaga. Surveille les Tombas du Gobnangou.

-2. Partiaga. Familles Lompo, Woba, Sintari et Pampamba. Protège Botou contre les Tombas du Gobnangou.

-3. Komondi. Familles Lompo. Protège Botou contre les Baribas du Borgou.

-4 et 5. Belwo. Cette zone de buttes cuirassées possédait deux postes : Belwo 4 (sur la carte), Famille de Tadamba Yempabou Lompo, un des fils de Yempabou. Belwo 5, famille de Poli. Protègent Botou contre les attaques peules, zermas et haoussas du Djammali (rive gauche du fleuve Niger).

-6. Diamongou. Familles de Otchindi Tchiamo. Protège Botou contre les Peuls de Diongoré et Say.

-7. Gabanga (Zoumkoli). Famille de Yinipo Labidiéro. Protège Botou contre les gens de Guéladio et du Torodi.

-8. Ougalou. Familles de Poli. Protège Botou contre les gens de Guéladio et du Torodi.

-9. Bongola. Familles de Nabontouri. Protège Botou des Lompo de Matiacoali.

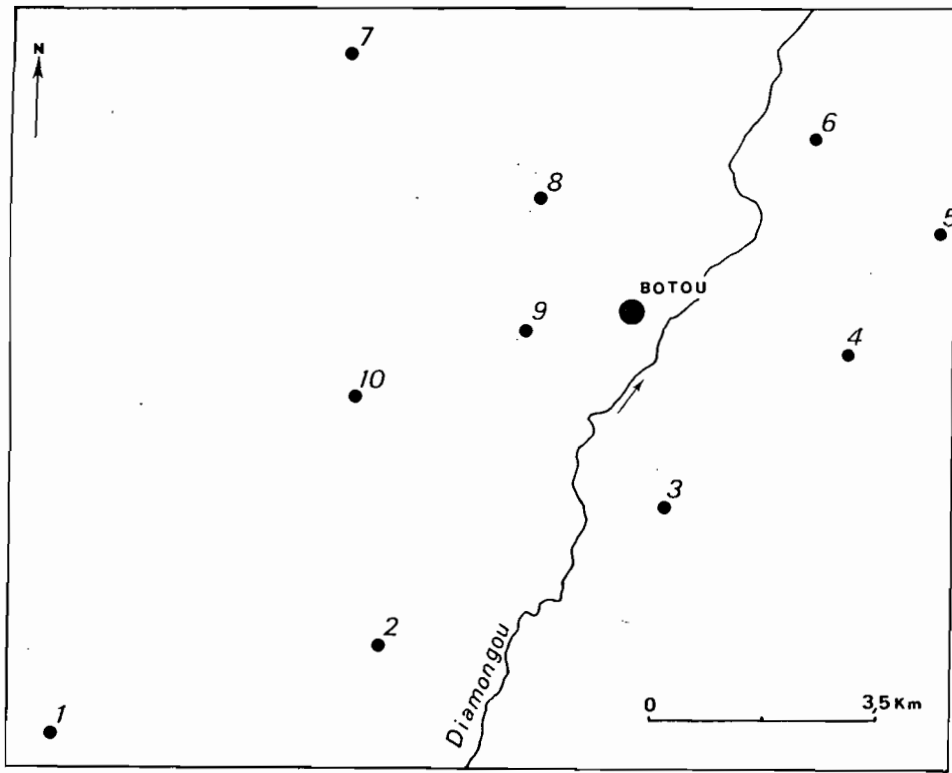
-10. Katenga (Koyenga). Familles Woba. Protège Botou contre les Tombas du Gobnangou.

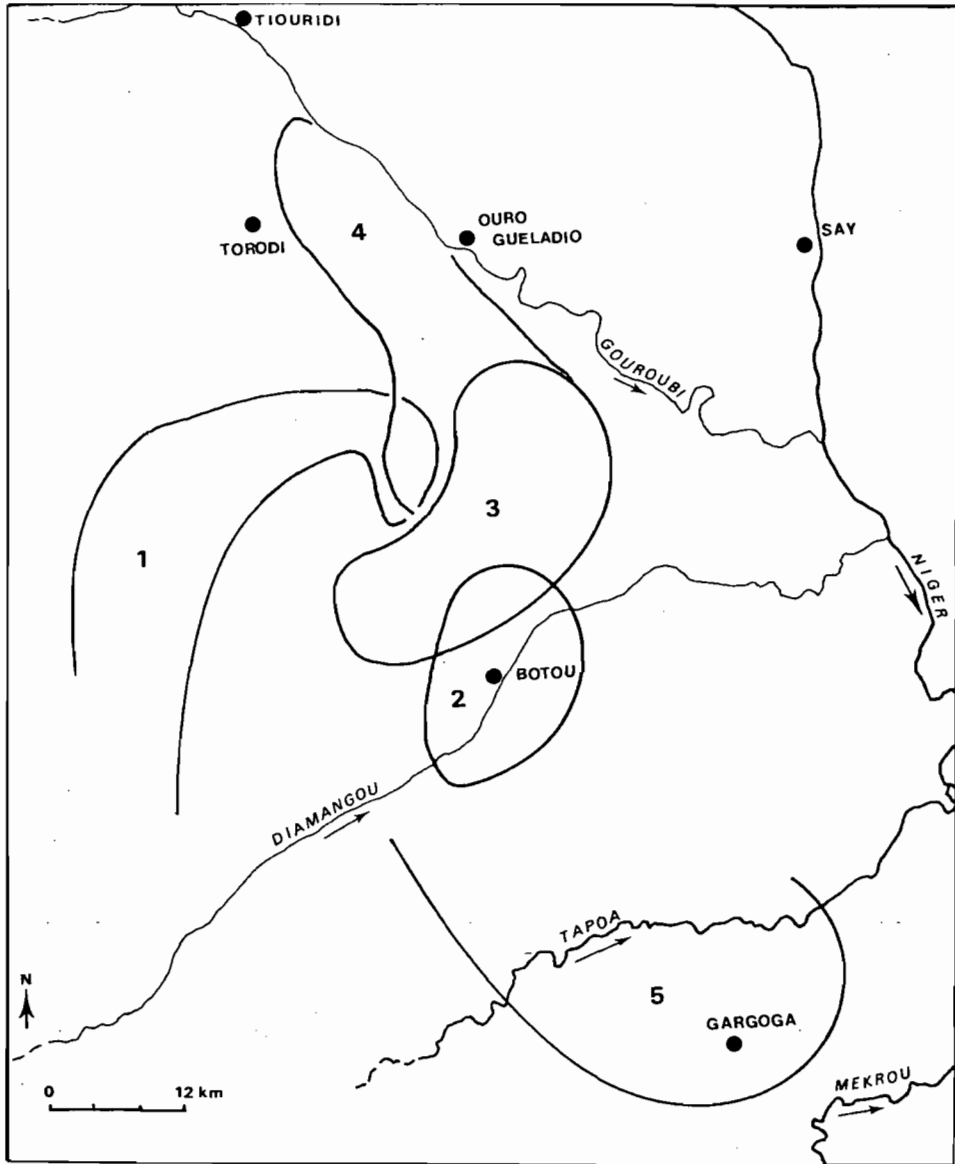
L'expression « Protège Botou contre... » est celle utilisée par les informateurs.

Les confins du diéma de Botou vers le sud-est

Les quartiers de Botou sont la tête de pont d'une filière qui a contrôlé le bas fond Nimpelma et ses affluents en un siècle.

Fig. 20. Le bado de Botou et ses alliés dans l'espace régional. Espace gourmantché occupé au cours de la deuxième moitié du 18^{ème} siècle (1). Idem au 19^{ème} siècle (2). Espace foulmangani au 19^{ème} siècle (3). Espace foulmangani occupé et abandonné au début du 19^{ème} siècle (4). Territoire de chasse (notamment du clan Sagna) entre 1800 et 1820, avant reflux au nord de la Tapoa (5).





Les besoins du bétail mais aussi le souci d'une certaine autonomie (du Djowro vis à vis des Lompo, des éleveurs vis à vis du Djowro et de ses guerriers ou les nécessités de la chasse, expliquent en partie l'éloignement relatif (par rapport à Botou) de l'habitat foulmangani et sa plus grande mobilité.

Fondé vers 1820 par des familles Lompo de Botou en direction de la Mékrou, Gargoga relève d'un essaimage normal de la migration. Cette initiative résulte de la progression d'un front de chasse au gros gibier (éléphant essentiellement). C'est un échec : Gargoga est détruit en 1830, lors de la campagne des Kibabés et des Bittinkobés contre Dagou déni (voir ci-dessous).

Le quartier Tampanga des Sagna, site de chasse à l'origine (vers 1820/1830) puis de teinture et tissage, est aussi à l'écart.

La chasse et l'entretien du gros bétail (par les Foulmanganis) impliquait l'utilisation d'espaces vastes et fluctuants au grès des saisons et des circonstances, exploités à partir de campements temporaires parfois éloignés. A aucun moment, la raréfaction de la terre (sinon la baisse de la fertilité) ou du pâturage n'est signalée comme un facteur de mobilité. C'est moins vrai pour le gros gibier (éléphant) à partir de 1880.

3.2. Le cas de Kiba et Tchialkoye

La création de Kiba résulte d'une volonté de contrôle (et de maintien en l'état) des brousses de la Mékrou à partir du Bittinkodji, territoire peul centré sur la vallée du Niger entre Lamordé (Niamey) et Say. Kiba est, dès le début, un avant-poste dans le dispositif frontalier imaginé par Mohaman Diobbo.

Véritable «marche» de Say, donc du Gwando-Sokoto, Kiba est fondé en 1812 (ou 1815) face au vide qui séparait les Baribas des Gourmantchés (dont les gens de Dagou, cf. ci-dessous) et les principautés satellites du Gwando.

Les guerriers de Kiba pillent et détruisent Dagou déni (près de 1000 morts selon certains informateurs, fuite la veille de l'attaque pour d'autres) et Gargoga, au cours de la même campagne, vers 1830.

Cette «marche» sera à son tour détruite (en 1869 ?) par les Zermas d'Issa Korombé. Les survivants se séparent alors : les familles de condition servile s'installent à Tchialkoye, certaines familles nobles s'isolent dans les brousses de Niafourou et Gangani bangou, d'autres font de même entre Lountougou et Gomandi. D'autres, enfin, retournent dans le Gourma. Un regroupement partiel aura lieu à Tchialkoye en 1875 (lieu-dit Moussa kwara sur la carte IGN au 1/200 000 ème).

Le site de Kiba sera partiellement ré-occupé plus tard, puis détruit à nouveau par les troupes d'Ali Bouri, Ahmadou et Bayéro en 1897.

Le sort funeste de ce village après sa refondation en temps de paix (vers 1910/1915) montre que les conditions sanitaires obligeaient à des installations rapides et massives pour réussir l'« assainissement » d'une brousse vierge grâce à des défrichements conséquents. Une seule famille, apparemment très affectée par la trypanosomiase, est signalée sur le site en 1926

(Anonyme, 1926) ; une autre (ou la même ?) en 1936 (Fiasson, 1937), après un effectif d'une centaine ou deux vers 1915.

3.3. Les Gmamba de Dagou déni

Les « gens de Dagou », des Gmamba du Gobnangou, tentèrent une expérience originale et risquée, celle de la création d'un village isolé dans le no man's land (site n° 7 de la carte 23), donc éloigné de sa base. Son échec confirme la règle.

Après quelques tentatives guerrières malheureuses au 18^{ème} siècle, ce clan et ses alliés se reconverti sur la Meydiaga (cf. le site n° 7 de la carte 23) dans la culture, la cueillette, la chasse, le tissage et l'extraction du fer. Dagou déni (le village de Dagou) est créé vers 1780 ou 1800 par le clan Gmamba (ré-installé actuellement à Kodjari). Le village devient un point d'appui pour la chasse (à l'éléphant surtout) vers la Mékrou pour d'autres chasseurs du Gourma .

Un mur de protection en argile et pieux de bois est construit vers 1812, après une première attaque par une coalition temporaire venue du Borgou et du Dendi. Un deuxième quartier (Folkpienbouri) est créé vers 1820. Le tout sera détruit par les guerriers de Kiba vers 1830.

Le destin de Dagou déni, Gargoga et Kiba illustrent la réalité stratégique et écologique (donc économique) du no man's land séparant les diémas du Gourma, le Borgou et les principautés peules ou zermas de la rives gauche du Niger. Dagou déni est le résultat d'une tentative contrée d'occupation de l'espace « intercalaire » (la brousse) par attrait de la ressource et/ou désir de s'isoler, par un clan devenu industriel après avoir subi des revers de guerre. Gargoga représente une tentative (contrée également) d'accès aux grands stocks de gibier du no man's land à partir de Botou. Kiba, « marche » frontière du Gwando, était destiné à éliminer toute tentative de peuplement du « glaciais ». Il a été lui-même détruit par des forces du Djammali qui se frayaient un chemin de razzia vers l'ouest.

Le peuplement linéaire de la vallée au niveau du « W » était modeste et précaire, y compris la garnison marocaine de Koulen (Koulinya) à l'embouchure de la Tapoa (1591-1593) pourtant prévue pour durer. Il relève du nomadisme de ponction, les Sorkos du fleuve étant essentiellement pêcheurs et chasseurs d'hipopotames, de crocodiles et de lamantins.

3.4. Les Haoussas de Natangou

Marché plutôt que vrai village, Natangou a été fondé par un chasseur haoussa et ses aides venus de Sokoto via Kirtachi (1867-1870) et Toudou (1870-72) puis reconvertis dans l'exploitation du jaspe. Cette reconversion rapide est une preuve supplémentaire de l'opportunisme économique propre à la « ponction » locale.

Ce site de mineurs et de chasseurs était aussi un centre d'achat de l'ivoire brut pour le commerce haoussa.

3.5. Les éléments fondamentaux du genre de vie

Les différents groupes ont une « écologie » très semblable.

Rappel de quelques caractéristiques du milieu

Le milieu est très homogène, d'ouest en est mais aussi du Yagha à la Tapoa. La morphologie de la région (plateaux cuirassés incisés recouvrant le Continental Terminal détritique) a déjà été décrite (voir tome 1, Benoit, 1998). La saison des pluies dure quatre mois de juin à septembre. La pluviosité annuelle est de 600/700 mm. La plupart des grands bas-fonds ont de l'eau accessible par simple puisard, même en fin de saison sèche. Tous coulent en saison des pluies et en début de saison sèche. La brousse est brûlée chaque année.

Sur plateau cuirassé et haut de versant (front de cuirasse exceptés), les espèces végétales citées comme caractéristiques du passé récent (1900-1920) sont :

Arbres : *Bombax costatum*, *Pterocarpus erinaceus*, *Burkea africana*

Arbustes : *Combretum nigricans*, *Combretum micranthum*, *Combretum glutinosum*, *Guiera senegalensis*, *Terminalia avicennioides*

Herbacées : *Andropogon pseudapricus*, *Ctenium elegans*, *Diheteropogon hagerupii*, *Hyparrhenia involucrata*, *Loudetia togoensis*

Les graminées pérennes (*Andropogon gayanus* et *Loudetia simplex* principalement) sont citées comme minoritaires sur les plateaux cuirassés à sol gravillonnaires mais leur présence était constante.

En front de cuirasse, bas de versant et bas-fond, les espèces citées comme caractéristiques sont :

Arbres : *Anogeissus leiocarpus*, *Bombax costatum*, *Burkea africana*, *Kaya senegalensis*, *Pterocarpus erinaceus*

Arbustes : *Acacia machrostachya*, *Combretum nigricans*, *Combretum collinum*, *Combretum glutinosum*, *Combretum micranthum*, *Dychrostachys cinerea*, *Lannea acida*, *L. microcarpa*, *Piliostigma* spp., *Sclerocarya birrea*, *Terminalia macroptera*

Herbacées : *Andropogon gayanus*, *Andropogon pseudapricus*, *Borreria* sp., *Eragrostis* sp., *Hyparrhenia involucrata*, *Loudetia simplex*, *Pennisetum pedicellatum*, *Rottboelia exaltata*

Ces listes n'ont qu'une valeur indicative, bien entendu. Elles n'ont d'ailleurs rien d'original.

Presque toutes les espèces ligneuses sont utilisées à un titre ou à un autre. Les plus connues (parmi plus de 80 espèces répertoriées) sont:

Acacia nilotica var. *Adansonii* (Guill. et Perr.) O. Ktze. : fruit pour le tannage.

Adansonia digitata L. : fruit et feuille pour l'alimentation humaine.

Balanites aegyptiaca (L.) Del. : fruit (alimentation, savon) et bois d'oeuvre.

Boscia senegalensis (Pers.) Lam. : fruits (toxique) pour l'alimentation (en cas de disette et après préparation adéquate).

Bombax costatum Pell. et Vuill. : fleur pour l'alimentation humaine.

Combretum nigricans Lepr. : gomme pour l'alimentation humaine.

Hyphaene thebaica Mart. : feuille pour la vannerie.

Khaya senegalensis (Ders.) A. Juss. : écorce pour la pharmacopée et bois d'oeuvre.

Parkia biglobosa (Jack.) Benth. : fruit pour l'alimentation humaine.

Piliostigma reticulatum (DC) Hochst. : écorce pour les cordages.

Pterocarpus erinaceus Poir. : feuille l'alimentation du bétail et bois d'oeuvre.

Sclerocarya birrea (A. Rich.) Hoscht. Syn. *Poupartia birrea* (A. Rich.) Aubrév. : fruit pour l'alimentation humaine et bois d'oeuvre.

Strophantus sarmentosus DC : sève pour la fabrication du poison (chasse).

Tamarindus indica L. : fruit pour l'alimentation.

Vitellaria paradoxa Gaertn. Syn. *Butyrospermum parkii* (G. Don) Kotschy; *B. paradoxum* (Gaertn.) Hepper : fruit pour l'alimentation humaine.

La présence de l'homme et de son bétail favorise certaines de ces espèces, très utilisées, comme *A. digitata*, *H. thebaïca* et *B. aegyptiaca*. D'autres sont protégées lors de l'essartage comme *V. paradoxa* et *P. biglobosa*. Ce dernier semble être parfois semé mais le seul cas rencontré (entre Kaléyérou et Moli) est récent (vers 1930). C'était peut-être alors un fait nouveau.

Déjà appauvrie au 17^{ème} siècle (disparition probable du rhinocéros noir à cette époque), la faune (le gibier) reste malgré tout abondante en biomasse et diversité. Des références à des milieux identiques Est ou Sud-africains (nord Zimbabwe, parc Kruger) permettent d'estimer des capacités de charge animale de 2 ou 3 tonnes au km². Des parcs ouest-africains mal protégés ont aujourd'hui entre 0,5 et 0,8 tonne/km². Même avec une valeur de 2 tonnes et un taux d'abattage raisonnable de 5 %/an, on peut imaginer un poids de viande abattue de plus de trente kilos/an et par personne (pour 3 habs/km²). C'est un minimum.

Très mobile (la plupart des antilopes de moyenne et grande taille transhument entre le Sahel et la savane), la faune est une garantie de sécurité alimentaire pour tous, du lien social par le don de viande et une source de monnaie (cauris) par l'ivoire.

Le danger que représente les grands fauves (lion et hyène tachetée) ou les dégâts aux cultures que provoquent les herbivores sont quelques uns des « coûts » inhérents à l'économie.

A part la girafe, historiquement absente de l'intérieur de la boucle du Niger, toute la grande faune ouest-africaine du Sahel et de la savane soudanienne est présente dans le Gourma oriental au 18^{ème} et 19^{ème} siècle. Tout est chassé : pour la viande, l'ivoire, les peaux, les cornes et les abats utiles à la pharmacopée et aux pratiques magiques.

Les effectifs d'éléphants commencent à diminuer au cours de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle. Cependant, l'ivoire (matière première dont les populations du Gourma ignorent l'usage) est exporté massivement par le commerce haoussa vers le golfe de Guinée où il remplace progressivement la main d'œuvre servile dans le circuit commercial occidental à partir de 1820-1830.

Genre de vie et rapports à l'espace

La ponction (des ressources vivantes et de la fertilité naturelle) induit la mobilité de l'habitat, compte tenu des « rendements normalement décroissants » qu'elle implique. Il vaudrait d'ailleurs mieux parler de « baisse normale de la productivité du temps de cueillette ». Cela reste théorique dans un contexte de violence endémique dans la mesure où elle entretient le sous-peuplement relatif, toutes choses égales par ailleurs (espérance de vie, conditions sanitaires). L'arrêt de l'exploitation d'une ressource localisée intervient en général avant son épuisement.

sous-peuplement relatif, toutes choses égales par ailleurs (espérance de vie, conditions sanitaires). L'arrêt de l'exploitation d'une ressource localisée intervient en général avant son épuisement.

La mobilité résulte d'un compromis permanent entre la fuite (en cas de danger, de défaite, d'épidémies ou pour des impératifs religieux), l'expansion locale des aires de cueillette et de chasse en phase d'épuisement ou de déficit céréalier occasionnel et la contraction de l'habitat imposée par la nécessité de se protéger.

Le cas des Mogobris Sagna chasseurs venant du Haoussa en état de nomadisme de chasse et sans esprit de retour après des centaines de kilomètres parcourus depuis leur dernière étape connue, montre que la question de la pérennité des stocks ne se pose pas au chasseur.

Le risque excepté (maraudeurs, maladies, fauves, tabous et foi en des esprits malfaisants), l'accès aux stocks animaux ou végétaux et à la terre est fondamentalement libre. La seule condition nécessaire est que le groupe ait les moyens de se « maintenir ».

Certaines activités (chasse au gros gibier notamment) impliquent une organisation collective. De même, les opérations de défrichement doivent être coordonnées et réalisées « en bloc », pour des raisons stratégiques (se protéger contre la faune ou d'autres hommes) et sanitaires (éloignement de la mouche tsé-tsé). Mais dans les deux cas, cette organisation est au service d'une plus grande efficacité de la ponction et elle est toujours temporaire. Il n'y a pas de conception « patrimoniale » (régalienne ou communautaire) des stocks et donc pas de stratégie commune de gestion.

Le seul cas de collaboration intercommunautaire concernant les stocks de gibier est l'expédition bariba-dendi décidée contre Dagou déni (sur la Meydiaga) pour éliminer une concurrence de chasse dans la zone de la Mékrou. Or, dans ce cas, la motivation cynégétique semble avoir été secondaire, si tant est qu'elle fut « conservacionniste ».

Seule l'existence de certains lieux interdits (donc indirectement protégés) pour des raisons spirituelles, peut avoir un rôle de protection de fait des ressources. Encore les espaces concernés étaient-ils limités. Le tabou alimentaire propre à chaque clan gourmantché est aussi un frein (de fait) de la ponction.

La « terre » est abandonnée dès que la productivité du temps de travail consacré au nettoyage du champ baisse. La notion de « jachère » n'apparaît (en tant que concept foncier et non agronomique) qu'avec la course aux meilleures terres en temps de paix, à partir de 1910/1920, dans des circonstances démographiques nouvelles (qui ont provoqués la saturation des terres cultivables en trois générations).

Quant à la guerre, les organisations qui la pratiquent ne visent pas l'appropriation de l'espace et des ressources, dont certaines, comme la grande faune (notamment l'éléphant), se déplacent sur des centaines de kilomètres. Elle induit rarement la conquête de territoires nouveaux. A ce propos, Kimba (1981) note :

« Si on fait rarement mention de guerres de conquête avec contrôle effectif du territoire conquis, on note dans tous les cas une extorsion considérable des ressources humaines, agricoles et pastorales, entraînant des mouvements continus de populations, le dépeuplement ou l'abandon de villages ».

Cette remarque concernant le Zermatarey est valable pour toutes les organisations guerrières, étatiques ou non. Néanmoins, un établissement isolé en brousse reste sous influence à distance. Sauf à se vouloir en fuite ou en sursis, un groupe migrant organisé a intérêt à s'affilier à celui qui a potentiellement les moyens d'intervenir dans le no man's land. Dagou et ses hommes ne l'ont pas fait auprès de Say et du Gwando et n'ont pas « tenu », malgré une détermination exceptionnelle mais... sans l'aide des grands diémas de l'ouest. Dans l'espace intercalaire, on est toujours « satellisé » par des centres de pouvoir ou leurs relais. Un groupe fugitif et inorganisé isolé en brousse est presque condamné à disparaître ou à être assujéti, y compris par la soumission volontaire ; mais c'est l'homme qui est alors contrôlé, pas la brousse.

L'acquisition de main d'oeuvre par les différentes communautés pénétrant un milieu inconnu a une fonction de production mais aussi de transfert de connaissance et de savoir-faire local. La ponction « tous azimuts » implique une polyvalence technique que le groupe ne possède pas toujours. Il intègre donc, chemin faisant, ceux dont il a besoin : des « alliés » mais aussi des captifs, par achat ou capture. Quel que soit son statut, le nouveau venu apporte sa force de travail mais aussi ses qualités propres et sa connaissance du milieu. Il apporte également son courage car, en cas d'attaque, tout le monde se bat, quel que soit son rang.

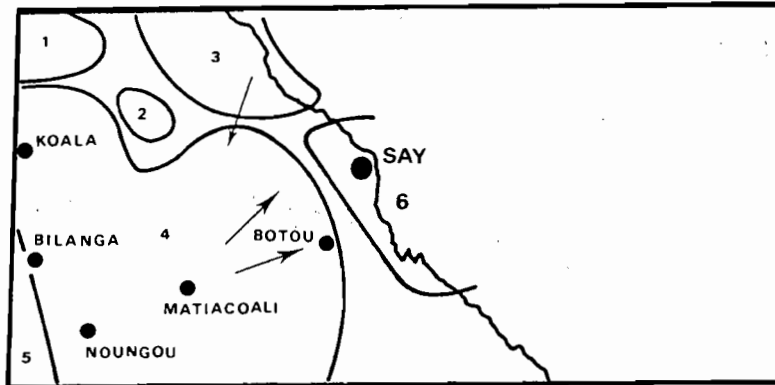
Si la brousse et ses ressources sont historiquement « infinies » (perpétuellement recommencées), l'homme est par contre un bien rare, autant au sein des organisations guerrières que dans les groupes segmentaires pacifiques, presque toujours à la limite de la survie démographique (mais pas alimentaire).

Le gros bétail est rare et sa propriété précaire chez les Peuls. Il est inconnu chez les autres en tant que produit. Les seuls gros propriétaires (quelques dizaines à quelques centaines de têtes) sont des chefs de guerre, Peuls ou non. Les grands troupeaux sont issus de la razzia, non d'un faire valoir direct. Il n'y a donc pas de migrations pastorales stricto sensu, à l'exception de stratégies individuelles mises en œuvre par quelques isolés. Considérant l'infinité et la richesse des parcours, la cause de cette mobilité est la fuite face à la prépotence et au pillage ou aux épizooties, pas le manque d'herbe.

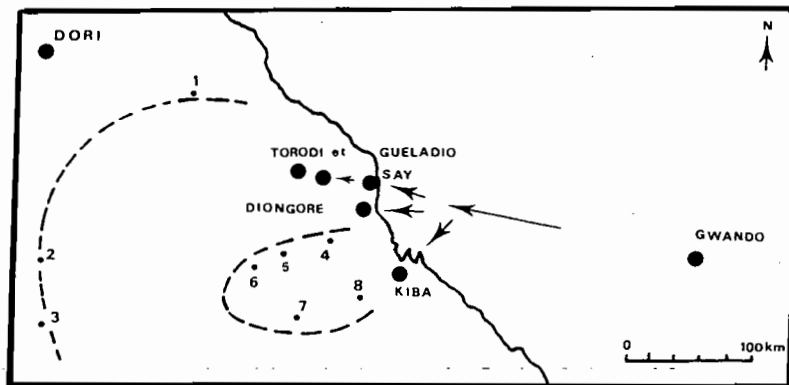
Fig. 21. Aires d'influence dans la boucle du moyen Niger au 19^{ème} siècle. Liptako (1), Yagha (2), Principautés du Songhaï et reflux gourmantché (flèche) (3), Diémas gourmantchés et poussée vers l'est des Lompo de Bilanga et de leurs alliés (flèches) (4), Mogho (5), Gwando-Sokoto et « satellites » de Say sur la rive droite (Torodi, Diongoré, Kiba) (6).

Fig. 22. La pression guerrière du Gwando sur le Gourma; sites des principaux affrontements au cours de la première moitié du 19^{ème} siècle. Aires d'expéditions exceptionnelles : 1. Doulougou, 2. Bilanga, 3. Tangaye. Aires d'expéditions régulières : 4. Botou, 5. Sambalgou, 6. Nandau, 7. Malleyel, 8. Dagou déni et Gargoga (pour partie : Sce Laya, 1991) .

La situation de petits groupes « libertaires », chasseurs-cueilleurs (et probablement « jardiniers » pour l'igname), très minoritaires au 19^{ème} siècle dans la région, mériterait des investigations spécifiques. En attendant, on constate que certains subsistent grâce au refuge



21



22

que procure la falaise du Gobnangou (cf. le mythe fondateur de Yirini en deuxième partie), d'autres grâce à une forte mobilité dans les brousses profondes (familles « baribas » errantes, chassées vers l'ouest par les musulmans de Say puis, vers le sud, par les fondateurs de Botou).

La ponction est exercée par tous dans un environnement abondant ; abondant car vide d'hommes, vide car dangereux. La réhabilitation de la ressource (son maintien à long terme) se fait en dehors de l' « ethos » du groupe qui l'exploite ; par défaut et à son corps défendant. L'exploitation, « minière » localement, le serait aussi à l'échelle régionale sans les effets de la guerre et des conditions sanitaires répulsives (onchocercose, trypanosomiase) propres aux sites les plus riches (forêts et gibier) par la présence de l'eau.

Les migrations que nous avons décrites ont une origine antérieures aux lieux et dates de départs que nous avons retenus, à savoir le Delta intérieur du Niger pour les uns et Bilanga pour les autres, aux 17^{ème} ou 18^{ème} siècles. L'administration française a certes fixé les chefferies de la fin du 19^{ème} siècle et les effectifs humains ont été décuplés depuis tandis que les moyens de transport modernes modifiaient les échelles de temps et d'espace. Les migrations des gens du Gourma n'en a pas été interrompues pour autant. Au contraire : elles se poursuivent de nos jours.

Il est difficile de situer cet état de fait dans le cours de l'histoire. L'archéologie pourrait nous aider à mieux appréhender le long terme. On a pu écrire récemment (Vernet, 1991) à propos du sud-ouest nigérien : « On aura noté que, tant au Néolithique qu'après, les habitats sont le plus souvent de petite taille, parfois même minuscules, simples haltes d'éleveurs nomades ou d'agriculteurs itinérants (...). Depuis 4000 ans se sont côtoyés et succédés des peuples (que l'on devine souvent proches culturellement les uns des autres) pratiquant la chasse, l'élevage et l'agriculture d'une manière qui n'apparaît pas foncièrement différente de celle d'aujourd'hui ». Une archéologie s'intéressant au dernier millénaire ouest-africain fait cruellement défaut.

L'analyse des processus qui expliquent l'usage des ressources et leur maintien dans l'espace intercalaire appelle, bien entendu, une interprétation symétrique des économies étatiques et/ou guerrières qui caractérisent les aires de peuplement de sa périphérie. Cela n'intéresse pas directement aujourd'hui la gestion du « W » et ne sera donc pas aborder.

4. Les effets de la politique française sur l' occupation de l'espace (1900-1926)

4.1. Politique du pouvoir colonial

Sans entrer dans une analyse des multiples traumatismes qu'a provoqué l'émergence de l'Occident au sein des Civilisations de l'Afrique intérieure, on peut signaler quelques attitudes.

Le nouvel état politique imposé par la France a été perçu au quotidien par la population vers 1905/1910. Il s'est d'abord imposé par le contrôle des aristocraties, dans la mesure où celles-ci étaient maintenues après avoir accepté les nouvelles conditions d'exercice de leur pouvoir. A savoir :

- La fin de la violence endémique et du commerce esclavagiste.
- L'émancipation de fait (progressive) des captifs.

-La « territorialisation » des aires d'influence guerrières anciennes par la création de « cantons ».

-L'arbitrage « orienté » de conflits fonciers (fait nouveau) ou politiques nés de ce découpage (pas toujours compatible avec la « dérive » des réseaux migratoires) et, surtout, de la densification rapide du peuplement et de l'émergence en savane d'un espace pastoral.

L'affaiblissement des chefferies hostiles au nouveau pouvoir s'est faite au coup par coup, par déposition (deux chefs à Botou) ou arbitrage en faveur de captifs en conflit avec leurs maîtres.

Chaque commandement s'est vu attribué un territoire (canton), y compris les plus modestes (Tiéla, voire Kiba, canton de brousse peuplé de quelques familles) ou ceux qui étaient inféodés à d'autres (Tamou à Botou par exemple). Des villages isolés seront l'objet de jeux d'alliance destinés à les intégrer (Natangou par Tamou par exemple).

Outre le canton de Botou, on a été décrétés dès le début du siècle, les cantons suivants (cercle autonome de Say, Dahomey) :

Bala (Tiéla)

Dantiadou

Diongoré

Sababaré

Tamou

Wayré Souldou

Une réorganisation intervient en 1919 : Sababaré et Wayré Souldou sont intégrés à Tamou. Natangou pourtant très isolé intègre le canton de Tamou administrativement et « coutumièrement » à la même époque. Kiba reste une sorte de brousse cantonale pratiquement vide.

Une nouvelle modification est décidée en 1932 : Tiéla (Bala) et Diongoré sont intégrés à Tamou. Dantiadou (inclus dans le nouveau canton de Tamou) est intégré au Torodi, qui relève de Say depuis 1911.

Ce dernier découpage contient en germe un conflit sur lequel nous reviendrons car il explique certaines stratégies foncières actuelles en limite nord du parc du « W » ; notamment :

-la « séparation » (et ses conséquences politiques par le biais de la levée de l'impôt) de l'espace foulmangani du diéma de Botou. Dès le début du siècle.

-la séparation de Dantiadou de Botou et son intégration au Torodi.

-l'intégration de Diongoré, Bala et Tiéla à Tamou.

-l'extension de Tamou vers le sud par l'intégration de Natangou et, par conséquent, l'« annexion » par les Foulmanganis des brousses situées entre Tamou et Natangou.

L'expansion de l'habitat est d'abord encouragée par le nouveau pouvoir au nom de la « mise en valeur ». Les campagnes de vaccination interviennent dès les années 20 avec des effets démographiques importants. La lutte contre la trypanosomiase puis l'onchocercose, ouvre

des régions entières à l'occupation humaine. La prophylaxie vétérinaire et l'accès à l'élevage des catégories sociales qui en étaient exclues, provoque une multiplication des troupeaux.

Les mouvements locaux de populations qui s'ensuivent et les fuites provoqués par le travail forcé pour la création des premières pistes, créent une confusion qui incite l'autorité à tenter des regroupements de villages et à modifier les premiers découpages cantonaux.

Ces velléités de contrôle n'empêchent pas une expansion rapide et massive des aires de peuplement. L'espace intercalaire était à prendre et les conditions de son occupation étaient désormais réalisées.

4.2. Les initiatives de peuplement entre Tapoa et Mékrou avant la création du « W »

Nous avons déjà évoqué les tentatives de peuplement entre Tapoa et Mékrou aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles (cf. tome 2).

Au début du 20^{ème} siècle, les nouvelles conditions politiques ont un effet immédiat sur l'habitat. Des familles de Kodjari et Tansarga opèrent une progression (un retour, de leur point de vue) vers la Meydiaga (les mythiques « marais de Kodjar » des premières cartes et du rapport Fiasson). D'autres, de Botou, progressent vers la Tapoa et fondent Kogoli et Anaga au nord de la Tapoa, entre 1900 et 1910.

Dès la sécheresse de 1914, le « W » actuel est le lieu de tentatives d'occupation gourmantchées qui sont les prolongements de ces deux fronts pionniers.

Fig. 23. Les établissements humains du « W » avant et au cours de la création du parc (1926/1954).

Sites du parc du « W » actuel occupés à des titres divers avant 1926 (et/ou après, par tolérance ou négligence de l'administration)

1. Adiarpénion fouanou (Adiarti). Campement de culture de Botou (Gourmantchés) de 1936 à 1954.

2. Boundi. Campement de culture de Diagbabli et Anaga. Gourmantchés de Botou. De 1941 à 1954.

3. Boul fouanou. Campement de culture de Diagbabli et Anaga (et de pêche à la mare de Diabina). Gourmantchés venus de Botou. Occupé de 1916 à 1926 ; réoccupé de 1930 à 1954.

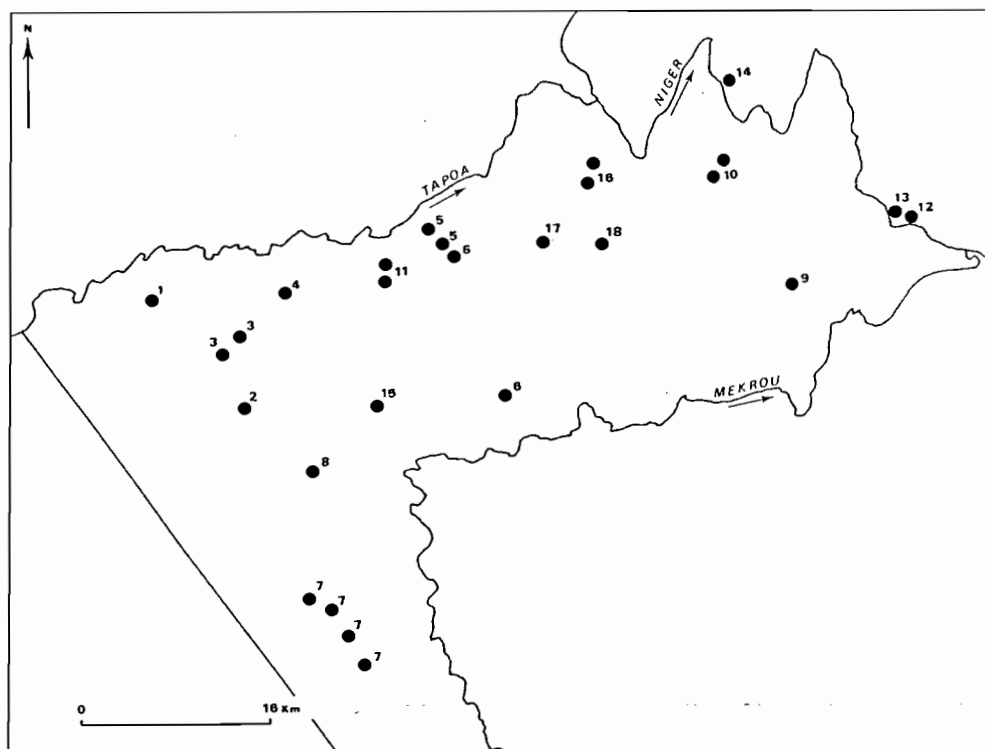
4. Fonkongou. Campement de culture d'Anaga (Botou) de 1944 à 1954.

5. Moussiémou (plusieurs sites le long du bas-fond). Campement de culture et de chasse de Botou de 1900 à 1915 (abandon pour cause d'épidémie et manque d'eau).

6. Anana. Campement de culture et de chasse de Botou de 1900 à 1926.

7. Plusieurs sites. Soit :

Dagou déni. Fondé et détruit au début du 19^{ème} siècle (voir plus haut).



Folkpienbouri (fondé vers 1825 et détruit en même temps que Dagou déni). A partir de 1900/1905 : campements de chasse, de cueillette (miel, fruits de baobab, igname sauvage) et de culture de Kodjari (Gourmantchés) et Tansarga (Gobnangou) par réoccupation saisonnière des sites, jusqu'en 1954.

Pétélegou (le Napadiagou du Dr Fiasson ?). De 1916 à 1954. Campement de culture et de chasse de Kodjari et Botou.

Fouambouanli, défriché vers 1939 et cultivé saisonnièrement jusqu'en 1954 par des Gourmantchés de Botou basés à Tchialkoye.

8. Krimkouandi. Campement de chasse et de cueillette de Botou de 1916 à 1926

9. Kiba. Fondation au 19^{ème} siècle (voir plus haut). Quelques familles (Peuls et Foulmanganis) présentes dans les années 1920 (Anonyme, 1926). Survivants malades amenés pour soins contre la trypanosomiase à Say en 1937 (Fiasson, 1937).

10. Loumdougou. Premier lieu de refuge des rescapés de Kiba au début des années 1870, avant leur départ pour Gomandi puis Tchialkoye cinq ans après.

11. Tchialkoye (deux quartiers). Village de Kibabés et quelques Foulmanganis, fondé vers 1875 par un regroupement de rescapés du massacre de Kiba. Village déplacé volontairement en 1914 (famine et manque d'eau) sur la rivière Tapoa.

12. Boumba (en limite extérieure du parc). Campement de pêche (Sorkos et autres groupes). Détruit en 1897 par les Toucouleurs. Réoccupé progressivement au début du 20^{ème} siècle.

13. Bikini et Baganboula (limite du parc). Campement de pêche (Sorkos et autres groupes). Détruit en 1897 par les Toucouleurs. Réoccupé progressivement au début du 20^{ème} siècle.

14. Karey kopto (Site actuel de Karey kopto. La carte de Hourst de 1898, par ailleurs très détaillée, ne signale sur les rives du Niger qu' « une case » entre « Fort Archinard » (immédiatement en aval de Say) et Kompa, en aval de la sortie du défilé du « W »).

14. Karey kopto (en limite extérieure du parc). Fondé après le sac du « W » par les Toucouleurs.

15. Gargoga. Ancien site d'occupation précaire (entre 1820 et 1830) des Lompo de Botou. Réactivé vers 1915 par des chasseurs Baribas rejoints par des Gourmantchés de Botou et de Kodjari. Abandon à la suite d'une épidémie vers 1920. Quelques kilomètres à l'est : Doundou bangou : campement de chasse de Tchialkoye.

16. Natangou (plusieurs quartiers) et site minier (jaspe) de Toudou (début d'exploitation vers 1865/1870). Village permanent fondé vers 1872. Marché au jasper et ivoire Haoussas et quelques familles peules transhumant en saison sèche à partir de 1900. Déguerpissement en 1947 (seules les familles peules ont optempéré) puis 1954 (familles haoussas) mais poursuite (désormais illégale) de l'exploitation du jasper à Toudou par les Haoussas à partir de Moli Haoussa.

17. Niafarou. Peut être considéré comme un quartier de Natangou dont il partage le destin. Champs de Natangou.

18. Gomandi. A servi de refuge à des rescapés de Kiba après la destruction de ce village par Issa Korombé en 1869, avant un nouveau départ vers Tchialkoye. Champs de Natangou entre 1900 et 1926.

On consultera en annexe, un extrait du rapport Fiasson, donnant la liste des établissements humains installés dans le « W » en 1937 et sa propre vision de la situation.

Une carte de 1929 (Anonyme, 1929) donne les lieux-dits habités (saisonnièrement ou non) suivants :

Tiélla-coya (Tchialkoye), réinstallé sur la Tapoa
Natangou
Bouamoundi (Gomandi)
Kiba
Bakembila (Baganboula, près de Bikini, sur la rive droite)
Bikini

Nos investigations donnent des résultats plus détaillés que ce texte mais il présente l'avantage de confirmer le témoignage de Hourst (1898) passé là un an après la ruine du défilé du « W » par les Toucouleurs. On constate que la région n'était toujours pas repeuplée trente ans après.

Aucune de ces tentatives d'occupation n'a atteint ni visé directement la Mékrou. Les trois sites les plus proches de l'eau ont tous subis des maladies graves : cécité onchocerquienne et trypanosomiase à Tchialkoye, épidémies (?) à Gargoga (la dernière tua tous les habitants en quelques jours vers 1920), trypanosomiase à Kiba (Anonyme, 1926 ; Fiasson, 1937).

Certains établissements saisonniers n'étaient pas occupés régulièrement faute d'eau.

Natangou (et Niafourou) décline dès 1880/90 avec l'épuisement des grands troupeaux d'éléphants et la baisse de la demande de jaspe au Nigéria. Tchialkoye doit se déplacer à deux reprises au début du siècle. Les tentatives de réoccupation de Kiba après l'abandon de 1897, échouent pour des raisons sanitaires.

Les défrichements augmentent après la sécheresse de 1914 mais n'entraîne pas la création d'un habitat permanent, sauf autour de Dagou déni-Napadiagou (Pétélégo ?) (voir les extraits du rapport Fiasson en annexe).

C'est plutôt un réseau de campements de culture qui se renforce, dont la véritable fonction économique est de fournir des points d'appuis à une ruée générale des chasseurs des deux rives (souvent spécialisés et désormais équipés d'armes à feu), attirés sans contrainte par les derniers grands troupeaux d'antilopes et de buffles survivant sur la Mékrou. C'était déjà terminé pour l'éléphant, à l'exception de quelques troupeaux de spécimens non porteurs.

A part quelques familles en transhumance à Natangou, les Peuls et le bétail sont absents de ces tentatives pionnières. Si on excepte le troupeau des Foulmanganis de Tamou-Sababaré, il n'y a pas de bovins au sud du Torodi en 1926 sur la rive droite du Niger.

Cette expansion de l'habitat, souvent à l'initiative de captifs émancipés ou de « cadets » de familles nobles, indispose les chefferies de canton nouvellement créées. Le Djowro de Tamou en conflit avec un de ses administrés, fondateur d'Allambaré, est désavoué par l'administrateur de Say qui nomme le récalcitrant chef de village (1905/1910). Vers 1920, le chef de Botou tente de faire pression sur l'administrateur de Diapaga pour « rabattre » vers Botou ses gens qui tentent de s'installer sur la Tapoa et ses affluents de rive droite. Plus tard, il réclame même -dit-on- une expansion du parc vers le nord pour se garantir à cet effet.

Le souhait de certains administrateurs de mieux contrôler des mouvements de populations qui gênaient la levée de l'impôt, le souhait de certains autres d'appliquer le décret de classement du parc de 1926, a entraîné des tentatives de déguerpissement, souvent sans effets.

Deuxième partie

Témoignages sur le Gourma ancien

Avertissement

Les extraits cités ici sont issus d'entretiens réalisés entre 1995 et 1998 dans le Gobnangou et la région de Botou (Burkina faso) et dans le canton de Tamou (Niger). Ils le sont dans le but d'illustrer l'interprétation que nous avons proposé à propos des genres de vie du Gourma oriental aux 18^{ème}, 19^{ème} et début du 20^{ème} siècles.

Leur réalisation (en cours) est le travail d'une équipe dont la composition a varié. Ont participé à divers titres (enregistrement, transcription, traduction) :

Amadou Oumarou, enquêteur-interprète de l'ORSTOM, mission au Niger, Niamey.

Boureima Ali, guide et informateur, résidant à Tamou, Niger.

Mamoudou Wally, guide, interprète et informateur, résidant à Moli, canton de Tamou, Niger.

Sékou Sy, enquêteur et interprète de l'ORSTOM, centre de Ougadougou (Burkina faso).

Mounkaïla Térigaba, journaliste à la Radio Rurale du Niger à Niamey, a bien voulu nous aider amicalement par ses interventions et conseils.

La prononciation de certains mots ou noms varie d'une langue à l'autre, d'un village à l'autre, voire d'un individu à l'autre. Nous avons essayé de respecter les habitudes de chacun, cela à l'aide de l'alphabet latin, seul compris de la majorité des lecteurs. Ceci explique des différences entre certains entretiens et entre ceux-ci et notre propre texte. Cela limite aussi la précision mais mieux vaut une approximation raisonnable admise par les gens de bon sens qu'une rigueur linguistique comprise de quelques spécialistes.

Ces extraits sont présentés selon l'ordre alphabétique des noms des villages où ils ont eu lieu ; puis, pour un même village, selon l'ordre chronologique. Ce classement n'a donc aucune prétention démonstrative. On a signalé sous chaque référence les thèmes de notre analyse qu'ils illustrent ou les points de vue qu'ils argumentent.

Tous ces témoignages sont volontaires et conscients. Cependant, l'usage de certains extraits à des fins publiques n'a pas été forcément perçu par certains de nos interlocuteurs. Nous avons donc choisi de les présenter anonymement. Par contre, l'appartenance culturelle et l'âge des intervenants ont été signalé pour aider à une meilleure compréhension.

Que tous nos hôtes du Gourma ainsi que les représentants locaux des Autorités administratives du Burkina Faso et du Niger soient remerciés pour leur accueil et leur disponibilité.

Alambaré. Quartier Beedi Kwara (ou Wérigorou). Canton de Tamou. Niger. B. H., 81 ans. Foulmangani. Le 18-01-96.

Violence endémique, nomadisme de chasse et de cueillette, accès aux ressources.

(Jusqu'au début du 19^{ème} siècle) Le seul peuple qui parcourait cette brousse (entre Botou et le fleuve Niger) était les Baribas. Je ne sais pas de quelle région venaient ces Baribas. Ils chassaient dans cette brousse. Ils y avaient un campement de chasse. C'était leur seule activité. Je ne sais pas combien de temps ils sont restés ici. Qui les a chassé? Je ne sais pas non plus. Mais d'après ce que certains ont raconté, ces Baribas ont été chassés d'ici (entre

Botou et le fleuve) parce qu'ils refusaient de suivre l'islam qu'Ousmane Dan Fodio propageait. Ce serait pour cette raison... mais je ne peux pas te dire exactement ce qui s'est passé.

Donc, après le départ des Baribas (vers 1810-1820), la brousse était toujours là avec ses animaux sauvages... Après, (au début du 20^{ème} siècle) sont venus des Zermas pour des campagnes de chasse. C'était des Zermas du Dallol Boboye. Ils venaient de temps en temps à Banidjiti où nous habitons. Nous allions en brousse avec eux pour leur servir de guides. Nous connaissions mieux la brousse qu'eux. Nous voulions aussi mieux connaître la chasse. Les Zermas étaient plus forts que nous dans la pratique de la chasse. (...)

Alambaré. Quartier Touolonli, Canton de Tamou, Niger. H. A. Y., 81 ans et G. Y., 84 ans. Kibabés. Le 09-04-95.

Importance de la chasse, violence et mobilité, liberté d'accès au gibier.

C'est de l'extrême est que sont venus nos ancêtres. Notre aîné est venu de l'autre côté du fleuve (rive gauche) jusqu'à Kiba (au milieu du 19^{ème} siècle). Nous sommes de la « race » des chasseurs et cela depuis le temps des guerres. Notre aïeul s'appelaient Nassamou. C'était un haoussa. C'est lui qui a « commencé » (fondé la famille) à Kiba. Ils sont nés à Kiba. (Issa) Korombé a envahi Kiba au temps de la force (1869 ?). C'était un zerma. C'était un guerrier.

(...) C'est au temps de Mamman Diobbo que Kiba a été fondé. Nos Anciens, là..., ils ont fui Kiba pour venir s'installer à Tchalkoye (après la ruine du village par I. Korombé). C'étaient des chasseurs. Ils sont restés sept ans à Tchalkoye puis la famine est venue. C'est de là-bas qu'ils ont rejoint la vallée de la Tapoa (1914 ?).

(...) Nous étions des chasseurs. Nous, avant, c'étaient les buffles et les éléphants! On chassait à la lance et aux chiens (avant 1890/1900). De Botou jusqu'au pays zarma, les gens pouvaient se rassembler par centaines et entrer dans la brousse pour chercher les éléphants. La viande, on la mangeait seulement (on ne la vendait pas) ... (...)

Alambaré. Quartier Tuolonli. Canton de Tamou, Niger. H. A. Y., 81 ans. Kibabé. Le 24-10-95.

Liberté d'accès à la brousse, droits sur les friches.

(...) Avant (l'arrivée des Français, avant 1900), si tu voulais défricher un champ, tu ne demandais à personne. La brousse n'appartenait à personne. (...) Avant, celui que la guerre chassait, s'il pouvait trouver ailleurs où s'installer, celui-là ne revenait pas.

(...) (Au temps colonial, après 1900) Là où tu veux cultiver, tu demandes au chef (de canton) de Tamou. Il te dit d'aller défricher où tu veux. C'est lui qui commandait Kiba (à la faveur du découpage de la région en cantons). (Par ce fait) Aujourd'hui, si on « libère » le parc, ce sont les Foulmanganis qui vont commander l'endroit (les environs de Kiba). (...) Les Zermas n'ont pas « commencé » là-bas. Les Gourmantchés n'ont pas « commencé » là-bas. Les Haoussas n'ont pas « commencé » là-bas. Ce sont nos parents (rimaïbés des rimbés de Kiba) qui ont « commencé » là-bas.

Kiba appartient aux Foulmanganis. Dagou déni appartient aux Gourmantchés. Gargoga appartient aux Gourmantchés. Tchalkoye appartient aux Foulmanganis. Natangou appartient aux Foulmanganis.

Celui qui a « commencé » (défriché le premier, fondé le village) l'endroit, c'est lui qui le « possède ». Même s'il est mort, ses enfants « possèdent »... Là où leur père a coupé, ça leur appartient. Là où il n'a pas coupé ça ne leur appartient pas (...).

Ce très intéressant point de vue se veut « coutumier » mais il est plus « moderne » et individuel qu'il y paraît (cf. Benoit, 1998). Nous reviendrons sur les contradictions qu'il contient.

Alambaré. Canton de Tamou. Niger. I. A., 50 ans. Foulmangani. Le 04-04-95.

Emergence de l'individualisme, encouragement colonial aux défrichements, réaction de la chefferie.

(...) Quand Liliga (fondateur d'Alambaré) s'est installé ici (vers 1905/1910), c'était la brousse. C'étaient des éléphants qu'il y avait ici! Au début, il venait seulement cultiver et il retournait à Tamou après la saison des pluies.

Par la suite, des gens l'ont rejoint pour former un village. Le chef de Tamou a alors envoyé deux de ses cavaliers pour le ramener. Pour qu'il ne "disperse" pas Tamou. Il s'est battu et l'un d'eux l'a blessé d'un coup de couteau. Ils sont retournés à Tamou. Lui aussi est parti. Il a pris la direction de Say. Il est arrivé au bureau (du « commandant ») avec du sang partout... Le Blanc est sorti et lui a demandé ce qui se passait.

Il a dit: « Vraiment! J'ai vu un endroit où je voulais cultiver avec ma famille pour avoir de quoi manger et mon chef a envoyé ses cavaliers... Ce sont eux qui m'ont blessé ». Le Blanc lui a demandé comment on appelle l'endroit où il est installé. Il dit: « Alambaré » !. Le Blanc lui dit de repartir et de l'attendre là-bas.

Le Blanc monte à cheval avec ses tirailleurs. Ils viennent à Tamou. (...) Ils disent au chef de canton (de Tamou) de monter à cheval et ils partent ensemble à Alambaré. (...)

Le lendemain, ils ont rassemblé les Vieux (les chefs de familles). Le Blanc a dit: « Bien! A partir d'aujourd'hui, ce vieux, là (Liliga), c'est lui le chef de ce village! Pour ceux qui sont déjà installés ici ou ceux qui viendront, pour vous tous, il est votre aîné! ».

Après avoir cultivé pendant quelques années ici, il est parti à Baniguiti pour défricher à nouveau. (...)

Anaga. Ex canton de Botou, Burkina faso. M. L. L., 77 ans, Gourmantché. Le 15-10-97.

Abondance de (dans) la nature, ponction, fluctuation des aires d'exploitation, opposition de la chefferie à l'expansion de l'habitat.

(...) Avant (avant 1900) les gens n'étaient pas nombreux. Une grande concession ne dépassait pas trois personnes (adultes). Même s'il y avait une famine, les gens ne souffraient pas. Il y avait de la nourriture en brousse. Il y avait des chasseurs et des récolteurs de miel. Ils ne vendaient rien. Tu mangeais seulement. (...)

Lors de la famine Ganda béri (1914) tous les gens d'ici (Anaga, vallée de la Tapoa) étaient encore dans le village Botou. Ils n'étaient pas encore arrivés jusqu'ici. (Lors de cette famine)

Les vieilles femmes ramassaient les morceaux de Calebasses et les pilaient pour préparer le repas des enfants.

(Puis) Ils se sont dispersés. Ils sont entrés dans la brousse à la recherche de l'igname (sauvage) et des fruits de baobab. Ils pilaient ça ensemble puis tamisait la farine, tout ça pour en faire une pâte. Jusqu'au début de l'hivernage, ils ont déterré des plantes (...).

A cette époque (1900/1920), la chefferie ne voulait pas que les gens se dispersent. (...)

Baniguiti (Ouro Dolley). Canton de Tamou. Niger. A. S., 55 ans. Foulmangani. Le 26-03-95.

Dangers de l'espace sauvage, tabous, nomadisme et chasse, modernité de la culture (pour certains groupes).

(...) Les Esprits? Partout il y a des Esprits! Mais ça ne t'empêche pas de t'installer! D'ici à Moli il y a des « diables » mais quand tu veux t'installer, tu dois savoir comment t'installer!

(...) Ici, nous n'avons pas tous le même « tabou ». Moi, par exemple, je ne mange pas le lion. Les gens de Tondi Windi ne mangent pas le lion. Si tu vois quelqu'un en manger un, il s'agit d'un esclave. (...)

Les gens ne se sont installés ici que pour la chasse. (...) Nos ancêtres, eux, tuaient les éléphants (étaient spécialisés). Ils chassaient à la lance et aux chiens. Ils ne cultivaient pas. Ce sont leurs enfants qui ont grandi avec la culture. C'est récent (1920/30) (...).

Ces familles foulmanganies se consacraient à la chasse pour leurs maîtres.

Botou. Ex canton de Botou. Burkina Faso. Y. Y. L., 87 ans. Gourmantché. Le 11-03-99.

Stratégie migratoire, contrôle du no man's land.

« (...) Après Dantiadou, ils (les Lompo de l'actuel Botou) ont voulu s'installer près de Say. Mohaman Diobbo est venu les trouver et leur a demandé de partir. Il ne pouvait vivre avec des païens près de lui... Il leur a dit d'aller près du Gouroubi. Il leur a fait une « fatia » (prière) pour que l'eau n'y tarisse jamais... » (...).

Kaleyienou. Ex canton de Botou. Burkina Faso. Y. S. S., 82 ans. Gourmantché (d'origine « haoussa » mogobri). Le 11-12-98.

Intégration sociale, nomadisme des chasseurs-cueilleurs, chefferie et économie, géo-politique, modernité de la culture des mils (pour certains groupes).

Un jour, mon grand père B. K. S. était parti chasser vers Tantoitouri (un autel de Botou au nord de Botou, entre Banbouama et Botou). Il a découvert un bella (perdu en brousse) nommé B.. Il l'a pris et l'a amené chez lui. B. K. S. avait épousé la fille de Yempabou Lompo (chef de Botou), T., le frère de cette fille était aussi installé à Kaleyienou. Donc, B. K. S. est parti informer le frère de sa femme. Il s'appellait D. L.. D. L. lui a dit : « Nous ne permettrons pas qu'il (B.) épouse la fille d'une autre famille. Prends ta fille et donne-la lui ! ». C'est ainsi que B. K. S. a prit sa fille pour la donner à B.. Il (B.) a eu trois garçons (...) et huit filles. (...)

C'étaient les Baribas et les Tankambas qui occupaient la brousse de Botou avant l'arrivée (des Lompo) de Botou. Ils se sont avancés (ensuite) dans le sud, vers le Borgou. (...)

Nous savons que depuis les temps anciens, la limite du territoire de Botou et Nounougou (Fada N'Gourma) est le fleuve Niger, la Mékrou et la Pendjari, jusqu'à Dapangou. L'autre côté de la Mékrou appartient aux Baribas et la rive gauche du fleuve aux Zarmas. Les Blancs ont trouvé que la Mékrou était une limite ancienne. (...)

Les Lompo (de Botou) n'achetaient pas les gens. Eux, si un étranger arrivait (dans la région), ils lui donnaient leur fille pour qu'il ne reparte pas. Que ce soit un cultivateur ou un chasseur, le type leur donnera toujours à manger.

(...) En revenant de la chasse (à l'éléphant), on lui (le chef de Botou) rapporte les trompes coupées en morceaux et les pieds. Le cœur appartient au propriétaire de la première lance qui a atteint l'éléphant. L'ivoire appartient au chef des chasseurs. Mais après avoir vendu les pointes, il donne des cadeaux au chef de Botou et à ses aides.

Avant, les Sagna ne connaissaient pas la culture. La chasse, le tissage et la teinture à l'indigo étaient nos seules activités.

Kaleyenou. Ex canton de Botou. Burkina faso. Y. S. S., 82 ans. Gourmantché (d'origine « haoussa » mogobri). Le 01-12-98.

Chasse et mobilité, chefferie et société, guerre et solidarité, accès au pouvoir, chasse à l'éléphant, chefferie et économie.

Nos ancêtres sont des Haoussas. Ils ne sont pas venus d'ailleurs que de Dogondoutchi. C'est la chasse qui les a amenés à Botou. Ils avançaient au fur et à mesure à la recherche du gibier. S'ils s'installent dans un endroit et lorsque le gibier « s'éloigne », ils le rattrapent et s'installent à nouveau.

Quant ils sont arrivés à Botou, les gens (Lompo) étaient à Kankantari, à deux kilomètres au nord de Botou. C'était sous le règne de Yempabou (dans les années 1830). (...) Donc, nos ancêtres se sont installés près d'un bas-fond qui avait de l'eau. Au deuxième jour, ils sont allés demander à Yempabou -qui était le chef de Botou à l'époque- l'autorisation de s'installer près de cette mare. Ils lui ont dit que les animaux sauvages venaient s'abreuver là et que c'était pour cela qu'ils avaient choisi de s'installer près de ce bas-fond.

Yempabou leur a dit « D'accord ! Mais venez vous installer près de moi, parce qu'il est très dangereux de vivre seul. Il y a de la bagarre par ici ! ». « Non ! » a dit le haoussa. « Moi, je m'installe là où je veux ! Si tu me refuses ça, c'est comme si tu me disais de quitter ton coin ! ».

La vie d'avant n'était pas comme celle d'aujourd'hui. Avant les chasseurs avaient des « aides », comme le forgeron. Eux seuls pouvaient gagner de l'argent (pour les payer) ou des vêtements...

Ils (les Sagna) étaient installés près de ce bas-fond lorsque la guerre a frappé Yempabou (attaque par le Gwando-Sokoto, 1836). Il y a eu trente tués parmi les Haoussas. Après la bataille, le chef de Botou (Balisoangui, fils de Yempabou) a dit aux Haoussas survivants d'entrer dans les greniers et les champs de manioc (des Gourmantchés) et de prendre les chèvres pour nourrir leurs enfants jusqu'à ce qu'ils grandissent. Tampanga (quartier des Sagna de Botou) a vécu de cette manière. Le chef de Botou les a autorisés de prendre ce qu'ils voulaient dans le territoire de Botou.

A la mort de Yempabou, son fils aîné, Balisoangui, a prit la chefferie en «laissant» ses frères. Ce sont ceux du Gwandou qui l'ont intronisé. (...) Balisoangui, chef intronisé par le Gwandou, est venu s'installer à Botou près d'un tamarin. Son oncle Yamba avait entendu la nouvelle de son arrivée. Il est venu le chasser. Balisoangui s'est alors installé à Dabéri (entre Alambaré et Bolé, canton de Tamou). Lorsque Yamba a appris que Balisoangui était installé à Dabéri, il est venu le dégager. Balisoangui est alors parti à Tansarga (Gobnangou). Balisoangui avait confié la chefferie (en régence) de Botou à son petit frère Tadamba.

Les gens «faisaient la politique» entre Balisoangui et son petit frère Tadamba. Ils lui disaient que c'était Tadamba le (vrai) chef de Botou. Balisoangui ne disait rien. De temps à autre, Yamba vérifiait que Balisoangui n'était pas revenu à Botou. Les Peuls appelaient Yamba «Yamba le tueur». Il égorgeait les gens... Il est mort à cheval. Les gens de Botou l'ont vu un jour sur son cheval. Il était mort...

On informa Balisoangui de la mort de Yamba. Il transporta son groupe pour l'installer à Botou. Le quartier Tampanga (des Sagna) existait déjà.

(...) Avant on ne cultivait pas. Avant on vivait de la brousse. Elle nous permettait de nous nourrir, de nous vêtir et de nous marier. (...)

Notre ancêtre, celui qui est venu (à Botou) avait pour nom B. S.. Dogondoutchi est le village de son père. C'étaient des Mogobris. Je ne sais pas où ils étaient avant de s'installer à Dogondoutchi. (...) Notre ancêtre (B. S.) avait des hommes avec lui. Je t'ai déjà dit qu'avant, seul un chasseur (spécialisé) ou un forgeron pouvaient avoir du personnel, parce qu'eux seuls étaient capables de gagner de l'argent (cauris).

L'animal le plus recherché était l'éléphant, à cause de l'ivoire. Ce sont les éléphants qu'ils poursuivaient lorsqu'ils sont arrivés à Botou. (...) On vendait les pointes pour l'argent. Avec cet argent, on se mariait, on achetait du mil et des habits. Avant, les cauris servaient de monnaie (...).

Lorsque nos ancêtres étaient à Botou, ils ont vu que Botou était menacé par les Zarma (Haoussas du Gwando-Sokoto) et les Peuls.

Yempabou, chef de Botou à l'époque de l'arrivée de nos ancêtres, a prit sa fille B. pour la donner à B. S.; il a prit la fille de K. L. pour la donner au petit frère de B. S.. Cette fille s'appelait P.. Bahamma, (troisième chef) après Yempabou, a donné sa fille B. à D., arrière petit fils de B. S.. Yinipo Lompo a donné sa fille à un autre (?) qui enfanta D.. Tous nos Anciens sont des cousins de l'aristocratie des Lompo de Botou. C'est grâce à leur courage qu'ils ont gagné toutes ces femmes. Ils les ont aidé contre les «Zarma» (Peuls, Torobés, Haoussas... du Gwando) qui venaient de l'est. (...)

Chaque chef commandait son diéma. Donc c'est le Benwali, le chef de Botou, qui commandait tout le diéma de Botou. Le Benwali ne pouvait pas faire quelque chose sans que le Noumbado le sache. Le Noumbado contrôlait Botou.

C'est Souabado, des Taba de Namouno qui est le grand chef. Tous les chefs du Gourma enlèvent leur bonnet et se prosternent devant lui.

Ces Lompo de Botou avaient informé le chef du Gwando lorsqu'ils sont arrivés dans son territoire (sa zone d'influence). (...)

Les gens du Djammali attaquaient ceux de Botou, parce qu'ils possédaient du bétail, des chevaux et des esclaves. Aux temps anciens, si tu arrivais à piller un village, tu ramassais tous ses biens et tu les vendais pour de l'argent (des cauris). Botou faisait des razzias dans le Djammali. Je connais des familles à Botou dont les parents ont été amenés après une attaque contre les gens du Djammali. Leurs enfants sont repartis lorsque les Blancs sont arrivés.

Botou n'attaquait jamais les gens de l'ouest, parce qu'ils sont de la même famille : le Benwali (Botou), Sambalgou, Loumoi, Lamboundi, (village du chef) Balado... Tous ces villages ont été fondés par les enfants d'une même personne. Ils se sont dispersés pour ne pas être tous massacrés lors d'une attaque. S'ils étaient restés groupés, on aurait pu les détruire en un seul jour.

(...) Après avoir tué un éléphant en brousse, ils transportaient la viande à la maison, puis ils la partageaient. Ils donnaient cinq rations à chacun. Après avoir vendu les pointes d'ivoire, il (le chef des chasseurs) partageait -ou disons plutôt-, il payait ses hommes. C'est avec cet argent qu'ils habillaient leurs familles.

Si je dois te raconter les choses du passé, ce sera long... Est-ce que tu sais que dans tout le territoire du Benwali (diéma de Botou), c'est nous les Sagna qui avons été les premiers à creuser des fosses pour teindre à l'indigo ? Aux temps anciens (jusqu'en 1920), c'étaient nos femmes qui s'occupaient (seules) du travail de l'indigo. Les hommes chassaient. (...)

Nous étions des « sans pays »... mais je peux te raconter leur histoire. Comme nous nous sommes finalement installés dans le territoire du Benwali, on peut nous considérer comme des esclaves, parce que celui qui a quitté son coin pour s'installer dans un autre, il devient « dépendant » (« obligé » de son hôte). Mais personne n'a acheté nos ancêtres dans le territoire du Benwali. Cinq Sagna ont épousé des princesses Lompo. C'est grâce à notre courage au cours d'une attaque (1836) que les princes de Botou ont eu « peur » de nous (nous on pris en considération). Nous n'avions pas peur de la mort...

Sais-tu pourquoi on dit que ceux de Tampanga sont des esclaves ? C'est parce que D., fils de K. avait épousé une femme esclave. Aux temps anciens, si tu épousais une esclave, on considérait tes enfants comme des esclaves. (...) Ces femmes esclaves étaient capturées lors des pillages.

(...) Je te dis, tout ce que je sais. Je te le dirai. Je connais beaucoup de choses... Nos ancêtres chassaient jusqu'à la Meydiaga et la Mékrou. Ils ne traversaient pas la Mékrou, parce que ce que tu cherches, si tu le trouves dans ton territoire, tu ne pars pas le chercher dans le territoire d'un autre.

(...) Tous les Gmamba (Kombouari) de la famille de L. étaient nos « manœuvres ». (X?), on lui a donné la fille de K. B., G..

B., un bella, on lui a donné T. K., D. le zarma, on lui a donné T. G., B., un zarma de Doguelbéri, on lui a donné T. T.. Ces gens-là étaient chez nous comme des « manoeuvres ». Tous, c'était pour la chasse qu'ils nous suivaient. Les forgerons aussi avaient des « manœuvres » comme ça. (...).

Je ne sais pas si c'est vrai ou non mais on m'a dit que l'ivoire sert à fabriquer des colliers ! Aller vendre l'ivoire à Natangou, ça, c'est tout récent (à partir de 1870/80). Même les gens de Namouno (Gobnangou) venaient acheter de l'ivoire chez nous (pour le revendre).

Avant, les chefs de Botou achetaient du mil, du sel blanc, du sel rouge et du soubala (fruit du néré) après les récoltes. Il nous donnait ça pour qu'on « prépare » (des provisions) avant d'aller à la chasse. Nous, au retour, on leur apportait la trompe et les pattes de l'éléphant. (...)

Kaleyienou. Ex canton de Botou. Burkina Faso. Y. S. S., 82 ans. Gourmantché (d'origine haoussa mogobri). Le 15-12-98.

Importance de la chasse, alliances matrimoniales et économie, répartition des tâches dans le groupe migrant.

(...) Au bout d'un mois ou deux, ils repartaient (en campagne de chasse). Même en saison des pluies ! Ils ne cultivaient pas. Avant, on ne « courait » pas une fille. Si quelqu'un avait des filles, on lui donnait de la viande chaque fois qu'on revenait de la chasse. Le type comprenait, puis un jour, il prenait sa fille et te la donnait.

Les femmes qui ont été données grâce à la viande sont : T., fille de Yempabou, la fille de D. K., nièce de Yempabou, P., fille de K. Yempabou, B., fille de Bahamma et la fille de Y. D. L.. Toutes ces femmes étaient des princesses.

Ceux (de notre groupe) qui s'occupaient de la culture étaient T. W., B. Y., B. le bella, N. L. et Y.. Lorsque la saison des pluies arrivait, le chef de Botou faisait faire des houes et achetait du sel. Il leur envoyait ça. Après la récolte, eux lui envoyaient sa part de récolte, la part du chef (...).

(...) Si (au 19^{ème} siècle) un village veut en attaquer un autre, il envoie quelqu'un pour prévenir ce village. On ne surprenait pas son ennemi. Lui, ne tuait pas le messager. Celui qui battait son adversaire, ramassait les gens et le bétail. Ils vendaient les gens et mangeait la viande. Avant les gens vivaient comme ça. Les Blancs ont sauvé les gens...

Maintenant on dit n'importe quoi. Tu n'as pas vu comment les gens sont devenus nombreux ? Avant les gens se tuaient entre eux. Et pire ! Tu n'avais pas de quoi te marier. Il fallait attendre que ton frère meure pour avoir sa femme. Qu'est ce que tu pouvais enfanter ? (...).

Mamassirou. Canton de Tamou. Niger. S. M., 81 ans et A., 53 ans. Foulmanganis. Le 03-04-95.

Razzia et chasse, mobilité, sacralisation de la brousse.

Nous n'avons trouvé personne ici, si ce n'est des éléphants, des buffles et des lions.... Quand Moli Djato est venu, il n'a trouvé personne dans le pays. Il avait quitté Binga Rogodjé pour aller piller en pays mossi. C'est en revenant de la guerre qu'il a parlé d'une vallée entre la montagne de Diré et celle de Somaré.

(...) Il n'a demandé d'autorisation à personne (pour s'installer). Il avait sa lance, son arc et ses flèches et partait en guerre au Mossi quand il a vu la vallée. (...) C'est à ce moment-là que Abotchî et Yambapou ont remonté les traces de ses chevaux et sont venus voir cette vallée. Ils ont défriché et fait un champ de manioc et un champ de maïs. Au cours de la deuxième saison

des pluies, il a quitté Binga Rogodjé pour s'installer là-bas. C'était au temps où Guéladio partait en guerre à Tambarga (entre 1835 et 1860). (...) C'est aussi à cette époque que les gens du Fouta allaient à Niore (...).

(...) Il y avaient des génies dans cette brousse. (...) Il y avait un temps... Il fallait que les Anciens "regardent" la place (avant de défricher). Ils faisaient ce qu'ils avaient à faire. Certains accrochaient leurs haches au pied des arbres. En revenant, s'ils trouvaient que les haches avaient été dispersées ou emportées, l'arbre n'était pas coupé. Ils l'épargnaient. Il devenait "leur" arbre. Ils ne le coupaient pas. (...)

(...) Ils (les gens de Moli Djato) étaient des chasseurs. Mais avant tout c'était un grand guerrier. C'était un peul pur mais c'était un grand guerrier. Il a posé ses flèches seulement le jour où les Blancs sont arrivés. Ses esclaves chassaient l'éléphant à la lance et à l'arc. Ils mangeaient seulement (ils ne vendaient pas la viande). (Pour chasser) Ils ne partaient pas (loin). Il y avait tout ici. Il y avaient des éléphants, des buffles, des antilopes. Et de l'eau partout. Si tu creuses, tu bois !

Moli Haoussa, Quartier Banidjiti (Koboambou). Ex canton de Botou. Burkina faso. K. T., 72 ans, B. T., 81 ans, et un groupe de jeunes gens. Gourmantchés. Le 13-10-97.

Abondance de (dans) la nature, accessibilité des stocks de ressources, modestie des besoins.

(...)(En cas de famine) Nous nous « avançons » dans la brousse à la recherche d'igname, de karité, de poisson, de gibier et de fruits du baobab. Pour pouvoir survivre...

(...) Nos grands-parents ne cultivaient pas beaucoup. Ils se nourrissaient des produits de la brousse. Ils n'étaient pas nombreux: trois ou quatre personnes seulement par concession. A l'époque, c'était difficile de trouver une femme (...). Alors, il fallait attendre, que ton frère meure pour prendre sa femme. Même pour s'habiller, c'était un problème. Si tu voulais te rendre au marché ou à une cérémonie, il fallait aller voir un Ancien pour qu'il te prête ses pantalons (...)

Moli Haoussa. Canton de Tamou. Niger. M. W., 63 ans. Gourmantché. Le 15-07-95.

Sacralisation de la brousse, dangers de l'espace sauvage, attitude gourmantchée face à la violence.

(...) Le parc (la brousse du « W ») est très grand. Si tu rentres là-dedans, ça fait peur... Même si on te dis d'aller cultiver là-bas tu ne vas pas pouvoir (seul). A certains endroits, si tu campe deux jours, tu ne vas pas dormir un troisième... A certains endroits, si tu appelles ton ami, tu ne vas pas oser appeler encore parce que tu vas entendres d'autres voix. Des milliers de voix.... Il y a des endroits ou tu ne vas pas rester plus de cinq jours et continuer à vivre... Ce parc que tu vois, là, il est dangereux. (...) Là-bas, ce n'est proche d'aucun village. Là-bas, tu n'oses pas t'installer... Là-bas, c'est mauvais, ce sont des "boulis" (autels, objets habités, sacrés) qu'il y a là-bas. (...) Si tu vas de Koudou (chutes sur la Mèkrou) à Kérérou pour continuer ensuite jusqu'à Biakourou puis vers la frontière entre le Bénin et nous, là-bas, ça fait peur (...).

(...) les Gourmantchés ne faisaient pas la guerre. Ils reculaient chaque fois que d'autres les envahissaient. Les Zermas et les Haoussas les attrapaient. Ce sont eux qui ont donné les captifs. Ils (les Gourmantchés) allaient jusqu'au fleuve (...).

Moli Haoussa. Canton de Tamou. Niger. L. T. T., 91 ans et D. T. T., 70 ans. Gourmantchés. Du 11 au 14-01-96.

Attraits et dangers du no man's land, concurrence en matière de chasse, déguerpissement et régénération des ressources.

Les premiers habitants de Dagou déni (le village de Dagou) sont venus de Kotchari dans la région de Tansarga. Ils y avaient fait un campement de culture. A leur arrivée, c'était une « pleine » brousse. Il n'y avait personne. Ils sont venus là pour cultiver seulement. A l'époque, le seul peuple qui fréquentait ces brousses le faisait pour la chasse. C'était des Baribas.

Dagou (« La Bûche ») était un homme dur. Ses décisions n'étaient pas contestées. Dagou signifie « homme dur comme du bois ». Les habitants de Dagou déni ont été attaqués pour la première fois par les gens de Kouampa. Cela les a amenés à se replier sur Kotchari. Kouampa est un village du Bénin (actuel, au Borgou) dans lequel il y avait beaucoup de races: des Baribas, des Gourmantchés, des Zermas... Les gens de Tobaga avaient demandé à ceux de Kouampa et de Tassi de les aider à vaincre Dagou déni. Ce sont ces trois villages à la demande (sous la conduite) de Tobaga qui ont vaincu Dagou. Les gens de Tobaga étaient des Baribas. Ceux de Kouampa étaient en majorité des "Zermas" (Songhaïs du Dendi). Ceux de Tassi étaient en majorité des "Zermas" (Songhaïs) du Dendi. Tous ces villages avaient en commun un problème: les gens de Dagou les dérangent dans leur chasse. (...).

Moli Haoussa. Canton de Tamou. Niger. Divers Anciens du village. Gourmantchés et Haoussas. Le 18-01-96.

Réaction de la chefferie face à la dispersion de l'habitat, concurrence de chasse, violence et régénération des ressources.

(...) (A part Dagou déni) Tous les Gourmantchés qui vivaient dans la réserve (le parc du « W » actuel) au moment des déguerpissements (1926, 1947 et 1954) étaient des gens relevant de l'autorité du chef de Botou. Celui-ci s'opposait fermement à l'éparpillement des Gourmantchés. Pour lui, si les gens s'éloignaient de lui, ils allaient se perdre dans le Borgou des Baribas ou le Diammali des Zermas. Il envoyait des cavaliers pour dégager ses gens de cette brousse (entre Tapoa et Mékrou) pour qu'ils reviennent à Botou. Il les voulait tous rassemblés à Botou.

(...) Pour attaquer les gens de Dagou, ceux de Tobaga (Borgou, près de la Haute Mékrou, Bénin) avaient demandé le concours de ceux de Kouampa (Dendi, vallée du Niger) et de Tassi. Les gens de Kouampa sont en majorité des "zerma" (Dendi) plus des Gourmantchés qui sont venus par la suite, des Peuls et des Haoussas. Les gens de Tassi sont en majorité des "zarma" du Dendi. (...) Les gens de ces trois villages s'étaient entendus pour attaquer Dagou déni. Il y avait une sympathie, une entente, entre ces villages, malgré les grandes distances. Leur intérêt commun était la chasse. Ils considéraient que les gens de Dagou déni les gênaient dans leurs activités de chasse à cause des défrichements. Les gens de Dagou étaient pour eux ce que les Eaux et Forêt de Laga sont pour nous aujourd'hui: ils les empêchaient de chasser! (...).

Moli Haoussa. Canton de Tamou. Niger. L. T. T., 91 ans et D. T. T., 70 ans. Gourmantchés. Le 13-01-96.

Anarchie du no man's land, coopération pour la ponction du gibier.

(...) Les anciens occupants du parc n'étaient pas organisés en villages avec un chef de village à leur tête. Il y avait des "bandes" avec des chefs de bande... Ce n'était pas des villages mais des campements (temporaires) pour la culture et surtout la chasse. (A l'époque coloniale,

après 1900) les gens qui étaient là (entre Tapoa et Mékrou) dépendaient de chefs (de canton ou de village): le chef de Tamou pour ceux du Niger, les chefs de Botou, Poli ou Diagbabli pour ceux de Haute Volta.

Il n'y avait que des chefs de bandes. Les vrais chefs se trouvaient dans les villages d'origine. Il n'y avait pas de commerce... Il n'y avait que la chasse et la culture. On chassait à l'arc et aux chiens. Il n'y avait pas de fusil en ce temps-là.

Il y avait beaucoup de « races » dans cette zone (entre Tapoa et Mékrou). Les Baribas, les Haoussas, les Gourmantchés, les Peuls, les Zermas, les Yoroubas... Ils ne se mariaient pas entre eux... mais je n'en suis pas sûr.

Ils faisaient leurs sacrifices... Ils allaient en brousse avec leur "boulis" (objets sacrés, fétiches). Parfois, ils faisaient leurs sacrifices sur des "boulis" qu'ils avaient découvert sur place "en jouant la terre", par la magie (géomancie). Ils savaient qu'il y avait eu plus anciens qu'eux. Ils découvraient des tombes, des outils de culture... (...).

On nous a raconté que les "plus anciens" chassaient l'éléphant uniquement avec les chiens. (...).

Moli Haoussa. Canton de Tamou. Niger. D. T. T., 70 ans, et L. T. T., 91 ans. Gourmantchés. Le 14-01-96.

Attrait et dangers de la brousse, chasse et économie (ivoire).

(...) Anana est un bas-fond au bord duquel se trouvait un baobab. D'ailleurs, il y est encore! Le tronc de ce baobab est creux. Quand les gens venaient camper là pour la chasse, ils s'installaient dans ce tronc. C'était une véritable case pour les chasseurs. On pouvait y installer des nattes et tout ce dont on a besoin dans une case.

C'était aussi un lieu de refuge (une cache). Si des cavaliers pillards passaient dans la région, ils ramassaient tous ceux qu'ils rencontraient. On rentrait dans ce tronc pour se cacher. Nous, nous campions toujours dans ce tronc. (...) (Ce baobab a été utilisé aussi par des Kibabés rescapés en 1869 et 1870).

(...) Nous sommes venus pour la culture mais aussi pour la chasse. Nous chassions avec des arcs. La viande, nous la vendions à ceux de Natangou. Pour chasser, nous partions camper à côté du bas-fond de Bada. C'est de là-bas que nous portions la viande à Natangou. Nous restions parfois dix jours à Bada. Nous y rencontrions d'autres groupes (qui y campaient aussi). Il y avait des Haoussas, des Peuls, des Baribas... Il n'y avait pas de bagarre. Ils étaient tous chasseurs.

A l'époque, seule la vente de viande pouvait rapporter de l'argent. Sauf en période de famine, le mil ne se vendait pas. Ce qui nous intéressait le plus dans la chasse, c'était l'ivoire. L'argent, c'était les cauris et pas encore les pièces rouges. (...) Quand nous ammenions les défenses à Natangou, les Haoussas les achetaient pour aller les revendre chez eux (puis sur la côte pour l'exportation).

Namounou, Gobnangou, Burkina Faso. T. L. S., 88 ans. Gourmantché. Les 17-18 et 20-05-97.

Habitat défensif, mobilité et stratégie.

Le village de Namounou a été fondé par des Namounba. Ce sont des Tankpano. Lorsque les Taaba sont venus s'installer à Namounou dans les années 1800, ils y ont trouvé les Namoumba, fondateurs du village, qui quittèrent aussitôt le lieu. (...)

L' ancêtre des Taaba, était originaire de Kajoiri, village situé entre Nadiebondi (Kpartiaga) et Fada N'Gourma, près d' une colline. Pour des raisons d'insécurité, ils ont quitté ce village pour Dapongou dans le Togo actuel. Mais ils ne sont pas parvenus à s' « échapper », car là aussi ils ont été attaqués par les Bi Tankamba qui étaient sur la (l'actuelle) frontière Togo-Ghana. Ceci fait que les Taaba ont quitté Dapongou pour Kindi-Kombou, entre Mahadaga et Logobou. Ils avaient une cache dans la falaise qu'ils appelaient Koibou. Guéladio et l'amirou du Torodi venaient les y attaquer. C'est pour cela qu'ils avaient cherché des cachettes dans la falaise. La régularité de ces attaques a conduit le chef des Taaba, Soibado Yembalou, à fuir à nouveau avec ses gens pour s' installer à Namounou où ils ont trouvé les Namoumba.

(...) les Namoumba quittèrent (alors) Namounou pour s'installer à Djadjaga, village situé entre Namounou et Mardaga. En ce temps, il y avait une grande insécurité dans la zone, de sorte que chaque agriculteur avait sa lance près de lui, même en cultivant.

En ce moment, les gens n' étaient pas nombreux. (...).

Partiaga (Kpartiaga) (Diéma du Bizougou), Gobnangou, Burkina Faso. A. T., 65 ans. Gourmantché. Du 20 au 23-05-97.

Guerres et migrations, violence inter-clanique en milieu gourma.

La famille fondatrice de ce village est de clan Tankpano. Ce Tankpano est d'origine Mossi de Komianga. Ces Tankpano ont quitté Komianga avec d' autres clans gourmantchés à savoir les Wally, les Woba et les Lompo et des Peuls. Toutes ces populations avaient déjà coexisté et se déplaçaient ensemble.

Ils ont quitté Komianga pour s' installer à Fanwargou, village situé à quarantes kilomètres au sud de Dapongou (nord du Togo actuel). Après ils sont remontés vers le Burkina pour s'installer à Gninmini-Touoga, dans la région de Noussougou (à l' ouest de Diapaga, à 70 km environ). Ils ont quitté Gninmini-Touoga pour habiter à Dandjoiga, entre Kpartiaga et Ougarou. Note bien que ces Tankpano sont des Taaba !

A Dandjoiga, deux chef de Nougou sont venus les combattre. Il s'agit d'abord du Noumbado Tantiali qui attaqua Taabou Yandjoa Wari et ensuite, Noumbado Yembilma qui lui, a combattu Yandjoa Soali. Mais les deux Noumbado ont été tué par les Taaba.

Ils finirent par quitter Dandjoiga pour s' installer à Dierra. Dierra est un village situé à l'ouest de Kpartiaga, à environ vingt deux kms. C'est là que Guéladio est venu les attaquer. Les Taaba sont parvenus à tuer le fils (le griot, pour d' autres informateurs) de Guéladio, Ali Laga, et 260 (?) de ses hommes.

Le village se divisa par la suite en deux. Une partie s' installa à Nadiebondi, se trouvant à sept kms de Kpartiaga et l'autre à Saborgkpera entre Yirini et Arly. Là aussi les troupes de Guéladio sont venues les attaquer et les piller. Ils ont alors fuit à nouveau pour remonter

plus au nord jusqu'au lieu de l'actuel Kpartiaga où ils se sont installés. C'est alors que les Blancs sont venus. C'est ce qui leur a permis de ne plus se déplacer. (...)

Partiaga (Kpartiaga) (Diéma du Bizougou). Quartier peul. Gobnangou. Burkina Faso. G., 90 ans, N. S., 65 ans et O. S., 55 ans. Peuls. Du 20 au 23-05-97.

Mobilité peule et évitement du pouvoir.

Nos grands parents viennent de l'est (rive gauche du Niger). Ils ne sont jamais restés sur place. C'était le temps de la guerre (18/19^{ème} siècles). Chaque fois qu'ils s'installaient, on les chassait. Il a fallu que le Blanc arrive pour que rester sur place soit possible. (...) Ils sont passés par Kori puis Déli. Après ce fut Kouri puis Tambaga et enfin, ici, dans le village (quartier de Gambo) de Kpartiaga.

Quelles étaient les causes de tous ces déplacements ?

C'était les guerres. Avant, quel que soit le lieu où tu t'installais, les gens venaient t'attaquer. Il fallait encore fuir pour te cacher. (...)

Y avait-il ici des guerriers (ici qui partaient piller ailleurs) ?

Il y avait Kangati, Tamarou et Tchapana. Ce sont eux qui dirigeaient les expéditions. Ils attaquaient, rentraient dans les villages et raflaient le bétail et des captifs. A Kpartiaga, les Peuls et les Gourmantchés partaient ensemble à la guerre. Ils partageaient ensuite ce qu'ils avaient gagné. Des fois, ils revenaient victorieux et des fois ils étaient mis en déroute et devaient fuir pour revenir.

Qui venaient vous attaquer ?

Les gens du Diamaré... Les Guéladio du Torodi... Tous ! Les Peuls et les Gourmantchés s'alliaient pour les affronter. (...)

Le jeu des alliances impliquaient des Gourmantchés et des Peuls (Bizougou et gens de Guéladio) contre les Gourmantchés de la falaise, dont certains alliés à des Peuls installés à proximité.

Séfoga (et Sababaré). Canton de Tamou. Niger. Y. M. T., âge? et A. D., 40 ans. Foulmanganis. Le 23-01-96.

Accès au pouvoir et mobilité à petite échelle, condition servile, épuisement de la fertilité et mobilité des essarts.

Notre ancêtre est venu d'Aribinda (comme captif), selon ce que nous avons entendu dire... A l'origine, c'était un Haoussa. Il venait d'Illoré au Nigéria (actuel). Il est probablement venu d'Illoré pendant (à cause) les guerres qu'il y avait avant (comme captif). Mais nous n'en savons rien exactement. Seulement, nous savons qu'une fois à Aribinda, il a été amené à (la future) Tamou par le chef (des Bari Foulmanganis) Moli. A Aribinda, c'est notre ancêtre de quatrième génération qui a été amené. C'était avec le chef Moli. C'est là qu'il a épousé une esclave d'origine mossi dont le père s'appelait G..

Ils sont partis d'Aribinda pour venir au (futur « nouveau Kounari », celui de) « Guéladio » avec le chef Moli. Ensuite, ils sont venus à Séfoga-Sababaré pour s'y installer. Notre ancêtre combattait pour Moli. Moli et son frère ont eu des différends à propos de la chefferie. Alors

Moli a tué son frère et on a accusé l'esclave pour couvrir le chef. Le problème était entre les deux maisons. Ils étaient cousins. Les pères étaient frères. Chacun voulait la chefferie. C'est pour cela qu'ils ne se sont pas entendus. Moli a tué son frère et on a accusé l'esclave qui se trouvait être O..

Tu sais que si un esclave commet un tel crime, il n'y a aucun problème. Si tu rentres dans ton troupeau et que le taureau te tue d'un coup de corne où est le problème ? C'est pour te dire que l'esclave est comme un animal (il est sans statut, juridiquement irresponsable). C'est ainsi que O. s'est fâché et a déménagé.

(...) Il est venu s'installer à Séfoga en laissant les autres au (nouveau) Kounari. Il est resté quatre ans à Séfoga et Moli l'a rejoint et s'est installé à Sababaré. Ensuite O. est parti avec une partie de sa famille à Diamangou où il est arrivé en début d'hivernage. (...) C'était une façon de faire voulu par le chef (pour conquérir l'espace). Chaque fois que les lieux défrichés et exploités commencent à ne plus donner de bons résultats, les esclaves partent devant et vont créer d'autres villages. Ils allaient défricher la brousse et les autres les rejoignaient et cela faisait un nouveau village. Ce sont les esclaves qui travaillaient et qui nourrissaient le chef et sa famille.

Chaque fois que les esclaves bougent, le chef suit. Il va rendre visite (surveillance et protection) et les autres lui disent de rester. Ainsi de suite. Ils occupent la brousse et fondent des villages au fur et à mesure. Depuis Aribinda, ils (les Bari et leurs gens) n'ont pas occupé de villages (existants). Ils n'ont pas cessé de créer des villages en avançant.

Lorsque O. est allé s'installer à Diamangou, les autres sont restés avec Moli à Sababaré jusqu'à sa mort. Son fils a pris la chefferie. Une partie des esclaves est parti chercher de la brousse pour défricher. Alors, ils sont allés s'installer à Tampanga. Ce sont eux qui ont créé ce village. Après l'hivernage, le chef s'est levé, a pris son cheval et est allé rendre visite à ses esclaves pour voir ce qu'ils faisaient de bon... Là, ils ont refusés que le chef retourne à Sababaré. Ils ont demandé que les autres esclaves rejoignent le chef sur place. Voilà comment le chef est venu à Tampanga.

Plus tard, d'autres esclaves sont partis chercher de la brousse à défricher et se sont trouvés à Tamou. (...) Ils ont fait leurs champs et le chef les a rejoint avec des esclaves mais d'autres sont restés à Tampanga. (...)

Tambaga. Quartier peul Momba. Gobnangou, Burkina Faso, D. D., 54 ans, D. B., 60 ans, B. I., 58 ans. Peuls. Du 13 au 15-05-97.

Guerre, pouvoir et mobilité.

Les Peuls d'ici et ceux de Mardaga ont la même origine. Selon ce qu'on dit, tous les gens d'ici viennent de Boni. Boni se trouve au Mali. Quand ils sont partis de là, ils sont allés à Séno Bakassi, puis à Séno Ranéo. Après, ils sont partis à Kappol dans le Burkina (actuel). Après, ils sont venus à Déli puis à Bogga, à côté de Nadjibondi, avant d'arriver à Fatouti d'où ils sont partis pour s'installer à Mardaga.

Mardaga aussi a été victime de la division pour la conquête du pouvoir. Ce qui a fait que ceux qui ont échoué sont partis pour s'installer ici. C'est d'eux dont nous sommes issus. Depuis qu'ils ont quitté Mardaga il y a au minimum cent ans".

Selon ce que vous avez appris, quelles sont les causes de tous ces déplacements ?

"Ce sont les guerres seulement".

Quelles sont les guerres dont vous avez entendus parler ?

"Nous ne connaissons que la guerre (les campagnes) de Guéladio. C'est lui (Guéladio) qui a chassé les gens pour que nous puissions nous installer ici".

Tamou. Quartier Guitigoma. Canton de Tamou. Niger. O. H., 73 ans. Foulmangani. Le 12-01-96.

Migration et « transfert culturel », sujétion et survie.

C'est mon grand père qui est venu ici (le premier). Notre famille est partie de Sapagou pour s'installer à Gouba. Ensuite elle est entrée dans le Gourma. Ils sont allés s'installer à Tansarga. Certains ont continué à Tambaga, d'autres ont continué à Yobiri. Ensuite, de Yobiri, ils sont allés au Kounaari (celui de Guéladio, au Torodi). C'étaient des chasseurs d'éléphants. Lorsqu'ils ont vu l'endroit (ici), ils sont allés demander au lamido (il vaudrait mieux dire « djowro ») Moli qui était à Sababaré, le droit de s'y installer. Moli leur a donné la terre. Ils ont cultivé pendant quatre ans, ensuite Poutia est venu les rejoindre. Alors, Moli est mort à Sababaré et Poutia a pris la chefferie à Tamou.

Notre origine c'est Namounou, un peu après Tampaga, Yobiri, Tansalga... A l'origine, nous sommes des Gourmantchés. C'est la cohabitation (avec les Peuls) qui nous a transformé en rimaïbés. Les Gourmantchés sont 'entrés' chez les Peuls et se sont transformés. Ce sont les guerres qui chassaient nos parents à travers le Gourma. Après le Gourma ils sont entrés dans le Kounari où ils ont trouvé des Silloubés et des Foulmanganibés. C'est alors qu'ils sont devenus esclaves...

Même quand le Blanc est venu, ils sont restés avec leurs Peuls et cela jusqu'à nos jours. Nous sommes avec eux partout où ils vont. Notre activité était le tissage, la teinture et la culture. Certains étaient bergers pour leurs Peuls, d'autres avaient leurs propres boeufs... (...) Il y a d'autres rimaïbés dans la région. Il y a des gens du Mossi, des Zermas. Mais nos parents sont les premiers rimaïbés à Tamou avec la chefferie. Le Blanc est venu « arranger » (imposer la paix) le pays. Tout le monde a pu s'installer. (...).

Tout le canton de Tamou est plein de « débédjés » (villages de captifs): Alambaré, Baniguiti, Tankoundé, Kiéna Kinto... Ils se sont dispersé pour aller défricher la brousse. Avant le Blanc, nous étions groupés avec nos Peuls. Après le temps (l'arrivée) du Blanc, nous nous sommes dispersés. Chacun est allé là où il voulait.

Aujourd'hui, il y a de l'espace (liberté d'aller où on veut). Chacun s'installe où il veut. Il n'y a plus cette vie groupée entre les Peuls et leurs esclaves. Avant, qu'elle que soit la taille du village, tout le monde était groupé au même endroit. On ne pouvait pas se permettre de s'éparpiller. Quand il y avait la guerre, les esclaves étaient « devant » (solidaires) leurs Peuls. (...).

Tamou. Quartier Guitigoma. Canton de Tamou. Niger. A. S., 77 ans. Foulmangani. Le 15-09-95.

Droit éminent moderne, libre accès au gibier.

Lorsque nous sommes arrivés ici, c'était la brousse. Il n'y avait même pas de Gourmantchés. En ce temps-là, il n'y avait que des éléphants et des lions. C'est en chassant que nous avons découvert l'endroit. (...) Même les gens du Zarmatarey venaient chasser ici. La brousse était dangereuse et il fallait être nombreux pour chasser. Les Gourmantchés d'à côté sont venus après. Ce sont les Foulmanganis qui sont les maîtres ici. (...)

Tamou. Quartier Loudoudji (Forgossogo). Canton de Tamou. Niger. G. B., 75 ans. Gourmantché. Le 16-12-95.

Razzia et économie, parenté et intégration économique, brousse (nature) « res nullius ».

(...) Quand les gens de Botou gagnaient la guerre, ils « arrachaient » les vaches et les confiaient au peul (Foulmangani) pour qu'ils les gardent. Ce peul les a fait siennes... Puisqu'il avait eu la fille des Gourmantchés en mariage, les autres ne pouvaient pas lui demander de comptes (...).

La brousse? Avant (1900), elle n'appartenait à personne. N'importe qui pouvait aller s'y installer. (...)

Tamou. Quartier Loudoudji (Forgossogo). Canton de Tamou. Niger. G. B., 77 ans, Gourmantché. Le 24-01-97.

Nomadisme des chasseurs-cueilleurs « libertaires », pénétration de l'espace franc.

(...) On a dit que ces Baribas étaient au bord du fleuve, vers Youri. C'est de là qu'ils sont allés vers Say puis entre (les futurs) Tamou et Botou, puis vers (le futur) Beedi kwara, puis Dagou déni et Tobaga. A Youri, ils ont été chassés par les Bittinkobés. A Say, ils ont été chassés par Mohaman Diobo parce qu'ils refusaient l'islam. Nos Anciens disent que lorsque les Lompo sont arrivés dans la région de Botou, ces Baribas étaient encore là. Tous les sites (habitables) au sud et au sud-est de Tamou (Alambaré, Guiémé, Beedi kwara, Moli) et dans le parc (Natangou, Dagou déni) ont été occupés par ces Baribas. C'était un seul groupe. Ils marchaient ensemble. Ils stationnaient deux à trois ans puis repartaient. Les premiers Gourmantchés qui ont quitté Botou (pour s'avancer vers le sud puis la Tapoa) l'ont fait en suivant les traces de ces Baribas (qui allaient rejoindre ou repartaient vers le Borgou). Ce sont ces Baribas qui sont à Tobaga (Bénin) actuellement. Ils chassaient et cherchaient de bonnes terres à igname (...).

Tamou. Quartier Lamorde. Canton de Tamou. Niger. B. H., 74 ans. Foulmangani. Le 07-08-95.

Droit sur le sol.

(...) Avant (1900), on ne « contrôlait » que là où on était installé. (...)

Tamou. Quartier Zongo (Lamorde Tamou). Canton de Tamou. Niger. C. H., 57 ans. Haoussa. Le 15-04-95.

Mobilité et contraction de l'habitat.

(Au 19^{ème} siècle) Si on voulait faire un champ, on devait se grouper. Tout un quartier devait se rassembler. Il fallait être une "masse". Il fallait défricher un bloc d'un seul tenant. Personne ne faisait de champ isolé. On n'allait pas loin. Tout ce que tu voulais chasser était

sur place. Tout les animaux sauvages étaient sur place. On ne partait pas loin. D'ailleurs, on n'osait pas (...).

Tamou. Quartier Guitigoma. Canton de Tamou. Niger. A. S., 77 ans. Foulmangani. Septembre 1995.

Ponction et migration.

(...) Ils sont de race Dandou. Ils viennent de Birni n'Kabi au Nigéria. Ils n'ont pas fait plus de dix ans là-bas avant de passer le fleuve pour aller à Tansarga (Gobnangou). Certains se sont installés à Tansarga, d'autres ont continué vers Tambaga et Yobiri (Gobnangou). C'est de Yobiri qu'ils sont partis pour aller à Bintiri dans le Torodi. Puis ils sont partis au (nouveau) Kounari avant d'atteindre Koundoungué. C'est de là qu'ils sont venus fonder Djiti Gouama (Tamou).

(...) Ils ne restaient jamais plus de dix ou douze ans sur place. Nous, nous sommes ici depuis cent dix ans (1885). Nous nous sommes installés avant les gens de Lamordé Tamou. Ils étaient installés à Sababaré quand nous sommes venus nous installer ici. Nous étions là depuis quatre ans lorsqu'ils sont venus. (...).

Tankoundé Manouga. Canton de Tamou. Niger. B. S., Torobés, âge?, 1995.

Géo-politique et droit sur le sol, dangerosité de la faune.

"Un peul (torodo?) était allé voir les Gourmantchés et les gens du Borgou. Il est revenu au Torodi pour dire qu'il avait trouvé un endroit favorable. Ils ont pris deux cents chevaux (cavaliers) et sont passés par Diongoré. Là, ils ont pris trois personnes (pour les guider). Le village était peuplé de Peuls. Dès que les Peuls ont vus les chevaux ils ont fui. Eux ont aussi quitté le village (...). Plus loin, ils ont trouvé des gens qui cherchaient du miel. Ceux-ci ont fui également à la vue des chevaux. Ils ont passé la nuit sur place. Un homme (peul) du Borgou, croyant qu'ils étaient partis est revenu pour chasser. Il s'appellait Ourou. Ils l'ont attrapé et ligoté. Ils sont partis de là-bas pour aller à Foulanweygorou.

(...) Ils ont continué leur chemin sans suivre le fleuve cette fois-ci. Ils ont vu une grande mare où ils ont choisi de s'installer. Ils étaient accompagné d'un grand religieux. Il a fait une 'protection' (invocations pour la prospérité). Ils sont repartis à la maison (au Torodi) pour s'équiper et revenir.

Halidou, Sambo et Kaou sont revenus. Halidou est revenu avec soixante chefs de famille ; Sambo et Kaou accompagnés de sept chefs de famille. Ils se sont installés à Diamangou. Leurs esclaves (six familles) ont été installées à Massangari. Certains captifs d'Halidou sont retournés au Torodi.

Les autres sujets de Halidou on pris de Walo à Alambaré. Ils ont défriché tout cet espace. La nuit, ils se réfugiaient sur la colline pour dormir. Puis son cousin Manouga est arrivé. Il est venu de Bartcha, à côté de Torodi. Il a vu que les éléphants rendaient la vie des gens difficile. Il est reparti à la maison et s'est préparé pour revenir avec des fusils, accompagné de son fils Banto. Quand ils sont revenus, ils ont trouvé les éléphants en train de boire. Ils ont tiré en l'air. Les éléphants ont fui et ne sont pas revenus.

Halidou a supplié Sambo de venir s'installer près de lui. L'autre lui a répondu qu'il ne pouvait pas le 'supporter' (le nourrir dans un premier temps). Halidou lui a dit qu'il pouvait lui réserver trois greniers. Sambo a donc fait venir ses sujets et ses femmes. C'était la période des guerres. Issa Korombé avait chassé Bayéro qui avait fui vers l'Ouest (en 1870, à Diongoré puis au Yaga). Ils ont appris que Korombé s'apprêtait à venir. Halidou est allé voir Manouga. Issa Korombé et son fils ont été tué (à la bataille de Boumba en 1896 contre les Toucouleurs). Manouga a vu Bantassé dans l'épreuve et a été impressionné par son courage. Halidou a été aussi impressionné par le courage d'un guerrier de Kirtachi. Il lui a rendu souvent visite (par la suite). Manouga lui aussi a rendu souvent visite à un ami guerrier de Tamou.

Le guerrier de Kirtachi a dit à Halidou qu'on ne peut pas vivre dans un endroit sans en informer les occupants ou 'acheter' l'endroit... Il a dit à Halidou qu'il ne voulait rien d'autre que des armes pour la guerre. Halidou lui a dit qu'il lui donnerait trois esclaves femmes. Il lui a dit aussi qu'il lui donnerait le dixième de chaque récolte. L'autre a été d'accord.

Ceux de Botou sont alors venus et lui ont dit « Comment peux-t-on s'installer quelque part sans en informer les patrons (les maîtres des lieux)? ». Il leur a dit qu'il avait l'autorisation des gens de Kirtachi. « L'endroit est-il pour Kirtachi ou Botou? » (ont-ils répondu). Il leur a dit qu'il leur donnera un cinquième de chaque récolte... Quand le mil a été rentré, les gens de Botou sont venus à trente. Ceux de Kirtachi à vingt. Halidou leur a demandé de lui accorder un peu de temps pour prévenir ses sujets. Il a envoyé un gosse pour les prévenir (dans le but de fuir). Ils ont fui de bon matin pour aller à Tankoundé (chez Sambo). Sambo leur a demandé s'ils étaient tous là. Ils ont dit « oui ! ». Il a demandé à Halidou de l'informer sur ce qui s'était passé. Si le sang avait coulé... Les gens de Kirtachi et de Botou sont partis et ne sont jamais revenus (...).

Tansarga. Quartier Djam Manga. Gobnangou. D. B., 55 ans, K. S., 42 ans, B. S., âge ?. Peuls. Le 17-05-97.

Ponction guerrière, fuite devant la prépotence, abondance dans la nature, sécurité, liberté.

Ce qu'on nous a dit, c'est que notre grand-père vient du Dallol (Dallol Bosso, au Niger actuellement). Quand il a quitté le Dallol, il s'est installé à Mardaga. A côté de Mardaga, il y a un endroit qui s'appelle Fatouki. C'est là qu'il s'est installé. Il nous a dit que c'est « sannou » qui l'a chassé de là bas. C'est une maladie des vaches. C'est « sannou » qui a attaqué ses vaches. C'est pourquoi il a abandonné l'endroit.

Tu sais dans le temps les « petits » n'avaient rien dire. Il ne lui restait qu'une seule vache et le chef a voulu la lui prendre. En ce temps-là, les Blancs n'étaient pas encore venus... C'est pourquoi, étant mécontent, il est parti pour Tambaga. Quand il a quitté Tambaga, il est allé à Namponli. Il a quitté Namponli pour Kobona. Il a quitté ensuite Kobona pour revenir à Djaboan. Donc, c'est de Djaboan qu'il est parti avant de venir ici".

Savez-vous exactement d'où il est parti, dans le Dallol ?

Nous le savons! Il est venu de Kourigol, à côté de Birni. (...)

Qu'est-ce qui le poussait à bouger ainsi?

Tu as compris non ? Au Dallol, c' est parce que ses vaches ont été attaquées par une maladie. C' est pourquoi il est parti. A Mardaga, c' est parce que le chef avait voulu lui « arracher » la seule vache qu' il avait. A Tambaga, il ne s' était pas entendu avec le chef de village Bartchèmo. A Kobona aussi c' est la maladie des vaches "godja balaa" qui avait frappé son bétail. Tu sais qu' à cette époque, il n' y avait pas de vétérinaires. C' est ça qui explique qu' ils soient arrivés ici à Djaboan". (...)

(...) Une seule fois il a été attaqué par les coupeurs de route alors qu' il quittait Mardaga pour la région du Dallol mais ils ne l' ont pas eu. A son retour c' était le temps des Blancs : personne ne lui a couper la route. En ce temps- là (fin du 19 è siècle), les coupeurs de route étaient des Gourmantchés (de Kpartiaga, ici, probablement). Ils cherchent à attraper toute personne qu' ils rencontrent sur la route. Celui qu' ils attrapent devient leur esclave. Celui- ci travaille pour eux et ils le vendent quand ils le désirent. (...)

Il s' est seulement soumis au chef. C' est le chef de Kotchari qui lui a donné cet endroit. Il s' était bagarré avec tous les chefs des environs sauf celui de Kotchari. C' est pourquoi il a dit qu' il avait désormais un lieu où poser ses enfants... Si un « petit » refuse de se plier devant le chef, comment peut- il faire?. Si un « petit » refuse d' obéir, il ne peut que fuir. Comment se laisse- t- on dominer? Tout ce que tu gagnais leur appartenait, sauf ce qu' ils t' avaient pris pour te le rendre ! (...)

Tiéla Nomabés (Dondoudji). Canton de Tamou. Niger. H. B., 59 ans, M. B., 41 ans. Peuls. Le 03-04-95.

Contrôle de l' espace, densification du peuplement, conflits.

(...) Nous faisons limite avec les Foulmanganis. Quand les habitants (Foulmanganis) de Django sont venus, ils (les Nomabés) les ont trouvés sur place. Ils étaient également les premiers par rapport à ceux de Wairé Souldou (Foulmanganis, village fondé en 1912) et ceux du Kounari (gens de Guéladio, Férobés, années 1830). Lorsque le Kounari est « venu », il les a trouvés voisins du Torodi. Guéladio est venu également avec toute sa « charge » (ses gens) parce qu' il fuyait l' islam. On (Cheikou Amadou) lui avait demandé de se convertir et il avait refusé.

Mais quand il est arrivé ici (après un séjour au Djelgodji), il y avait aussi la religion (musulmane). Il n' y avait plus rien à faire... Tu le sais? Lui... Guéladio, il s' en retournait chez lui (au Kounari du Macina, à la demande de El Hadj Omar Tall) lorsqu' il est mort en cours de route au Liptako (1860).

Quand il s' est installé (au nouveau Kounari), Peuls entre Peuls, ils (les Nomabés) lui ont fait de la place. A Diapanga Séno, ce sont les Nomabés qui lui ont cédé de la place pour s' installer. (...) Au préalable, lorsqu' il a quitté le Kounari du Macina, il a bien fallu qu' il traverse des régions contrôlées par des Nomabés pour venir à Karal Diagou...

Là où tu vois, la boucherie et « leur maison coopérative », c' est la limite entre le Guéladio et les Nomabés. Tchelol Tchiga est notre limite (commune). La place du marché est aux Nomabés. Les Nomabés sont les premiers occupants du Tiélol Tchiga. Quand Guéladio est arrivé, la limite entre les Nomabés et le Torodi allait de Banguel à Sandagou. Ils (les Nomabés et les Torobés) lui ont dit de se mettre au milieu...

(...) Si tu es venu « séjourner » et que tu trouves quelqu'un qui parle la même langue que toi, n'est-ce pas que tu deviens un hôte pour les premiers occupants? Ils te disent: « Tu te cantonnes là, moi je ne dépasse pas ici! ». C'est comme une personne qui a défriché un champ... N'est-il pas le seul « accueillant » (le seul habilité à accorder le droit de cultiver) pour tout nouveau venu (sur ce champ)?

C'est ainsi que cela a commencé... Maintenant c'est devenu un sujet de discorde. Personne ne comprend plus rien maintenant. C'est le « chanceux » (le plus fort) qui a la vérité! Mais les premiers occupants... Regarde! Mayanga a été créé trois ans avant Botou et soixante trois ans avant le Kounari (de Guéladio). (...)

Tiéla Nomabés (Dondoudji). Canton de Tamou. Niger. Y. B., 79 ans, Peuls. Le 02-05-96.

Guerre et fuite, stratégie à petite échelle, mobilité à grande échelle, autosubsistance.

Au commencement, c'est Boubakar Djowro qui a quitté le Macina aux temps des guerres entre tribus. Boubakar Djowro, était de la chefferie peul mais il n'était pas assez soutenu. Alors partout où il allait, il devait fuir à cause des guerres. Cependant, il n'était pas encore chef, mais simple responsable des Peuls. Lorsqu'il a quitté le Macina, il s'est retrouvé à Djabomga. Après ils se sont installés à Soudou fandou (Matiacoali). Il était avec ses Peuls et ses esclaves qu'il avait amenés du Macina. Sûrement qu'il les avait achetés, puisqu'il ne pouvait pas combattre pour en avoir. A Soudou fandou, il a été repéré par les guerriers. Là encore il a fui pour se réfugier à Pampalel (brousse de Tchoutchougou) au Niger, vers Say dans le Séno. Ils y sont restés trois ans, et c'est là que les Blancs les ont trouvés. Ensuite ils sont partis s'installer à Sambel où ils sont restés quatre ans. Après, ils sont allés à Bala.

Ce n'est qu'avec l'arrivée des Blancs que les gens (les captifs) ont trouvé la liberté. Les Peuls restaient avec leurs rimaïbés mais désormais personne n'avait de pouvoir sur l'autre. Tous étaient sous l'autorité du Blanc, que tu sois Djowro ou Lamido ou simple villageois... Ils ont quitté Pampalel à cause du manque de place.

Etant « étrangers » (des réfugiés non guerriers), ils se déplaçaient régulièrement à la recherche de terres. Jusqu'à Bala. Ils ont été les fondateurs du village de Bala. Ils y ont séjourné douze ans. A leur arrivée à Pampalel, le village était déjà créé, de même à Séno Sambouel. A Foukita, ils n'ont trouvé personne, c'était de la brousse mais elle n'était pas assez vaste pour leur peuple. Ils avaient trouvé les gens de Say à Pampalel et à Séno. C'étaient des Peuls sous l'autorité de Say. Au village de Bala où ils avaient déjà passé douze ans, Boubakar décida d'aller faire des études coraniques à Sokoto. Là, se trouvait un « lamido des Djoulbés », c'est à dire un chef religieux musulman. Alors, avant son départ, il confia la responsabilité du village de Bala à son cousin Amadou Djowro.

C'est ainsi que les rimaïbés des Peuls (de Bala) avaient décidé de venir faire des champs à Tiéla. A cette période, il n'y avait que la brousse de Bala jusqu'à Matiacoali. Seul le village de Botou existait. Alors, ces rimaïbés avaient fait leurs champs à Tiéla. (...) Ils avaient dit au chef qu'ils allaient à la chasse. En fait, certains chassaient tandis que d'autres cultivaient. La première année, ils ont eu de bonnes récoltes. Cela à l'insu de leur maître.

Alors, un peul du surnom de « Balibolidjo » (berger de mouton), se rendait à Fada. En allant, il avait découvert Bala. De retour, il demanda au chef (de Bala) s'il lui arrivait souvent de faire une visite derrière le marigot. Celui-ci lui répondit que non. Alors, il lui raconta qu'il

avait découvert de beaux champs de mil, de maïs, sorgho et de haricot. Ainsi, le chef convoqua ses esclaves et leur demanda s'ils allaient derrière le marigot et s'ils y avaient cultivé. Ils ont répondu « oui » ! C'est à ce moment-là qu'ils ont avoué au chef qu'ils allaient là-bas pour la chasse et l'agriculture en même temps.

En ce temps-là, les gens ne travaillaient que pour manger. Ils cherchaient du mil et de la viande sauvage. Les captifs ont invité leur chef à aller visiter les champs. Ce jour-là, tout le village accompagna le chef au bas-fond. Une fois arrivé, les captifs ont dit au chef que cet endroit devait devenir son vrai village. « A présent (que tu es d'accord) nous te laissons retourner à Bala », lui dire-t-il. Voilà les raisons qui ont conduit à la création du village de Tiéla (...).

Tougou. Ex canton de Botou, Burkina Faso. D. M. L., 75 ans, Y. Y. L., 60 ans. Gourmantchés. Le 19-10-97.

Abondance dans la nature, économie de ponction, précarité démographique.

(...) Nos grands-parents cultivaient très peu. Un peu de mil pour la boule... Ils se nourrissaient de la brousse. Il y avait l'igname sauvage, le goulma (Nymphaea lotus), le poisson, le gibier : gazelle, phacochère, porc-épic, hippotrague..., le miel, le karité, et d'autres fruits. Les gens n'étaient pas nombreux, parce que ce n'était pas du tout facile de trouver une femme. (...)

Yirini, Gobnangou, Burkina Faso. B. G., 77 ans, D. G., 80 ans, K. L., 47 ans. Gourmantchés. Du 10 au 12-05-97.

Société libertaire et société étatique, genèse des diémas gourmantchés (mythes), sites défensifs et sédentarité.

Le fondateur du village de Yirini, Pampanli Namouno Mander, est descendu du ciel sur la falaise (Gobnangou) avec sa femme. Ce n'était pas un être ordinaire. C'était un "foa-tieba", un esprit. Mander a vécu dans une grotte pendant des années(...). Il vivait seul avec sa femme dans la grotte. Il avait un tam-tam qu'il battait chaque fois que le chef de Yobri passait en bas au pied de la falaise mais il ne se montrait pas. Le chef de Yobri déposait des cauris au pied de la falaise chaque fois qu'il passait. Mander prenait ces cauris après son passage. Cela dura longtemps.

Le chef de Yobri voulu connaître celui qui battait le tam-tam devant la grotte. Il ordonna à ses sujets de l'encercler afin de l'attraper. Au passage du chef de Yobri, Mander comme d'habitude sortit de sa grotte pour frapper son tam-tam. Immédiatement les gens du chef s'emparèrent de lui et l'amènèrent à Yobri. Ils ont vu alors qu'il avait une queue. Le chef fit couper cette queue. Mander séjourna longtemps à Yobri avant de partir fonder Yirini. C'est à Yirini qu'il a eu un enfant qui devint l'ancêtre des Wally. Il donna ensuite sa femme au chef de Tindangou de qui elle eut un garçon qui est aujourd'hui l'ancêtre de tous les Timbangou. Cette femme quitta son second mari pour épouser le chef de Peninga qui lui donna aussi un garçon. Celui-ci est de son côté l'ancêtre des Dari. C'est après la naissance de ce garçon que la femme retourna à Yirini chez son fils aîné. C'est ainsi les trois clans Wally, Tinbangou et Dari sont issus d'une même mère (...)

Au cours de son histoire, le village de Yirini n'a pas connu de guerre ouverte contre d'autres villages ou d'autres régions mais sa population a subi des multiples attaques de la part des Peuls Torobès et Kounaribès (19^{ème} siècle). Ce qui fait que les habitants (du Yirini actuel) sont longtemps restés dans les grottes de la falaise (Gobnangou). L'insécurité qui régnait en

ces lieux était telle qu'il était impossible de s'éloigner à plus de cinq cents mètres du pied de la falaise. Cette situation perdura jusqu'aux années 1920. (...)

Conclusion

Nous avons tenté de mettre en évidence une « économie de ponction », déjà détectée précédemment (Benoit, 1998a). Nous admettons volontiers que toutes les économies « ponctionnent » ce qu'il est convenu d'appeler les « ressources naturelles ». Cependant, le terme désigne ici un mode de production fondé sur un « diagnostic » de l'abondance (donc, éventuellement, de la pénurie) dans la nature (et non « dans la société »). De plus, l'usage des ressources vivantes et de la fertilité naturelle est dissocié des processus de régénération de ces ressources ou de cette fertilité. Cela n'exclut pas leur existence et celle de divers coûts mais ils ne sont pas assumés en tant que tels.

Il ne faut pas réduire la ponction ainsi définie à la cueillette et à la chasse stricto sensu. Elle implique aussi la maraude guerrière, la culture (sur essart) ou l'élevage de libre pâture en espace « res nullius ».

Ainsi non gérées, les ressources « naturelles » du Gourma oriental ancien sont pourtant abondantes et perçues par ses habitants comme infinies. A la fin du 19^{ème} siècle, ce vécu local est unanimement partagé par les voyageurs européens qui découvrent l'Afrique intérieure et la richesse de ce qu'on appelle aujourd'hui sa biodiversité. Nous avons essayé de comprendre ce paradoxe apparent.

La logique économique et le contexte politique régional influence la stratégie et le mode d'occupation du sol. Sauf au coeur des espaces étatiques (vallée du Niger en sa partie songhaï, « domaine royal » du Borgou, diémas gourmantchés occidentaux) et des sites montagneux défensifs (Gobnangou, Atakora), le peuplement est mobile et précaire. La régénération des stocks de ressources -y compris la fertilité du sol-, (la re-création de la brousse) est le fait de l'abandon de l'exploitation (en sus, bien entendu, des autres impératifs de l'économie de ponction, à savoir la modestie et la stabilité des besoins).

Des groupes réfugiés, dissidents ou aventureux circulent dans le no man's land et y cherchent leur place. Certains avaient atteint des confins qui se trouvent être aujourd'hui le parc national du « W ». D'autres restaient cantonnés aux abords de la vallée du Niger.

Ainsi, en 1926, la création de l'« aire protégée » du « W » intervient dans un espace vide d'hommes mais convoitée. L'expansion des aires d'exploitation (du gibier dans un premier temps) que connaît le Gourma oriental au début du 20^{ème} siècle est normale -en son principe- en temps de paix. En pratique, elle est « euphorique » car elle génère une surconsommation soudaine par accès à des stocks jusque-là inaccessibles et par amélioration de l'efficacité de l'acte de ponction (généralisation de l'usage des armes à feu).

Entre 1900 et 1926, cette expansion est rendue politiquement possible par l'émergence de conditions nouvelles imposées par l'administration française qui promulguait en même temps une interdiction : celle de l'accès à une brousse circonscrite, censée être -aux yeux des populations- désormais « naturellement » accessible.

La protection (l'interdiction) d'une partie de la brousse perpétuait un schéma historique connu ; mal vécu certes, mais compris des populations : celui d'un espace inaccessible par le fait d'un pouvoir extérieur à la société.

Ce qui était nouveau et « étrange », n'était pas cet interdit mais la volonté du pouvoir de protéger la brousse en tant que brousse (donc sans raisons perceptibles) ; d'autant que ce même pouvoir encourageait ailleurs l'occupation (au nom de la « la mise en valeur ») du reste de l'espace sauvage. Nous reviendrons sur ce distingo qui est au cœur du débat actuel entre populations riveraines des aires protégées ouest-africaines et gestionnaires de la conservation.

Annexe 1

Définition d'un « parc national » par la Conférence de Londres de 1933

La création du « parc de refuge » du « W » de 1926 était largement inspiré du principe de la « réserve de chasse ». La France fut, dans une certaine mesure, « interpellée » par le monde anglo-saxon à propos de sa politique (ou, plutôt, son absence) de protection de la faune dans ses colonies, lors de la Conférence de Londres de 1933. Le rapport de la mission Fiasson (mission de 1937) en vue de la création d'un « parc national » entre la Tapoa et la Mékrou fait explicitement référence à cet événement.

La « Conférence internationale pour la protection de la faune et de la flore en Afrique » (1933) a été amenée à définir deux grands types de territoires pouvant être soumis à une protection globale intéressant à la fois le monde végétal et le monde animal : les Parcs nationaux et les Réserves naturelles intégrales (Humbert, 1937).

Pour la Conférence (Convention relative à la conservation de la faune et de la flore à l'état naturel) :

« L'expression « Parc national » désignera une aire (a) placée sous le contrôle public, dont les limites ne seront pas changées et dont aucune partie ne sera capable d'être transférée sauf par l'autorité législative compétente, (b) mise à part pour la propagation, la protection et la conservation de la vie animale sauvage et de la végétation sauvage, et pour la conservation d'objets d'intérêt esthétique, géologique, préhistorique, historique, archéologique, et d'autres intérêts scientifiques, au profit, à l'avantage et pour la récréation du public général, (c) dans laquelle la chasse, l'abattage ou la capture de la faune et la destruction ou collection de la flore est interdite sauf par l'entreprise de ou sous la direction ou le contrôle des autorités du parc.

Conformément aux dispositions précédentes des facilités seront, dans la mesure du possible, accordées au public général pour observer la faune et la flore dans les parcs nationaux ».

Annexe 2

Extrait du rapport du Dr vétérinaire Fiasson

« Le Parc National du W du Niger » (1937)

« (...) Chapitre 5. Aménagement du parc national du W.

1°. Villages qui doivent disparaître.

(...) Les différentes circulaires du Ministère des Colonies ne laissent aucune place au doute : craignant à juste titre que la faune soit mal protégée parce que trop dérangée il insiste sur la nécessité de l'absence de groupements indigènes.

Or, dans la partie délimitée, nous avons vu qu'il y avait les villages suivants : Nattangou, Tiélakoye, Kiba, Bagamboula, Bikini, Napadiagou.

Ces villages doivent être reportés à l'extérieur. Cette décision ne présente rien de particulièrement grave quand on songe avec quelle facilité se déplacent d'eux-mêmes les villages indigènes. Quand la terre est épuisée, quand le village a fait son temps, car les indigènes croient à la mort des villages, ils vont créer des lougans un peu plus loin.

Nattangou ne date que de 30 ans. Les habitants étaient à Kiba. Tiélakoye a changé 2 fois de place en moins de 15 ans. Napadiagou n'est qu'un campement de culture devenu permanent.

Sauf Nattangou, tous sont de petits villages faciles à déplacer. Pensons, enfin, que les indigènes ont abandonné Kiba pour Nattangou à cause des tsés-tsés et de la trypanosomiase.

J'ai écrit (...) que les indigènes de Bikini sont en traitement à Say, que d'autres de Tiélakoye ont suivi le traitement contre la maladie du sommeil (...).

Nattangou comprend 28 concessions. Il peut très facilement être reporté sur la rive gauche de la Tapoa dont il n'est pas éloigné de plus de 10 kms. Au sud de Fonbonou sur les rives de la rivière, il n'y a aucun campement de culture jusqu'à Kogori, à plus de 25 kms de là. Une indemnité de 100 francs par concession pourrait leur être allouée.

Kiba (2 cases) doit aller avec Nattangou dont il dépend. Cent francs d'indemnité par propriétaire.

Bagamboula (3 cases) dépend de Bikini et doit le rejoindre. Ce sont des pêcheurs qui se déplacent facilement pourvu qu'ils puissent continuer à pêcher. Cent francs d'indemnité à chacun.

Bikini, village de pêcheurs (7 concessions environ) peut être reporté sur la rive droite de la Mékrou et cela faciliterait les quelques cultures qu'ils font tous les ans. Mais ils appartiennent alors à la Colonie du Dahomey. Cent francs d'indemnité à chacun d'eux (...).

Les habitants de Tiélakoye n'ont qu'un bond de 2 à 3 kms à faire pour se trouver sur la rive gauche de la Tapoa où ils seront mieux à tous les points de vue. 50 francs d'indemnités.

Napadiagou, n'est qu'une partie de Kodjari. Les habitants peuvent et doivent retourner à Kodjari sans indemnité.

Badyri et Tiouani ne sont que des campements de culture qu'il suffit d'interdire (...). »

Liste des cartes

- Fig. 1. Zone d'étude.
- Fig. 2. Limites méridionales du Songhaï.
- Fig. 3. Les principautés du Songhaï méridional aux 18^{ème} et 19^{ème} siècles.
- Fig. 4. Le Borgou vers 1835.
- Fig. 5. Le Gourma au 19^{ème} siècle.
- Fig. 6. Le Zermatarey dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle.
- Fig. 7. La partie orientale du « couloir » migratoire peul au 19^{ème} siècle.
- Fig. 8. Les « pays » du Moyen Niger au cours de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle.
- Fig. 9. La migration des Fittobés Bittinkobés.
- Fig. 10. La migration des Torobés.
- Fig. 11. La migration des Férobés Nomabés.
- Fig. 12. La migration des Fittobés Foulmanganis.
- Fig. 13. La migration des gens de Guéladio (Férobés).
- Fig. 14. La migration des Kibabés.
- Fig. 15. La migration des Gourmantchés de Dioga et Botou.
- Fig. 16. Le nomadisme guerrier des Toucouleurs : les raids d'Ahmadou, Ali Bouri et Bayéro en 1895, 1896 et 1897.
- Fig. 17. La migration des Gourmantchés de Bilanga à Botou, selon nos propositions.
- Fig. 18. La migration des Fittobés Foulmanganis, selon nos propositions.
- Fig. 19. Le Benwalo et ses alliés dans l'espace régional.
- Fig. 20. Les quartiers de Botou vers 1850.
- Fig. 21. Aires d'influence dans la boucle du moyen Niger au 19^{ème} siècle.
- Fig. 22. La pression guerrière du Gwando sur le Gourma ; sites des principaux affrontements au cours de la première moitié du 19^{ème} siècle.
- Fig. 23. Les établissements humains du « W » avant et au cours de la création du parc (1926/1954).

Bibliographie

-ABATUCCI (Docteur), 1897. Contribution à l'histoire des Kourouméi ou Sonraï, des Foulbés du Liptako et du Yagha, des Touaregs de l'Oudalan et des Logomaten. Dori. Document manuscrit du 10/09, approuvé par le Capt. Destenave. 18 p.. Archives de l'AOF, Série 1G 228. Dakar.

-ANONYME, 1929. Un pays désert au coeur de l'AOF: La Mékrou et le Double V. Renseignements coloniaux et documents publiés par le Comité de l'Afrique française et le Comité du Maroc. Supplément à "l'Afrique française" de février 1929. pp. 135 à 140. Paris. Certaines bibliographies donnent ce texte comme étant de Y. Urvoy mais il est anonyme dans la référence citée.

-ARNA (Archives Nationales du Niger), Anonyme, 1950. Recensement du canton de Tamou (comportant quelques considérations historiques).

-ARNA (Archives Nationales du Niger), Dossier Fada n'Gourma, 1918-1927. Réf. 8.8.14. Niamey.

-BAGODO O., 1978. Le royaume Borgou Wasangari de Nikki dans la première moitié du XIX^e siècle. Essai d'histoire politique. Mémoire de maîtrise d'histoire. CNPU. Univ. Nationale du Bénin. Fac des lettres, arts et sciences humaines. Cotonou.

-BENOIT M., 1988. Espaces francs et espaces étatisés en Afrique Occidentale. Remarques sur quelques processus de territorialisation et leur fondements idéologiques en Haute Casamance et Haute Gambie. in Cahiers Orstom, Série des Sciences Humaines, Vol 24, n° 4, 1988, Orstom, pp. 503 à 519. Paris.

-BENOIT M., 1996. Gestion de l'espace et réhabilitation des ressources vivantes en Afrique de l'Ouest. Contribution aux travaux du Réseau régional UICN pour l'Afrique de l'Ouest: "Utilisation durable des espèces sauvages". UICN Bureau National du Niger, ORSTOM Mission au Niger, 10 p. Niamey.

-BENOIT M. 1998a. Genres de vie et état des ressources vivantes en Afrique de l'Ouest. in Le voyage inachevé... Les espaces fragiles. Ouvrage collectif à la mémoire de Joël Bonnemaison.

-BENOIT M. 1998b. La création des aires protégées ouest-africaines dans leur contexte économique et culturel. Table ronde: Dynamiques sociales et environnement. Bordeaux, les 9, 10 et 11 septembre. 4 p.

-BENOIT M. 1999. Peuplement, violence et rémanence de l'espace sauvage en Afrique de l'Ouest. Le no man's land du « W » du Niger. in Espace, Populations, Sociétés. 1999-1, Univ. de Lille, CNRS, pp. 29 à 52.

-CARTRY M., 1967. Renseignements sur Botouet d'autres villages (notes manuscrites). Cité par Laya, 1991.

-CHANOINE J. (Lieutenant), 1897. Mission au Gourounsi. Conférence donnée le 19 octobre 1897 à la Société de Géographie commerciale de Paris. Edité par A. Merlet : Textes anciens sur Burkina (1853-1897). Découvertes du Burkina. Sépia-ADDB. Paris-Ouagadougou.

-DELAFOSSÉ M., 1912 (réédition citée : 1972). Haut-Sénégal-Niger. T I à III, Maisonneuve et Larose, Paris.

-DIALLO H., 1979. Les Fulbe de Haute Volta et les influences extérieures de la fin du 18^e à la fin du 19^e siècle. Thèse pour le doctorat de troisième cycle. Université de Paris I. UER d'Histoire. Paris.

-DRAMANI-ISSIFOU (Z.) : "Réflexions sur la mise en place des populations du Bénin septentrional (ex-Dahomey) ..." in contributions aux "Mélanges" offerts à Mr. Le Professeur Raymond MAUNY. Octobre 1977.

-FIASSON (Docteur vétérinaire), 1937. Rapport dactylographié de la mission Fiasson dans le « parc de refuge » du « W » du Niger en mai et juin 1937. Colonie du Niger, le 12 juin 1937, N° 929. Le Vétérinaire-Adjoint Fiasson, Inspecteur de l'élevage au Niger à Monsieur le Gouverneur du Niger. Niamey.

-GADO B., 1980. Le Zarmatarey. Contribution à l'histoire des populations d'entre Niger et Dallol Mawri. Etudes nigériennes n° 45. Cartes hors textes. IRSH, Niamey.

-GIRI J., 1994. Histoire économique du Sahel. Des empires à la colonisation. Ed. Karthala. Paris.

-GOUVERNEUR (M. le Lieutenant-Gouverneur du Dahomey), 1913. Lettre à Monsieur le Gouverneur du Haut-Sénégal-Niger, Koulouba. Lettre du 27/11. (Archives Nationales du Niger, Ref. 8.8.14. Cercle de Fada 1918-1927). Niamey.

-GOUTAL (M. l'Administrateur), 1942. Note historique sur la subdivision de Say. Incorporée dans le rapport de recensement (de 1950) de Monsieur Mijolla, commandant la subdivision de Say. Archives Nationales du Niger, Niamey, Réf. 16-8-13.

-HUMBERT H., 1937. La protection de la nature dans les pays intertropicaux et subtropicaux. In Contribution à l'étude des Reserves Naturelles et des Parcs Nationaux. Société de Biogéographie, P. Lechevalier éditeur, Paris. pp. 159 à 180.

HOURST , 1898. La mission Hourst. Plon. Paris.

-KIMBA I., 1981. Guerres et sociétés. Les populations du Niger occidental au XIX^e siècle et leurs réactions face à la colonisation (1896-1906). Etudes nigériennes n° 46. Niamey.

-LAYA D., Migrations et intégration politique dans le Gurma oriental au XIX^e siècle: exemple des Folmongaani in Journal des Africanistes 61 (2) 1991: 65-90.

-LOMBARD J., 1957. Un système politique traditionnel de type féodal: les Bariba du Nord Dahomey. Aperçu sur l'organisation sociale et le pouvoir central. Bull. de l'IFAN T. XIX. Sér. B. n° 3-4. Dakar.

-LOYZANCE A., 1947. Notes sur les Peuls et Gourmantchés de la région de Say. Version ronéotypée de l'IRSH. BKO 166. 10 p. ronéo. Niamey.

-MADIEGA Y.G., 1982. Contribution à l'histoire pré-coloniale du Gulma (Haute Volta). Franz Steiner Verlag GmbH. Wiesbaden.

-MADIEGA Y.G et coll., 1983. Projet gulma. Histoire du peuplement du Gulma par la tradition orale. Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique. DGRST. ACCT. République de Haute Volta. 57 p. ronéo. Ouagadougou.

-MAUBERT (M. l'Administrateur), 1909. Monographie du cercle de Fada n'Gourma. Archives Nationales du Niger Niamey. Réf. 8.1.2.

-MEEK C. K. 1921. (réédition de 1971, citée par Santoir, 1998). The northern tribes of Nigeria. Frank Cass ed. London. 2 vol.

-MINOZ (le Capitaine médecin), 1941. Histoire monographique du cercle de Fada n'Gourma. 45 p. dactyl. Col. du Niger. Cercle de Fada. Archives Nationales du Niger. Réf. 8 Fada 8.1.1. Niamey.

-OUABA B. B., 1979. Rapport de mission, Projet Gourma, Ouagadougou, CNRST.

-OUOBA B. B., 1986. Eléments de l'identité culturelle des Gulmanceba (aire culturelle soudano-sahélienne). CELHTO, Niamey. 146 p. ronéo.

-PERIE J. et SELIER M., 1950. Histoire des populations du cercle de Dosso (Niger). Bull. de l'IFAN T. XII N° 4, pp. 1015-1074. Dakar.

-PUJOL (Mr l'Administrateur), 1948. Recensement du canton de Guéladio. Archives Nationales du Niger, Niamey, dossier 15.3.128bis. Annexe : Historique et peuplement.

-ROBIN J., 1947. Description de la province de Dosso. Bull. de l'IFAN T: IX n° 1-4, pp. 56 - 98. Dakar.

-ROUCH J., 1953. Contribution à l'histoire des Songhaï. Mémoires de l'IFAN n° 29. Dakar.

-SANTOIR C. 1998. Le long voyage des Peul gurmaabe. La dérive migratoire des Peul du Gurma burkinabé. IRD, Ouagadougou. Tirage individuel provisoire.

-SEYNI Z. I., 1982. Le Songhaï après la conquête marocaine: 1592-1900. Formation des provinces historiques: Tera, Goruol,, Namaro, Kokoru, Gothey. République du Niger. Université de Paris I. Thèse de 3 ème cycle. Paris.

-TAILLEBOURG (M. l'Administrateur), 1911-1912. Historique du Cercle de Say. Partie historique et ethnographique de 1912 signée : Taillebourg. Partie économique, du 1er mai 1911, signée : "l'Administrateur de Say". Haut-Sénégal-Niger. Archives de l'IRSH, Niamey. Chemise datée de 1919. Copie dactylographiée le 09/1976. Réf. IRSH: BRO 189. Niamey. L'année de référence de ce dossier dans notre texte est (de façon arbitraire) : 1912.

-URVOY Y., 1936. Histoire des populations du Soudan central (Colonie du Niger). CEHS de l'AOF; Série A, Larose éd. , Paris.

VERNET R., 1996. Le sud-ouest du Niger de la préhistoire au début de l'histoire. Etudes Nigériennes n° 56. IRSH Niamey, SEPIA Paris.